


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

– 10 fines vignettes

– Importante Introduction (LVI pages)
sur le poème épique et
le merveilleux.

GÜILLAUME.

EN DIX CHANTS.

PAR

M. BITAUBÉ,

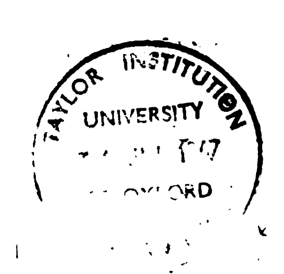
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BERLIN.



à AMSTERDAM,

Chez *M. MAGÉRUS*, Libraire.

MDCCLXXIII.



À
SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME

GUILLAUME,

PRINCE D'ORANGE
ET DE NASSAU,
&c. &c. &c.

STADHOUDER HÉRÉDITAIRE, AMIRAL ET CAPITAINE-GENERAL DES PROVINCES-UNIES.

MONSEIGNEUR,

Si j'ai desiré de placer votre auguste nom à la tête de ce livre, ce n'est point pour suivre un usage avili par l'adulation. L'ouvrage que je présente à Votre Altesse Sérénissime; si toutefois il n'est pas indigne du héros qu'il

qu'il doit célébrer ; cet ouvrage vous apartient : votre nom iroit le décorer comme de lui-même, & tous les regards l'y chercheroient.

Mais ſi d'un côté ce nom embellit le frontiſpice du monument que je voudrois ériger au fondateur de la République des Provinces-unies, de l'autre en dédiant mon livre à Votre Alteſſe Séréniſſime, je ſens qu'il n'est point pour moi de juge plus redoutable qu'Elle. Qui peut mieux que Vous, Monſeigneur, aprécier les traits dont je caractériſe Guillaume ! Vous avez profondément étudié ſon histoire : combien de fois, depuis votre en-

sance, vous vous êtes peint l'élévation de son ame! Quelle peinture plus animée! qui pourroit se flater d'y répondre! Votre rang, l'importance des devoirs auxquels vous êtes apellé, les liens du sang, plus encore ceux des vertus, transmises de Nassau en Nassau, toutes ces qualités qui vous ont aquis l'amour universel d'une nation libre, me font craindre, malgré votre affabilité, de paroitre devant Votre Altesse Sérénissime.

Peut-être cependant voudra-t-Elle recevoir avec quelque indulgence l'ouvrage d'un étranger, qui frappé de l'éclat d'une famil-

le

le de héros, n'a pu s'empêcher de leur rendre hommage.

L'Auguste Princesse qui vous est unie par l'hymen le plus fortuné, Wilhelmine, chere aux Bataves, & qui ranime leur espoir, en donnant à leurs neveux un défenseur, jettera peut-être des regards favorables sur cet hommage, parti des bords de la Sprée.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très humble & très obéissant Serviteur;

BITAUBÉ.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De tous les héros de l'histoire moderne, il en est peu que l'on puisse mettre à côté du fondateur de la République des Provinces-unies. L'étendue de son génie, la hauteur de son projet, non-seulement de résister à la tirannie de Philippe, mais de combattre un monarque si redoutable, & dont les Généraux & les armées s'étoient formés à l'école de Charle-quint; les obstacles qu'il voyoit s'accumuler à chaque pas, la constance & l'intrépidité avec lesquelles il reparoissoit après des défaites qui sembloient l'anéantir, ses malheurs personels au milieu des calamités publiques, toutes ces considéra-

rations le tirent, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, de la foule des grands-hommes.

Quant à ſes ſucceſſeurs, l'hiſtoire ne préſente aucune famille qui ait produit autant de héros. D'ordinaire, ils ne ſe ſuivent qu'à de longs intervalles. Les trophées des Naſſau ſe touchent: & (ce qui les diſtingue) leur valeur s'illuſtra, moins par des conquêtes, que par la défenſe d'une nation libre. Ils triompherent tour à tour des plus formidables Puiſſances. Par une deſtinée ſinguliere, la Hollande, dans ſon berceau comme dans ſon accroiſſement, ſe vit plus d'une fois aux bords de ſa ruine: mais, comme ſi tous ces Princes avoient eu la même ame, c'eſt dans les plus grands orages qu'éclata le plus leur valeur.

On peut s'étonner qu'un ſujet ſi épique n'ait point encore enflammé la ver-

ve de quelque grand génie. En attendant j'ai cru devoir ouvrir la route. Je ſerai charmé, ſi quelqu'un la parcourt avec plus de ſuccès.

J'ai ſenti combien il eſt difficile de traiter un ſujet moderne : ſans quelques points de vue qui m'ont paru heureux, j'euſſe abandonné l'entrepriſe. Depuis l'invention de l'imprimerie, un ſujet demeure plus longtems moderne : par les monumens qu'elle conſerve, elle nous fait toucher à des tems aſſez reculés. L'antiquité d'une action eſt avantageuſe, parce qu'elle imprime plus de reſpect, & que les détails moins néceſſaires, venant à s'oublier & à s'éteindre, les principaux évenemens en ont plus de relief. Les faits trop compliqués retardent le génie, le rendent incertain, l'étouffent même quelquefois, en laiſſant un champ moins libre à l'invention.

L'ac-

L'action que je me ſuis propoſée est *Guillaume fondant la République des Provinces-unies:* elle ſe termine donc à l'union d'*Utrecht:* tout ce qui est au de-là n'entre dans le plan que comme en perſpective. P. e. quelque beau tableau qu'eut pu fournir la mort tragique de mon héros, elle est hors du ſujet; elle le chargeroit d'incidens à peu près ſemblables; c'est asſez de la laisſer entrevoir. Je me ſuis placé au milieu de l'action: le noeud est en récit: les obſtacles & le dénouement peuvent arriver environ dans le cours d'une année. En amenant Guillaume au camp de Coligny, l'on a ſuivi l'histoire: elle ne parle pas des incidens qu'a pu produire ce ſéjour: ſon ſilence tourne au profit de l'imagination.

Une action épique doit être grande, intéresſante, & nouvelle. Celle que l'on a choiſie a ces caracteres. Elle in-

intéresse toute une nation, & même l'humanité. La haine de la tirannie est si généralement enracinée dans les coeurs, que le spectacle d'une nation qui la combat, & qui en triomphe, ne peut être étranger. L'action est nouvelle, par raport à l'Epopée. Dans *Léonidas*, poëme Anglois, c'est un peuple qui défend sa liberté contre un conquérant. Ici c'est un peuple qui romt le joug accablant, que lui impose son maitre: l'esclavage enfante la liberté.

J'ai conservé le fond historique, autant que je l'ai pu, sans nuire à la vivacité du récit: mais je me suis permis la transposition de quelques faits, soit pour le tems, soit pour le lieu de la scene. On ne pourroit, sans cela, observer l'unité d'action. P. e. je retarde la mort d'Egmont & de Horn, afin qu'elle produise plus d'intérêt: la suspen-

pen-

penſion le redouble : ſi l'on avoit ſuivi les dates, on auroit été obligé de mettre ce ſpectacle en récit, & il eut été moins frappant. De même j'avance de quelques années la liberté de Buren : le lecteur doit être impatient de connoitre le ſort du fils de Guillaume, & j'ai cru que ſon arrivée ſeroit très propre à orner la fête la plus ſolemnelle du Batave. Je n'ai point raconté pluſieurs faits, qui, au premier coup d'oeil, ſembleroient embellir le récit. Les loix, quelquefois ſéveres, de l'unité & de la *ſimplicité* d'action s'y opoſoient : en voulant multiplier les incidens, on partage & anéantit l'intérêt. En général l'abondance des matieres a fait naitre les plus grands obſtacles, & il en a plus couté pour réduire l'ouvrage, que pour le compoſer.

Le merveilleux est-il de l'esſence de l'Epopée ? A la rigueur, elle pour-

roit

roit s'en passer: les passions, voilà le merveilleux qui frappe, qui entraine. Il faut convenir cependant que les machines épiques sont très propres à varier le récit, à délasser l'esprit du lecteur, & à l'élever. Mais qu'il est difficile que, dans des sujets graves, la Poësie moderne en fasse un usage heureux! Celles que fournit notre religion, ne s'associeroient guere à une action tirée de l'histoire profane; je doute que les anges & les démons plûssent dans la *Henriade*, comme ils plaisent quelquefois dans le *Paradis perdu.* Il ne reste donc que les personages allégoriques, & les ombres des héros ou de ceux qui nous furent chers. Le poëte doit peindre les premiers avec des traits si marqués, qu'ils semblent vivre: mais l'illusion ne peut être de longue durée: ils ne doivent point paroitre trop longtems ni trop fréquemment sur la scene. C'est au public à m'aprendre si j'ai été plus

plus heureux que d'autres, dans l'emploi de ces perſonages.

L'histoire a fourni pluſieurs Epiſodes: d'autres ſont inventés. Celui, p. e. où le vaisſeau de Guillaume est porté par la tempête aux Iles Belgiques, paroit ſuspendre asſez heureuſement l'action. Le ſilence de l'histoire a permis d'introduire Maurice & la Veuve de Horn.

Les armes à feu, en abrégeant les combats, en ont abrégé les descriptions: nos armées ſont de grandes masſes qui combattent. La poëſie peut ſe dédommager de cette perte aparente: nos combats ont quelque choſe de plus terrible que ceux des anciens. C'est dans le tems de ces guerres de Flandre, que l'on inventa les bombes: j'en ai profité. La description d'un combat naval est nouvelle dans la poëſie héroï-

roïque: je l'ai crayonnée, & j'ai placé une tempête au milieu de ce combat.

On sera peut-etre étonné qu'ayant amené au dernier chant la fille de Coligny, (suivant en cela les traces de l'histoire qui dit que Guillaume l'épousa:) je n'aye point fait naitre cet amour dans le tems que mon héros se trouvoit au camp de ce guerrier. Mais Louise de Coligny, après ce tems, épousa Téligny (*), événement trop connu pour que j'eusse pu l'altérer. D'ailleurs, dans les circonstances où étoit alors Guillaume, ç'eut été l'avilir que le rendre amoureux. Une entreprise aussi grande, aussi héroïque que celle qu'il s'étoit proposée, le desir de triompher de ses malheurs & de les faire oublier, devoient captiver son ame toute entiere: l'amour-paternel & l'amitié lui donnoient as-

(*) Il fut massacré le jour de la Barthelemi.

asſez d'allarmes : on n'auroit pu y joindre celles de l'amour ſans affoiblir tous ces ſentimens. Dans une action ſi importante, les perſonnages épiſodiques peuvent ſeuls ſonger à l'amour.

La Liberté doit être l'ame de cet ouvrage. On auroit tort cependant de conclurre que mon but ſoit de m'y élever contre tout gouvernement monarchique : pluſieurs endroits démentiroient cette accuſation. Je n'en citerai qu'un : il est tiré de la description du palais de la Liberté (*), où je dis : *Les Républiques n'adorent quelquefois que ſon fantôme, tandisqu'elle s'asſied près du trône de ces Rois, peres de leurs peuples.* La question ſur la nature du meilleur gouvernement n'est pas de mon resſort : c'est à des Platon, à des Montesquieu à la traiter. Si j'oſois l'entreprendre avant

(*) Au III. chant.

**



avant de m'en être rendu digne par l'étude la plus profonde de la Politique, éclairée du flambeau de l'histoire, j'écrirois en déclamateur. Il en est des gouvernemens ainsi que de l'homme, considéré comme individu : si d'un côté le poids du despotisme l'écrase, de l'autre il est rare qu'il n'abuse pas d'une liberté excessive ; mais quel thermomêtre ne faut-il point pour marquer avec précision le dégré où doivent se balancer les divers pouvoirs ! Des maximes générales, évidentes, puisées dans le coeur-humain, sont tout ce qu'on peut se permettre dans un ouvrage du genre de celui-ci, où l'on se propose autant d'amuser que d'instruire. Le despotisme, qui peut régner dans les Républiques comme sur les trônes, est un excès contre lequel l'ame se souleve. Il est utile d'entretenir, de fortifier ce sentiment naturel : ç'a été le but de plusieurs auteurs tragiques.

Dois-

Dois-je quelque apologie au public sur ce que je semble donner le nom de poëme à un ouvrage écrit en prose? Ce qui pourroit m'en dispenser, c'est qu'assez généralement, *Joseph* a été regardé comme un poëme. Mais je déclare que je suis à cet égard, comme à bien d'autres, sans prétention. Je crois avoir suivi la marche de l'Epopée. Je ne dois point décider si j'en ai le ton. Si cependant je voulois faire l'apologie de ce genre, je déveloperois les réflexions suivantes.

Ceux qui croiroient que le titre de poëme en prose renferme une contradiction, ne penseroient pas que le mot poëme est pris ici dans un sens général, & qu'il signifie le récit d'une action grande, intéressante &c. récit qui peut être fait, soit en vers, soit en prose. N'avons-nous pas des Comédies en prose? On dira sans doute que le

 gen-

genre de l'Epopée étant plus élevé, demande des vers. Je conviens qu'il est plus élevé : mais si l'orateur peut atteindre au sublime, s'il touche, s'il attere, & (pour écarter le prestige de l'action :) si, dans le silence du cabinet, nous lisons avec transport, Démosthene, Ciceron, Bossuet, il est incontestable que la prose peut produire de puissans effets sur l'ame, qu'elle peut tour à tour l'élever & l'attendrir. La prose poëtique est plus noble & plus hardie que la prose oratoire : ses inversions sont plus fréquentes & plus marquées ; ses épithetes plus nombreuses & plus pittoresques. Son harmonie, moins frappante que celle de la versification, est plus variée. Les Tragédies en prose n'ont pas réussi ; c'est, dit-on, qu'elles sont en prose. Disons plutôt qu'elles ne sont point des tragédies, & qu'elles péchent plus par le fond que par la forme. Ne lit-on pas avec délices les

tra-

tragédies de Sophocle traduites par Brumoi ? Si on les produisoit sur le théatre, (& je suis étonné qu'on ne l'ait jamais tenté :) le succès me paroit infaillible, malgré la différence de nos moeurs & de celles d'Athenes.

Mais, dit-on, les anciens ne connoissoient pas le genre de poëmes en prose. Cette objection est-elle bien philosophique ? Ne nous seroit-il jamais permis de nous écarter de la route qu'ils nous ont tracée ? Il est à croire que si les anciens avoient eu, comme nous, le joug de la rime, plusieurs d'entr'eux, dans des ouvrages de longue haleine, s'en seroient affranchis. Mais quand ils ne l'auroient pas tenté, leur exemple eut-il été une loi inviolable ? Ceux qui vantent le plus les anciens, ne sauroient se flatter de les avoir étudiés avec plus de gout que Fénélon ; & cependant il fit un poëme en prose.

Il ne prétendit pas, dit-on, faire un poëme. Que nous importe, pourvu qu'il l'ait fait? La prose poëtique peut supléer aux vers blancs, que l'on n'oseroit actuellement introduire, & que possedent la plupart des nations modernes, qui cultivent les Lettres.

On fait une autre objection, qui paroit plus solide. On craint que nous ne soyions inondés de tragédies & de poëmes en prose, & l'on juge aisément que ce torrent seroit bourbeux. On craint encore que la foule de ces ouvrages ne parvienne à défigurer l'histoire. C'est une fausse allarme. Leur titre seul indique que l'imagination a la plus grande part à ces ouvrages: ils peuvent servir à répandre les principaux faits: mais quel est le lecteur qui veuille y puiser des connoissances historiques? Les tragiques Grecs avoient une fertilité prodigieuse; a-t-on apréhendé, de leurs

leurs jours, que le grand nombre de leurs productions répandit de la confusion dans l'histoire? La crainte de ces critiques modernes ſuposeroit (ce qui n'est pas fort effrayant:) qu'il pourroit paroitre beaucoup d'ouvrages excellens en proſe poëtique; ſans quoi, ils tomberoient dans l'oubli dès leur naisſance.

Mais l'on ſe trompe infiniment ſi l'on croit que ce genre ſoit ſi facile. Le nombre des grands proſateurs est-il ſi conſidérable? La proſe poëtique demande ſurtout beaucoup de ſoin. Ceux qui ne s'y ſont pas esſayés, ne voyent que l'abſence de la rime. A les entendre, les penſées & les ſentimens viennent ſe placer d'eux mêmes ſous la plume du proſateur: ils ſemblent prêts à vous adresſer le défi de Crispin dans Horace: mais qu'ils prennent la plume, &, ſi elle est ſi féconde, qu'ils

entreprennent un ouvrage de quelqu'étendue ; le public leur devroit des obligations, & mon essai lui auroit au moins procuré cet avantage. Le fond des situations, des sentimens & des tableaux qui constituent un poëme, la perfection de chaque partie ; c'est encore peu ; leur perfection par raport au tout, les sacrifices où il faut savoir se résoudre, les gradations & les nuances offrent des difficultés qu'on ne peut toujours se promettre de vaincre. Quand Racine avoit écrit sa tragédie en prose, il disoit ; *ma tragédie est faite.* Ceux qui l'ont éprouvé ne m'accuseront pas d'exagération, si je dis que le soin qu'exige une prose poëtique n'est pas si éloigné qu'on le pense du soin de la versification. Combien de fois la prose ne se montre-t-elle pas rebelle à l'harmonie ? Il est peut-être d'autant plus difficile de s'élever, que l'on emploie un langage simple, naturel, & où, com-

comme l'ont remarqué plusieurs écrivains illustres, il faut supléer à l'agrément de la rime par la force & la variété des idées.

On ne doit pas craindre que le succès d'un poëme où d'une tragédie en prose nuise à l'art des vers. Il aura toujours les succès les plus flateurs; & ceux qui seront nés avec ce talent, ne s'efforceront pas, & même ne parviendroient pas à l'étouffer.

On se trompe si l'on me croit ennemi de la versification. J'en suis au contraire idolâtre. Il entre de la déclamation dans ce que La Motte a écrit contre les vers François. C'est au poëte à faire disparoitre leur monotonie par la richesse des tableaux & des sentimens. Ce que je vais avancer semblera paradoxe : mais la chute des héxamêtres Latins n'est peut-être guere

moins monotone que celle de nos vers héroïques: ceux-ci, indépendamment de deux finales différentes, & qui alternent tour à tour, offrent à chaque inſtant d'autres rimes & d'autres nombres, tandisque les premiers ſe terminent tous (les exceptions ſont rares:) par un dactile & un ſpondée. Un poëme verſifié, toutes choſes d'ailleurs égales, ſera plus parfait qu'un poëme en proſe. Mais je ne crois pas qu'il faille exclurre le dernier. Pourquoi déclamer contre un genre, s'il plait ? On peut avoir le talent d'imaginer des ſituations & des tableaux, ſans avoir le talent de la verſification, tout comme on peut posſéder celui-ci, & être dénué de l'autre.

Quoique j'aye indiqué comment on pourroit justifier le titre de *poëme en proſe*, je ne prétends point qu'il ſoit généralement reçu. Si l'on s'obſtine à le

le rejetter, il y auroit une égale obstination à vouloir le défendre.

Je recevrai volontiers tous les avis qu'on voudra me donner. J'ose dire que je me suis à moi-même un critique sévere : mais je crois facilement qu'on peut l'être encore plus. Ceux d'entre mes amis qui ont bien voulu m'éclairer de leurs conseils, permettront que je leur témoigne ici ma reconnoissance. Je saisis aussi cette occasion de remercier Messieurs les Journalistes de plusieurs remarques qu'ils ont faites sur *Joseph*, avec le ton de la politesse : je m'aplaudirai si j'ai profité de leurs lumieres. Je ferois mention du suffrage de quelques uns de Messieurs mes Confreres à l'Académie, si leur amitié, qui me flate encore plus, ne pouvoit le rendre suspect.

L'age commence à m'avertir d'abandon-

donner le champ de l'imagination : peut-être trouvera-t-on que j'aurois dû l'abandonner plutôt : ce ſera un motif de plus pour n'y pas rentrer. On n'oſe répondre qu'on ſoit toujours à l'abri des ſéductions de cette enchanteresſe : mais je me propoſe au moins de n'y plus céder aiſément, & me laisſe entrainer par les plaiſirs plus tranquiles qu'offrent l'histoire & la philoſophie. (*)

La

(*) J'enleve encore à ces études bien des momens, que je conſacre à préparer une troiſiéme édition de ma *Traduction de l'Iliade*, qui ne tardera point à paroitre. J'y rétablis en leur entier tous les pasſages que j'avois élagués ou traduits trop librement; j'y fais d'autres corrections conſidérables, & me flatte de donner au ſtile plus de nerf, & de poëſie, & de mieux ſaiſir le ton à la fois noble & naïf de l'antiquité. Des juges très éclairés me perſuadent que la fidélité de ma traduction ſatisfera les plus zélés admirateurs de ce grand poëte, & ne déplaira point à ceux qui ne peuvent le lire dans l'original. Je me propoſe d'accompagner chaque chant de quelques remarques.

La plupart des réflexions qui composent ce discours, sont extraites d'une lettre que j'avois écrite à Monsieur d'Alembert. Cet illustre Académicien permettra que je m'honore ici de son amitié. C'est devant des philosophes tels que *lui*, *que je cite le fanatisme* & l'opression. Le tribunal où jadis l'on jugeoit les Rois après leur mort, n'est pas détruit; il subsiste; c'est le tribunal bien plus redoutable de l'histoire & de la philosophie: là, au lieu d'un petit nombre de juges, ils comparoissent devant les Sages de toutes les nations.

RÉFLEXIONS SUR LE MERVEILLEUX EPIQUE. (*)

La naisſance du merveilleux, ſes avantages & ſes inconvéniens, un paralléle entre les divers genres de merveilleux introduits ſur la ſcene de l'Epopée, ſeront les objets que je vais parcourir. Je ne me propoſe pas d'être l'écho d'une légion de Critiques; mais, ſans me flatter de dire beaucoup de choſes neuves ſur une matiere asſez rebattue, peut-être, parmi mes réflexions, ſe rencontrera-t-il quelques points de vue moins uſés.

On

(*) Ces réflexions, lues dans la derniere asſemblée publique de l'Académie, trouvent ici naturellement leur place. Dans mon discours préliminaire je n'ai pu qu'effleurer ce ſujet. Je ne prétends pas l'épuiſer ici, malgré l'aprobation dont ces réflexions ont été honorées. On ne m'accuſera pas de m'ériger en législateur, puisque le genre de merveilleux dont je m'y occupe le moins, est celui que j'ai mis en œuvre.

On a dit que la Philoſophie avoit enfanté le merveilleux. L'homme, dès-que les facultés de ſon esprit commencent à ſe déveloper, s'aperçoit que rien n'arrive ſans cauſe: c'est ſans doute le premier pas vers la Philoſophie; mais loin de s'engager en de longues recherches, il imagine à l'inſtant la cauſe qu'il deſire, & il est ſatisfait. Ne généraliſant que par dégrés ſes idées, il diviniſe cet Astre qui ſemble nous envoyer la vie, ce fleuve avec lequel coule la fertilité, cet arbre qui ſe couronne d'abondance. Que les premiers traits de la Cauſe ſuprême luiſent à ſon esprit, il ne renverſe pas à l'inſtant les idoles qu'il a conſacrées; il la leur asſocie: on le voit tour à tour lui accorder & lui refuſer un pouvoir ſouverain: Jupiter n'est qu'un monarque mal obéi.

La naisſance du merveilleux ſe trouve en ce mêlange de grandeur & de foiblesſe qui conſtitue l'esprit humain. Soupçonnant qu'il existe d'autres Etres que ceux qui frappent ſes ſens, il ſort comme des limites de la nature, s'élance dans un monde idéal, agrandit les objets terrestres, rasſemble en un même lieu des beautés éparſes, crée des esſences inconnues: étonné de ſon propre ouvrage, il le prend pour la réalité même.

Ces fables, aurore de la Poëſie, fruit de l'imagination encore dans toute ſa fleur, ſervi-

virent à l'enflammer. Ebloui des beautés de la nature, l'homme en orna les Dieux qu'il s'étoit créés : ces Dieux, à leur tour, le tinrent dans l'enchantement au milieu des beautés de la nature.

L'Egypte fut le berceau de tant de fictions : mais elles n'y parurent point dans leur lustre. Ce pays étoit habité par des philoſophes & par le peuple le plus ſuperſtitieux. Les premiers, faiſant un mistere de leur ſageſſe, ſembloient entretenir l'abrutiſſement du vulgaire. Celui-ci, occupé à combattre le Nil, & à élever ces vastes édifices, monumens moins du gout que de la puiſſance, parut n'avoir point reçu les dons heureux de l'imagination. Son culte n'en portoit pas l'empreinte. L'Egyptien groſſier ne généraliſoit point aſſez ſes idées pour ſe forger des Dieux différens de l'objet qui frappoit ſes regards : le crocodile, l'oignon, qu'avec respect il voyoit croitre, recevoient ſes hommages.

A peine les fables, nées au ſein de l'Egypte, furent-elles transplantées dans la Grece, qu'elles y prirent un rapide accroiſſement. Là, les premiers traits de la Mythologie respirerent les jeux, les plaiſirs, l'abondance. Les ſociétés, dans leur origine, dépendent plus du climat que lorsqu'elles ſont arrivées à leur perfection. Déjà l'on entrevoyoit Bacchus couronné de lierre & danſant ſur les côteaux,

teaux, Cérès se promenant avec majesté dans les plaines, la légere Flore précédant les pas de la grave Pomone, les Nymphes des bois folâtrant avec les Sylvains, le Dieu de la guerre soumis à l'amour, la chaste Diane même poussant des soupirs. Dans les climats du Nord, où la divinité des combats reçut les principaux honneurs, l'image de la félicité suprême fut de boire de la bierre dans le crâne de ses ennemis.

Le culte fit bientôt l'objet des chants des poëtes. Leur imagination ne se contenta pas des fables reçues; ils les embellirent, en produisirent de nouvelles, & furent les prêtres de cette religion peu mistique. Sans craindre l'hérésie, les fables les plus contradictoires étoient paisiblement reçues, adoptées tour à tour, quelquefois en même tems. Ce langage de fictions fut enfin l'interprête de la vérité même; on s'étoit accoutumé à le parler; il étoit agréable; il revêtit les premieres notions de la Physique & de la Morale. Mais il est à croire que bien des fables ne furent que des fables, nées en des siécles crédules, consacrées par les chants des poëtes.

C'est donc la Superstition qui enfanta le merveilleux, origine peu brillante: la Poësie le décora; & la Philosophie même, avant d'oser paroitre à découvert, emprunta ses charmes.

Les fables furent longtems isolées, jusqu'à ce qu'Homere, ou quelqu'un avant lui, imagina de rassembler dans une même action les héros contemporains & les principales divinités. La Mythologie prit, pour ainsi dire, une forme plus sistématique : les poëmes d'Homere étoient comme le code religieux des peuples. En ces tems où l'on ne faisoit aucune démarche sans recourir à l'intervention des Dieux, eut-il été possible de les exclurre du récit d'une action importante ? Homere les invoque dès l'entrée de ses poëmes. On le croiroit imbu de plusieurs fables qui composoient le culte régnant, à la naïveté avec laquelle il les raconte, & les respecte, lors-même qu'elles se contredisent. Dans l'Iliade, Thétis rappelle à Jupiter cette révolte de tous les Dieux, où, sans le secours de Briarée, il eut été enchainé. Jupiter, quelques chants plus bas, tient un langage magnifique, insulte les Dieux, leur déclare que tous ensemble suspendus à une chaine, ils ne pourroient le tirer de son trône, tandisqu'il les souleveroit eux & l'univers. Les Dieux craignirent: nul ne le pria de prendre un autre emblême. Les Commentateurs, pour tout concilier, ont recours à l'allégorie. Disons qu'Homere puisoit ses fables dans les opinions d'un peuple superstitieux. Il y trouva une matiere si abondante pour le merveilleux épique, qu'il n'est point de poëte qui l'ait autant prodigué. Un héros a-t-il lancé son javelot ? une divinité le lui rap-

rapporte. Cette Pallas si fiere, si terrible, & dont le poëte a peint avec de si grands traits l'armure & le char, ne dédaigne pas de relever le fouet de l'un de ses favoris.

La Philosophie produisit une révolution dans l'Epopée. Bien que Virgile ait employé plusieurs fables, que l'on peut nommer puériles, observons que si le poëte Grec est plus magnifique dans ses tableaux, le poëte Latin donne, en général, plus de noblesse & de grandeur au caractere des Dieux, & les fait paroitre moins fréquemment sur la scene. Homere chantoit ses vers au peuple: Virgile lisoit les siens à Auguste. Nous ne parlerons point des fables d'Ovide, ouvrage badin, où se joue son imagination. Lucain, si cependant il doit être mis au rang des poëtes épiques, fut le premier qui exclut presqu'entierement le merveilleux. Son sujet étoit trop moderne, trop grand, & intéressoit de trop près les Romains pour admettre l'intervention de divinités fabuleuses.

Les machines mythologiques furent remplacées sur le théatre par les misteres & les Saints. Qui n'eut cru, à l'aspect de tant de fables tristes & dégoutantes, que le merveilleux épique avoit disparu pour toujours? Cependant du sein de la superstition la plus grossiere partirent quelques rayons, dont sut profiter la Poësie. Les faits héroïques, en élevant

vant l'imagination, la disposent à recourir aux merveilles. La Chevalerie donna plus d'éclat à la Féerie, qui le lui rendit à son tour, & ouvrit une vaste carriere aux poëtes. L'amour vint embellir ces nouveaux prodiges. On reçut avec avidité des fables riantes, à la suite de ces tableaux, pleins d'une superstitieuse démence. L'univers poëtique, après avoir été comme enseveli dans le chaos, se trouvoit tout d'un coup agrandi : aux fictions de la Mythologie, renaissantes avec les écrits des Homere & des Virgile, succédoient de nombreuses fictions, qui entrainoient en des régions inconnues. Ne semble-t-il pas que l'imagination, longtems engourdie, se dedommageât par un essor extraordinaire? La vérité venant enfin se mêler à la fable pour embellir l'Epopée, Milton ouvrit l'enfer, pénétra dans les cieux.

Il n'aura pas été inutile d'arrêter un moment nos regards sur la naissance du merveilleux, avant de considérer plus particulierement sa nature. Comme il doit son origine à la créance des peuples, il n'est pas toujours nécessaire qu'il soit simbolique; les personnages qui le composent, sont regardés comme réels, ayant leurs intérêts, leur caractere. Le but du poëte en les employant, est d'élever l'imagination, de donner plus de grandeur & d'importance à l'action qu'il raconte, peut-

peut-être de faire sentir à l'homme sa dépendance. Sous ce dernier point de vue ces fables ne seroient point sans moralité. Mais il est des Critiques qui ne se contentent pas d'un but si naturel. Partant du principe que toute machine épique doit renfermer un emblême, ils se tourmentent pour le trouver; ils l'inventent, dut-il être étranger au sujet, dut-il être absurde. J'en raporterai un exemple frappant, pris du *Traité sur le poëme épique par le Pere le Bossu*, ouvrage estimé. *Dans l'assemblée des Dieux*, dit-il, *par laquelle Virgile ouvre son X. livre, Jupiter, Junon, Venus & le Destin sont des personnages Théologiques, qui représentent la nature divine séparée en quatre personnes, comme en autant d'atributs. Jupiter est la puissance de Dieu, le Destin sa volonté absolue, Venus la miséricorde divine, l'amour que Dieu a pour les hommes vertueux, Junon sa justice, &c.* J'abrége beaucoup ce morceau. Il faut être étrangément possédé de l'amour des allégories, pour trouver tout cela dans l'Enéide. Venus, un personnage Théologique! Faut-il s'étonner qu'on ait trouvé dans Platon la Trinité?

Les Commentateurs font de plus grands efforts d'imagination pour expliquer le merveilleux que le poëte n'en a fait pour le produire: mais le merveilleux le plus absurde l'est souvent moins que leurs explications. C'est

dans cet esprit que le Camouens a dit que Venus, dans ſon poëme, repréſentoit la Religion chretienne : les Scoliastes futurs, jaloux qu'un poëte ſe ſoit commenté lui-même, lui envieront peut-être cette abſurdité. Si le merveilleux dans Homere révolte, c'est, dit-on, un mistere, l'emblême de quelque vérité phyſique. Et ne croyez point qu'on le reſpecte aſſez pour ne l'expliquer pas ; moins il aura de rélation avec le ſujet, plus le Commentateur croira vous étonner par la ſagacité de ſon eſprit.

Mais conviendroit-il d'employer dans l'Epopée des machines tout-à-fait bizarres, & qu'on ne pourroit rendre raiſonnables que par l'allégorie ? répondroient-elles au but du merveilleux, qui est d'élever l'imagination, & de lui plaire ? D'ailleurs l'allégorie ne doit-elle pas avoir un rapport, une liaiſon ſenſible avec le ſujet ? Si elle en étoit trop éloignée, ne détourneroit-elle pas l'esprit de l'intérêt principal que veut exciter le poëte ? Quand Junon, la Déeſſe de l'air, va, dans l'Enéide, trouver Eole, l'emblême est manifeste. Mais quand par des explications tirées de loin, on veut ſauver la ſingularité de la fable de Briarée, ou de Jupiter menaçant de battre Junon, l'on ne met le poëte à l'abri d'un reproche que pour le charger d'un autre, qui ſeroit de perdre de vue le but qu'il ſe propoſe, & d'encadrer dans ſon action un morceau dont

le

le tissu seroit entierement étranger. Il n'est guere qu'un cas où l'allégorie satisfasse, bien qu'éloignée du sujet; c'est lorsqu'elle réveille l'idée des défauts ou des vertus d'une nation ou du monarque qui la gouverne: la malignité & la flatterie, naturelles à l'esprit-humain, suffisent pour rendre raison de ce plaisir.

Si le merveilleux n'est pas toujours allégorique, il l'est souvent, & c'est celui dont nous sommes le plus frappés. Non-seulement il agrandit notre sphere, il amuse, anime, enflamme l'imagination; il donne de plus à l'esprit un exercice agréable & facile, lui fait comparer l'objet avec l'emblême, rend palpables des qualités intellectuelles, les multiplie, les divinise, & nous offre ce demi-vrai, qui satisfait & pique notre curiosité. Le premier genre de merveilleux fait sentir à l'homme sa foiblesse: celui-ci semble lui montrer quelques traits de sa grandeur, l'unir, le confondre avec les Dieux. Langage d'une Philosophie sensible, qui sait tirer des ténebres de la superstition des traits de lumiere, il réunit ce qui peut plaire à l'imagination, au coeur & à la raison. Par la magie du poëte, ce qu'il y a de plus vil & de plus grand, les animaux, dans le genre de la Fable, les divinités dans l'Epopée, concourent à l'instruction de l'homme. Je me plais quelquefois à trouver dans plusieurs des métamorphoses de la Mythologie, des traces de la Métempsycose ou de

l'idée de notre immortalité. Elles sont du moins le langage du sentiment, qui nous faisant aimer au de-là du tombeau ceux qui nous furent chers, nous persuade qu'ils n'ont pas entierement disparu, nous porte à les chercher dans tous les objets, & nous flatte que la fleur, l'arbre, ou la fontaine, qui soulage notre mélancolie, est l'ami ou l'amante pour qui coulent nos larmes.

Quelles ressources pour la Poësie que le merveilleux! Si Homere n'eut point présenté la Sagesse & la Valeur sous l'emblême de Pallas, que de riches tableaux perdus pour l'Iliade! Sans parler de ce char pompeux, préparé par les mains de la jeune Hébé, l'on n'eut point vu cette Egide, entourée de la Terreur, & dont l'orbe enflammé présentoit la tête hideuse de la Gorgone, ni cette lance invincible, qui renversoit des bataillons de héros; les portes des cieux ne se seroient point ouvertes, ces portes que gardoient tour à tour les Heures ailées.

On demande cependant si le merveilleux n'est pas propre à diminuer l'admiration que l'on doit porter au héros; dès qu'un Etre supérieur agit à sa place, celui-ci semble n'être plus qu'une machine. Les hommes imaginent plus qu'ils ne raisonnent. On se plait à voir nos qualités divinisées: s'il s'y joint le sentiment plus ou moins confus de l'existence même

me de cet Etre, le héros participe à ſa grandeur; digne d'un tel ſecours, il nous paroit au desſus du reste des mortels. Vu ſa conformité avec notre nature, nous nous le repréſentons ſous des traits plus marqués, tandisque nous n'apercevons que dans une eſpece de lointain l'Intelligence qui le ſeconde. L'art du poëte a ſu tout rapporter au héros; c'est pour lui que ſont prodiguées toutes ces richesſes de la Poëſie; la machine n'attire nos regards que pour les conduire & les arrêter ſur l'homme.

Quelles ſont les bornes du merveilleux? Bien qu'avec moins de rigueur que les autres parties du poëme, il est ſoumis aux loix de la vraiſemblance. L'homme conſent à être trompé; mais ce n'est qu'autant qu'il n'aura point à rougir d'une crédulité exceſſive. Chaque âge a ſes fables: dans l'enfance, où la raiſon ne jette que de foibles lueurs, l'imagination, toujours en jeu, ne demande que des prodiges. Les fables de la Mythologie ſemblent être celles des hommes-faits; la vérité, entremêlée à la fiction, n'y forme avec elle qu'un même tisſu; la raiſon & l'imagination peuvent à la fois s'y exercer. Que ſi vos inventions ſont trop hardies, l'esprit ſe montrera d'autant plus ſévere qu'il s'étoit prêté à l'illuſion, & que vous en avez abuſé pour produire des monſtres; la raiſon reprendra tous ſes droits,

& plus rapidement qu'aucune de vos fées, fera disparoitre vos palais enchantés.

Quoiqu'en général le merveilleux embellisse l'Epopée, il n'est pas sans inconvéniens. Il doit surprendre, élever l'ame. Or le tems détruit, du moins affoiblit ces effets. Les temples de la Superstition tombent en ruines: le fabuleux risque de perdre enfin de son éclat, de son agrément, & quelquefois de n'étonner plus que par son absurdité. Si l'Iliade & l'Enéide, traduites en beaucoup de langues, ne sont pas entre les mains de tous les lecteurs, le merveilleux en est la principale cause; c'est une langue inconnue qu'il faut aprendre; plusieurs la reléguent dans les colléges. L'enchanteur Ismeno, personnage autrefois important, & qui peut-être au tems du Tasse, eut conservé quelque crédit dans l'esprit des peuples, nous cause-t-il aujourd'hui la même admiration? Dans un poëme dont l'action principale est sérieuse, Armide changeant les guerriers en poissons, les enchantemens de la forêt ne semblent-ils pas des contes d'enfans? Sommes-nous aussi frappés qu'on pouvoit l'être alors, que le vaillant Renaud, de retour au camp des Croisés où il s'étoit fait si longtems attendre, abatte, pour premier exploit, un arbre de cette forêt? Tandisque se conserve l'intérêt attaché au récit d'une action importante, & que les passions, au milieu de tant de

de viciſſitudes ; ſont invariables, & rencontrent dans notre coeur des germes toujours prêts à éclorre, l'intérêt qui tient à l'empire inconſtant de la Fable, peut s'affoiblir & dégénérer.

Pluſieurs circonſtances favoriſent cependant le merveilleux tiré du Paganiſme, telles que le reſpect porté aux anciens, l'agrément & la moralité de leurs fables, la Mythologie renouvelée avec les Lettres, & reprenant quelqu'empire ſur notre imagination, enfin le droit que ſemble avoir l'antiquité d'être fabuleuſe. Les modernes nous trouvent moins indulgens lors-même que leurs fables reſſemblent à celles des anciens. Nous nous prêtons plus aux enchantemens de Circé qu'à pluſieurs de ceux d'Armide. La fiction de l'Homere Anglois qui fait ſortir de la tête de Satan le Péché, & qui l'environne de chiens voraces, cette fiction qui a paru ſi dégoutante, & qui l'eſt, à pluſieurs égards, a de l'analogie avec celle de Pallas écloſe du cerveau de Jupiter, & celle de Scylla, entourée d'animaux aboyans. On traite l'antiquité comme un enfant, à qui la vérité ne ſe montre que ſous un voile ; les modernes ſont des hommes-faits ; ils n'oſent ſérieuſement nous débiter tant de fables.

Remarquons encore que le merveilleux peut ſe ſoutenir à la faveur de grandes paſſions. Lorſque, dans la Jéruſalem, Soliman, inviſible,

sible, est conduit par un Enchanteur au palais d'Aladin, & que tout-à-coup paroissant à découvert, il ranime l'espérance dans le coeur des chefs assemblés, l'effet de cette aparition subite, & l'éclat qu'elle donne au caractere de Soliman, rejaillissent sur la machine. Combien la situation du coeur d'Armide répand d'intérêt sur les enchantemens de ce jardin, où elle s'est retirée comme hors du monde, pour ne se livrer qu'à l'amour! Combien on se plait dans ces grottes riantes, embellies moins par un pouvoir magique que par cette passion enchanteresse! De-même au moment où Tancrede & Renaud, dans la forêt, croyent voir sortir du creux d'un arbre Clorinde & Armide, l'illusion me gagne comme eux, je voudrois ne point sortir de cette forêt. Captivez l'ame par une idée grande, ou par un sentiment très vif, moins capable de s'apercevoir que vous la repaissez de fictions, elle y répandra de nouveaux charmes, écartera les réflexions qui troubleroient son plaisir. Ne pourroit-on pas en conclurre que pour imprimer au merveilleux un caractere plus durable, il faut l'unir à de fortes passions? La regle contraire que l'on établit, ne doit s'observer qu'à l'égard des allégories proprement dites, & qui ne différent point assez des passions elles-mêmes, pour n'en pas affoiblir l'impression.

Non-seulement le merveilleux perd avec les années de sa grandeur, de son intérêt; il

ris-

risque encore de s'épuiser. Les traits qui caractérisent les Intelligences supérieures, ne sauroient être infinis; les trop varier, seroit les rendre méconnoissables. Otera-t-on à Neptune son trident, à Mercure son caducée? Virgile a pris d'Homere les principales décorations de ses machines. Lucain, en les employant après lui, eut peut-être craint la monotonie. Que toutes les Epopées eussent offert le même merveilleux, croit-on qu'il n'eut pas amené le dégout qui suit l'uniformité? Dans les Opéra, il se soutient à la faveur de l'harmonie & de la pompe du spectacle; disons encore à la faveur de la convention tacite de s'y prêter de bonne grace à l'illusion, même à l'ennui. Mais ceux qui croyent que l'Epopée a perdu en lui son plus beau lustre, ne songent pas que l'emploi de ces machines ne sauroit être éternel.

C'est ici le lieu de tracer un paralléle entre les divers genres de merveilleux qui tour à tour ont décoré l'Epopée.

D'abord leur variété même doit plaire à l'esprit: leur charme se rehausse par le contraste. La Mythologie est la source féconde, la mere de la Fable. Reine des amours! tu nâquis dans son empire; tu l'embellis; tu le parcourus, suivie de leur troupe folâtre, de ces Graces demi-nues qui forment ton cortége. L'imagination, semblable à une Divinité, ani-

anima toute la nature: à ſon ordre fut habité l'écorce des chênes, tandisque le cristal des eaux ſervit de voile aux Nayades. La Féerie, ſur un fond plus ſombre, admit les jeux, les ris, & même la folie. Le merveilleux purement allégorique fut paré des mains de la raiſon, eut des graces ſéveres. Celui qu'enfanta notre culte fut ſérieux & terrible. Ainſi, en parcourant ſur les pas de l'Epopée le vaste domaine de la Fable, l'imagination rencontre toutes les teintes des couleurs dont elle aime à nuancer ſes tableaux: des prairies, où le ſentiment & la raiſon, prenant les formes les plus agréables, ſe montrent dans chaque fleur, dans chaque ruisſeau, elle entre en des bosquets enchantés, nouveau ſéjour de l'illuſion, & pénetre enfin dans une forêt majestueuſe, où l'on éprouve une ſecrette horreur: tantôt badinant avec les amours, & recevant de leurs mains cette ceinture mistérieuſe, où la beauté exerce ſa magie; tantôt asſistant, non ſans frémir, au conſeil des Anges rebelles, & craignant la ruine de l'univers. Heureux ceux dont l'imagination vaste & fléxible éprouve tour à tour ces impresſions diverſes! Ils posſédent un inſtrument parfait, qui répond à tous les tons: ceux dont le gout est plus circonſcrit, resſemblent à cés inſtrumens, où la main du compoſiteur ne peut ſuivre le vol de ſon génie.

Néanmoins, dans le calme de la réflexion, l'on

l'on s'aperçoit que ces genres de merveilleux ont l'un sur l'autre divers avantages. Analysons-les: écartons, mais non tout-à-fait, ce Nectar dont, suivant Lucrece, les poëtes bordent le vase qu'ils nous présentent.

La Féerie enchérissant sur les fables du Paganisme, nous offre jusqu'au délire de l'imagination; on l'aperçoit tout en s'y livrant; elle nous plait & nous réjouit par ce délire même; la hardiesse, la bizarrerie de ses fictions étendent pour nous le champ des prodiges, & nous en rendent avides; nous soupçonnons bien qu'elle nous amuse des fables de l'enfance; c'est peut-être un de ses charmes; les traces qu'elles ont laissées dans notre esprit, s'y réveillent, sollicitent notre crédulité, nous rapellent confusément ces jours de l'innocence. O doux Printems de notre vie! Fables riantes & tranquiles, qui égarez l'esprit sans le troubler, vous êtes trop-tôt suivies des erreurs des passions, qui nous entrainent vers toutes les tempêtes! Cependant si la Féerie amuse, éblouit, étonne, comme elle n'a point été consacrée par un culte général, autorisé du Gouvernement, & qu'elle n'offre aucun temple, aucune idole qui en soient des vestiges, elle trouve moins de créance que les fables plus simples de la Mythologie.

Ses machines ont aussi moins de grandeur. Les principaux personnages de la Mythologie sont

ſont des Divinités ; ce nom ſeul nous en impoſe ; ſi leur pouvoir n'est pas égal, les limites n'en ſont pas exactement marquées ; fiers de leur indépendance, ils partagent l'immortalité ; Jupiter, ſoumis lui-même au Destin, les redoute & les ménage. Dans la Féerie ce ſont des hommes ou des Génies qui ne tiennent pas d'eux-mêmes leur pouvoir ; il dérive de l'Enfer. C'est ſur ce fond asſez ſombre que l'on voit éclorre les fables les plus gayes.

La Mythologie, tandisqu'elle enflamme l'imagination, renferme ſouvent un ſens moral, qui ſatisfait l'esprit, l'exerce & l'éclaire. Cherche-t-on de la moralité dans les fables de la Féerie ? N'est-il pas au moins difficile de l'apercevoir à travers tant de fictions ?

Enfin les fables mythologiques ſont variées, je dirois presqu'autant que les objets de la nature : que de tableaux ! de métamorphoſes ! de traits distincts qui caractériſent chaque divinité ! Le champ de la Féerie, en aparence auſſi vaste, est plus monotone : ce ſont toujours des chevaliers qui ſe rendent inviſibles, des palais formés & disparus à l'inſtant, des guerriers retenus par un magicien dans une longue captivité. Malgré tout le génie de l'Arioste, & quoiqu'il ſoit lui-même un très grand Enchanteur, il fatigue quelquefois par la monotonie du merveilleux.

Les

Les agens du merveilleux ſacré ſont, hors l'Etre-ſuprême, dans une parfaite dépendance: néanmoins c'est peu de dire qu'il a beaucoup plus de grandeur que celui de la Mythologie. D'abord il ouvre une ſcene immenſe. Le trône de Jupiter touchoit notre globe: le Tartare étoit placé dans l'intérieur de la terre. Imagination! tu as pris tes plus rapides aîles; encore ne peux-tu ſuivre Milton à travers toutes les ſpheres jusqu'au trône de l'Eternel, & à travers le vaste empire du chaos jusqu'au ſéjour infernal. Que parlé-je de l'Univers? un abime plus grand t'arrête, l'Etre des Etres, créant d'une parole cet aſſemblage de mondes, où tu t'égares. Les Anges, bien que dépendans de lui, participent de ſa grandeur.

Le Taſſe a combiné ce genre de merveilleux avec celui de la Féerie: mais il a ſurtout fait agir le dernier: il a conſulté ſon génie, ſans doute auſſi la nature de ſon ſujet: du moins est-il certain que ces deux genres ne peuvent être réunis qu'aux dépens l'un de l'autre: leurs couleurs ſont tranchantes.

C'est Milton qui doit être regardé comme le créateur du merveilleux ſacré. Son imagination forte, hardie & ſombre peignit à grands traits des objets terribles. Qui peut entendre ſans émotion ces discours des Anges réprouvés, cette apostrophe de Satan au ſoleil, & à

laquelle sembloit devoir pâlir cet Astre! Qui peut voir sans trembler ces montagnes arrachées à leurs fondemens, lancées les unes contre les autres, ce frémissement de tout l'univers, hors le trône de l'Eternel, cette chute des rebelles dans l'abime épouvantable du chaos! Milton semble quelquefois s'être épuisé à décrire ces grands objets: sa Muse, au sortir des enfers, salue éloquemment la lumiere: mais quand il peint le séjour des cieux, son coloris paroit plus foible. Tout élevé qu'il est, son génie est absorbé dans la présence de l'Etre des Etres.

Plus ce merveilleux est grand, plus il risque de s'épuiser: les traits sublimes sont en petit nombre: les poëtes qui ont voulu suivre les traces de Milton n'ont pas toujours évité l'enflure. Ces machines semblent n'avoir pas assez de proportion avec notre foiblesse: le héros se trouve anéanti; ce globe n'est qu'un point: on a mis en question si Satan n'est pas le héros du Paradis perdu. Sous quelques traits sensibles qu'on ose représenter l'Etre-suprême, la grandeur du tableau échape à l'imagination. Si la Féerie étend trop les bornes du merveilleux, celui-ci, plus propre à élever l'esprit qu'à le réjouir, tient un peu trop de la vérité sévere. Les cieux, comme l'enfer, rejettent l'amour, ce dieu de la fiction.

Dirai-je que, contre l'aparence, la moralité n'y est pas toujours ſenſible, que les divinités mythologiques ont un caractere marqué, que celui des Démons & ſurtout des Anges est plus vague, dès-lors moins capable de repréſenter nos vertus & nos vices, que leurs fonctions ne ſont pas asſez distinctes pour varier beaucoup leurs décorations? Remarquerai-je que l'allégorie en est moins attrayante, qu'un cortége riant entoure Venus, tandisque le démon de *la volupté* a quelque choſe de hideux qui la feroit frémir? Enfin est-il néceſſaire d'obſerver que ces machines ne ſont point aplicables aux ſujets de l'histoire profane, que la Philoſophie, comme la Religion, nous enſeigne que dans le cours ordinaire de la nature, tous les évenemens ſont dirigés par un ſeul acte de la volonté ſuprême, idée grande, mais à pluſieurs égards destructive de la poëſie, qui veut peindre, & ſans cesſe varier ſes tableaux? Nous ne ſommes portés à croire l'opération des Anges & des Démons que lorsque l'Ecriture le dit, ou que l'événement est analogue à ceux dont elle l'affirme, ou qu'il est pris de ces tems, dont la traditio raconte de ſemblables prodiges? C'est peut-être pourquoi les Anglois & les Allemands ont puiſé dans l'Ecriture leurs Epopées.

Je devrois parler ici du merveilleux purement

ment allégorique: mais je crains d'être trop long: je ne ferai qu'un petit nombre de remarques. Seul il n'a sa source que dans la Philosophie: il n'a ni les avantages ni les inconvéniens de celui dont les Etres sont réels. Il ne sauroit nous causer la même illusion: ses personnages ne sont pas fort élevés au dessus des hommes; il est difficile de leur donner un corps; l'imagination ne pouvant s'appuyer de la créance d'un peuple, entrevoit trop qu'ils sont l'ouvrage du poëte; ils sont moins propres à exercer l'esprit, le voile de l'allégorie est transparent. L'opinion ne leur prêtant aucun poids, c'est peu de les nommer, si on ne les caractérise; de-là les longueurs. Un poëme où l'on personifieroit toutes les vertus & tous les vices, seroit un monstre, ce qui confirme que la vraisemblance est la base du merveilleux. La Mythologie fournissoit aux anciens tant d'êtres réels, qu'ils avoient rarement besoin d'en créer. Le seul Ovide, peu satisfait de déployer les richesses de la Fable, entremêle ses tableaux de descriptions allégoriques, comme s'il avoit voulu épuiser tout ce qui est du ressort de la fiction.

Mais, puisque les passions ne changent point, ce genre a l'avantage d'être durable, de frapper également dans tous les siécles. Il ne s'épuise pas non-plus aussi facilement. Ces personnages n'existant que dans l'imagination du

du poëte, il peut toujours en créer de nouveaux, ou les présenter sous de nouvelles décorations.

Si la Philosophie enfanta ce genre, disons que la flatterie en a fait un abus deshonorant. Les Prologues d'Opera nous l'ont affadi: on craint de leur ressembler.

Nos réflexions pourroient servir à résoudre la question, *si le merveilleux est de l'essence de l'Epopée.* Il n'est pas douteux qu'il n'y soit un grand ornement: heureux, par raport à cet avantage, les poëtes qui nés en des tems voisins de la superstition ont su la rendre aimable & utile! Mais puisque le merveilleux s'altere & s'épuise, il semble qu'on ne doive point le regarder comme essentiel au poëme-épique. A cet égard les Critiques, suivant qu'ils en ont senti les avantages ou les inconvéniens, ont donné dans deux extrêmités contraires. Selon les uns il est la base de l'Epopée: selon d'autres, entre lesquels est Mr. Home, il en doit être banni. Il ne faudroit peut-être ni le proscrire, ni vouloir le maintenir contre la nature du sujet. Pourquoi n'établiroit-on pas dans l'empire des Lettres ce sage Pyrrhonisme, dont on a reconnu l'utilité dans la Philosophie? Il devroit régner dans l'un & dans l'autre, quoique par des motifs divers. On ne peut se flat-

flatter aiſément d'avoir ſaiſi la route unique du vrai. Les routes du beau ſont ſi nombreuſes, ſi variées, que les Critiques devroient être moins hardis à former des ſiſtêmes excluſifs.

Dira-t-on qu'en écartant le merveilleux un poëme ne ſera plus qu'une hiſtoire? Mais quoi! l'Epopée ne conſerve-t-elle pas des caracteres qui lui ſoient propres, dans le choix d'une ſeule action, où tout aboutit comme à un centre, dans les fictions dont elle l'embellit, dans les épiſodes où elle ſemble s'égarer, dans la peinture conſtante ſoit des paſſions, ſoit des beautés de la nature, dans cette touche tour à tour forte, légere, brillante, harmonieuſe, qui eſt incompatible avec les détails de l'hiſtoire, & qu'elle rejette en partie comme un luxe étranger, enfin dans cet enthouſiaſme & dans cette eſpéce de déſordre avec lequel elle raconte une grande action, déſordre qui à la fois ſoulage & réveille l'eſprit? Supoſons un ſujet qui ſoit grand, plein d'intérêt, mais trop moderne pour favoriſer le merveilleux, faudra-t-il ne le point traiter? Dira-t-on au poëte de choiſir un ſujet plus ancien? Mais il s'agit d'un héros ſupérieur à la plupart de ceux de l'antiquité, de Féderic; car les races futures n'attendront pas longtems à le chanter: ce héros feroit-il regretter beaucoup le merveilleux? Retranchez de l'Enéide les machines, elle perdra des agrémens, ſans ceſſer d'être un

un poëme-épique. Chargez de machines la Pharsale ; vous pourriez hésiter encore si c'est une Epopée ou une histoire. S'il est des poëtes à qui l'on reproche d'avoir négligé le merveilleux, d'autres l'ont tellement prodigué, qu'ils ont fait disparoitre les acteurs principaux. Plusieurs se proposant d'étendre l'empire de la fiction, & jaloux de l'honneur d'avoir des fables nationales, ont voulu ressusciter celles des anciens Germains, & introduire dans des sujets modernes des noms barbares & inconnus; ne s'apercevant pas que de nombreux monumens nous familiarisent avec la Mythologie des Grecs & des Romains, que si les temples de leurs Dieux sont détruits, nous en voyons des ruines, qu'on ne doit point se flater de tirer de l'oubli, après tant de siécles, des fables pour lesquelles rien ne sollicite notre créance, enfin que pour nous disposer à les recevoir, il eut falu qu'un bon auteur, voisin de ces tems, les eut mises en oeuvre, ou du moins que l'on commençat par traiter un sujet pris de ces tems reculés. Le peintre de la nature a le plus grand secret de plaire: le merveilleux n'est qu'une des décorations de l'édifice, à laquelle tout ne doit point être subordonné.

D'un autre côté le poëte ne se jettera point dans l'extrêmité oposée: il ne s'assujettira pas aux loix d'une Philosophie sévere, & n'évitera

tera point les charmes de la Fable, si elles s'offrent sur ses pas. Il n'est point dans le cas de ces compagnons d'Ulysse, qui se laisserent attacher à leur vaisseau, & fuirent le rivage des Sirenes.



GUILLAUME.

CHANT PREMIER.

Je chante ce Héros, qui, longtems malheureux, dépouillé de ſes biens, combattant de nombreux obſtacles, arracha aux fers de l'Espagnol les Provinces du Batave, & les unit d'un lien fortuné. En vain un Roi, dont le ſceptre menaçoit l'Univers, s'arma pour accabler ce Héros: en vain les monſtres de l'enfer, la Tyrannie & le Fanatiſme, ſecondant le

A Mo-

Monarque, plongerent de leurs bras d'airain dans le plus profond abime cette République naissante: le Héros repoussa cet indigne joug, leva sa tête altiere & victorieuse, & entouré de ruines, il fonda la Hollande.

Liberté! flamme divine! soit que dans les cieux tu résides au sein de quelque Intelligence, dépositaire de ce trésor, soit que, rayon même de l'Etre indépendant, essence incréée, l'Eternel t'ait transmise au cœur des humains comme des passions la plus sublime, descends des cieux, réveille-toi dans mon cœur; parle par ma bouche; que tes accens embrasent & les Nations & les Rois; qu'à ton aspect disparoissent de la terre la Rebellion, rivale indigne que ton nom décore, & le Despotisme, ton superbe ennemi! Viens, que tes palmes, l'ornement de Melpomene, ombragent mon front; dans la libre harmonie de la Prose cadencée, je veux célébrer tes merveilles. Liberté! préside à ton ouvrage: que la République du Batave dure autant que l'Univers; & si inspirés par toi, mes chants répondent à la grandeur de mon sujet, puisse

se le monument que je lui érige, avoir quelque durée!

Le Belge étoit accablé sous le joug le plus terrible. Philippe avoit franchi la barriere des loix: le sceptre, symbole sacré de la Justice, étoit l'instrument du meurtre. Plus barbare, Albe, faisant étinceler le glaive de la tyrannie, reparoit avec une armée triomphante. Ce peuple infortuné se voit sans défenseurs. Brederode n'est plus: Egmont & Horn sont dans les chaines: son principal appui, Nassau, qu'il n'a pas secondé, est vaincu. On ne découvre point ses traces: le bruit de sa mort est répandu par Albe; ce bruit, comme un fléau destructeur & rapide, parcourt en un moment toutes ces contrées: chacun croit avoir livré au fer d'Albe cette illustre victime; le tombeau de Guillaume est à leurs yeux le tombeau de la liberté; & le Rhin, la Meuse & l'Escaut répétent dans leur long cours les gémissemens des hameaux & des villes.

Albe, qui sait punir, fait tonner cette nouvel-

velle dans les priſons d'Egmont & de Horn: ces hommes intrépides ſont glacés d'effroi; à cette heure ſeulement ils reçoivent des fers.

Les Rois de l'Europe donnent à Naſſau leurs regrets. La Germanie le pleure. Incertain, Philippe ſuspend ſa joye. Mais Coligny, qui près de la Loire combattoit les Guiſes, eſt plongé dans le déſespoir: toute ſon armée le partage. Henri, un jour le modèle des Rois: „ Votre douleur, dit-il à Coligny, est trop fondée: un grand-homme disparoit de l'Europe: la conformité de vos ſentimens & de vos destinées reſſerroit les liens de votre amitié. Je n'eus point le bonheur de le connoitre; votre bouche & la Renommée m'ont parlé de ſes vertus: vous voyez mes larmes: l'humanité perd un défenſeur; le Belge est esclave ...... Vengeons ſa mort. Vous entendez les ris inſultans des Espagnols; conduits par les Guiſes, ils pourſuivent les amis de Guillaume. Terraſſons leur orgueil: ce moment est propice; nous vaincrons."

Coligny, qui ſouvent modéroit la valeur im-

impétueuſe de ce Prince, est entrainé par elle; oubliant ſa propre cauſe, c'est contre l'Ibere qu'il tourne ſes coups: l'airain tonne, & les rangs hérisſés de fer s'avancent, ſe presſent, ſe déchirent. Coligny! & toi Henri! l'amitié que vous ſignalez mérite d'être couronnée; mais elle vous emporte trop loin; tandis que ſur les pas des cohortes fugitives, ſe disperſent vos Guerriers, elles ſe rallient par un mouvement ſoudain, font briller leurs cimeterres, marchent fierement, & menacent de vous ravir la victoire.

En ce moment l'on entend le bruit de rapides courſiers, & l'on voit s'élever un nuage de pousſiere: il s'épaisſit à chaque inſtant: il roule ſur la plaine ébranlée: enfin il s'ouvre, & comme ſi l'Armée des Cieux ſe mêloit aux combattans, il en ſort une troupe héroique, qui ſe joint à Coligny contre l'Ibere. Ausſi-tôt change la fortune; la terreur étouffe les cris de triomphe: Henri & Coligny ſemblent ſe multiplier contre l'Espagnol éperdu: il recule; ſes rangs ſont enfoncés; Coligny demeure victorieux.

Tandis qu'on les pourfuit, il fe demande quels font ces combattans: fes yeux, à travers la pousfiere & la fumée, ont été frapés des traits de Guillaume: mais plein du defir de le venger, il croit s'être fait une image trompeufe. Il aperçoit enfin fon libérateur, qui monté fur un courfier fuperbe, s'avance à la tete de fa cohorte encor frémisfante d'ardeur. Tous deux s'élancent, & volent dans les bras l'un de l'autre, muets, ferrés étroitement, & leurs ames fe communiquant en filence: „ Quoi! dit Coligny, Guillaume respire! vous venez esfuyer les pleurs que nous donnions à votre mort, & vous amenez avec vous la victoire!" „ Je devois, dit Guillaume, la trouver dans les plaines Belgiques..... Coligny! ce jour luit encore pour moi: mais que fon éclat est foible! les ombres du trépas m'environnent; que parlez-vous de trophées? vous me voyez vaincu, fugitif....., heureux de fecourir l'amitié!"

Durant cet entretien, Henri dévoroit des regards les caractères de grandeur, qui, à travers le nuage de l'infortune, éclatoient dans les

les traits du Héros: tel un savant Architecte considère avidement un temple superbe, obscurci des vapeurs de l'air. A son tour Guillaume arrête l'oeil sur Henri: tous deux demeurent plongés dans une admiration muette: la franchise & la vertu, par un noeud invisible & soudain, unissent leurs coeurs: ils s'embrassent, & à *l'instant se jurent une éternelle amitié.*

Coligny & Henri serrent dans leurs bras Louis, Adolphe, frères du Héros, & le jeune Maurice son fils. Ils accueillent honorablement Donza, Lumey, Aldegonde, & d'autres chefs, débris illustres de la défaite de Guillaume.

Les ombres de la nuit descendoient dans les campagnes. Coligny conduit tous ces chefs dans sa tente. De nombreux flambeaux l'éclairent: un festin doit célébrer l'arrivée de Nassau & sa victoire. On s'assied: il est placé entre Coligny & Henri. L'allégresse couronne les coupes: mais Nassau prend peu de part au festin; des soupirs échapent malgré lui

de ses levres, & ses regards se tournent involontairement sur les Belges & rencontrent leurs regards. Coligny s'en aperçoit; & tous se conforment à la situation du Héros. Après le festin, Coligny conduit Guillaume dans une tente superbe, qu'il a fait élever à côté de la sienne.

. . . .

Quelques jours s'étant écoulés, Guillaume cherchoit la solitude, quand Coligny, avec Henri & plusieurs Guerriers françois, suit ses pas. „ Illustre ami! dit-il, je lis dans votre ame; nous ne pouvons dissiper votre douleur: versez-la dans notre sein: racontez-nous les troubles du Belge, vos efforts éclatans, & vos infortunes: nos Guerriers brulent d'aprendre de votre bouche cette histoire si fertile en leçons; satisfaites leur ardeur, mon amitié; parlez-moi de vous-même; enflammez par ce récit notre courage. Vos malheurs rehaussent votre gloire." Henri joint de vives instances à celles de Coligny: les autres chefs témoignent le même desir; & les Bataves qui ont secouru, prêtent une oreille attentive.

. . . .

Formés par la main de la nature, & ombragés d'un feuillage odoriférant, des sièges de gazon s'élevoient en ce lieu: Coligny conduit Guillaume sur le plus éminent de ces sièges: on se place autour de lui: à leurs pieds couloit la Loire, toute brillante des rayons de l'astre du jour: des zéphirs rafraichissans, après avoir caressé l'onde, venoient agiter le feuillage.

Comme au sein des Pyrénées, où les rochers s'exhaussent sur les rochers, ceux qui captivoient l'attention du voyageur sont tout-à-coup effacés par une montagne majestueuse, qui, reine de toutes les autres montagnes, embrasse l'horizon entier, & de son front élevé par delà les nuës, brave la foudre, & seule semble soutenir la voute des cieux: tel dans cette assemblée paroit Guillaume. Sur lui sont attachés tous les regards. Dans ses traits & dans sa stature éclate la grandeur, tempérée par un air affable & populaire: à travers la douleur qui couvre ses yeux d'un nuage, brille une noble intrépidité; sa politique profonde n'a point banni de son front l'aimable candeur. Il

Il se fait un grand silence. Le Héros, les yeux baissés, méditoit profondément. Encor que la persuasion habitât sur ses levres, il parloit peu: son ame se plaisoit à s'entretenir avec elle-même: mais quand il laissoit éclater ce feu concentré en son sein, c'étoit un embrasement.

„ La Renommée, dit-il, dont souvent les récits se démentent, n'a peut-être fait parvenir à votre oreille que des bruits mensongers; & les couleurs contraires que prêtoient aux mêmes évenemens Madrid & Bruxelle, vous ont laissés dans l'incertitude. Moi, (j'ose attester ceux de vous qui me connoissez,) moi, qui déteste la fureur des partis, témoin oculaire de ces troubles, je puis vous en présenter un tableau véritable.

La Guerre & la Liberté furent les passions des anciens Bataves. Les Romains, triomphateurs de tant de peuples, & venant fondre sur celui-ci, peu s'en faut, avec les forces de l'univers, ne l'attaquerent pas sans trembler; & quand, après une noble résistance,

il

il fut contraint de céder à la destinée qui leur soumit le monde, il eut la gloire de les avoir combattus, & de leur être assujetti le dernier. Rome, qui n'étoit plus libre elle-même, respectant l'orgueil de ce peuple, sembla vouloir laisser en lui un monument de la Liberté que partout elle avoit détruite: le Batave conserva ses loix, sa fierté, & longtems ignora qu'il eût un maitre.

Tour à tour la proye des conquérans, il garda toujours d'heureuses traces de la liberté de ses peres. Charlemagne ne lui ravit point d'antiques droits. Les Ducs de Bourgogne & surtout Philippe le bon, titre donné rarement aux Monarques, lui firent oublier qu'il n'avoit point élu ses chefs. Enfin cet Empereur, qui gouvernoit un nouvel univers, & dont le vaste empire retraçoit la grandeur Romaine, Charles, né & nourri au milieu des Belges, les laissa jouir de leurs loix & des douceurs d'une liberté, qui, à travers tant de révolutions, conservoit encor des traits mâles de son origine reculée. L'abondance enfanta un peuple nombreux. Anvers est l'océan où

cou-

couloient les richesſes des deux mondes. Bruxelle est la réſidence de Charle : il adopte les moeurs des Belges ; il choiſit au milieu d'eux ſes miniſtres ; dans les combats il est entouré de leurs cohortes. Qu'une légère méſintelligence trouble cette harmonie, c'est le ſouffle inſtantané de ces vents, qui dans leur paſſage agitent une eau claire & tranquille ; bientôt elle s'apaiſe, & les rivages qu'elle fertiliſe y retracent leur beauté riante.

Telle fut la félicité du Batave : j'ai cru devoir vous en crayonner le tableau. Ah! ſi ſes anciens maitres avoient plié ſa tête au joug de la tyrannie, accoutumé à ſes fers, il auroit peut-être laiſſé éteindre dans ſon coeur jusqu'au ſentiment de la liberté, dernier rayon de la gloire de l'homme !

Tandis qu'un jour ſerein éclairoit ces contrées, ſe répand le bruit que Charle abdique l'empire. Quand au milieu de la courſe enflammée du ſoleil, un astre ennemi intercepte les bienfaits qu'il prodigue à la terre, un deuil univerſel couvre la Nature : telle est la con-

consternation de nos Provinces. Je me rends au palais de l'Empereur. Dèsqu'il m'aperçoit, il écarte les témoins. „Nassau, dit-il, votre silence & votre douleur m'expliquent vos sentimens: mais il n'est plus tems d'ébranler mes desseins. Montrerai-je sur le trône le spectacle d'un Empereur affoibli par les années? Ignoré-je que mes ennemis n'ayant pû abattre ma puissance, attendent, pour se liguer contre moi, que la vieillesse tremblante fasse chanceler ma couronne? Trompons leur espoir; remettons mon sceptre en de jeunes mains; que mon fils, marchant sur mes pas, acheve la carrière que je me suis ouverte. L'émule de ma valeur, François n'est plus; s'il respiroit, je ne descendrois point du trône; au bord même du tombeau, je lui disputerois la palme. Qu'on nous voïe renaître en nos deux fils; & puisse encore un Captif illustre...... Où m'entraine une ambition mourante? ce coeur est changé: les conquêtes ont perdu leur charme éblouïssant."

Je tombe à ses pieds. „Tous nos peuples, dis-je, vous conjurent en secret de ne

pas

pas rompre les liens qui les attachent à votre personne : plus sensible, le Belge vous parle par ma bouche. Il demande au Ciel de prolonger vos jours ; voulez-vous, contraire à ces voeux, vous ensévelir pour lui, comme dans la tombe, avant l'ordre de la nature ? Il est un terme à l'ambition du Conquérant ; en est-il à l'ambition plus noble de maintenir, d'étendre la félicité des peuples .... conquêtes paisibles, doux lauriers qui peuvent ombrager tout l'empire ! Au sein de la Religion je vois fermenter la haine : abandonnerez-vous le Belge en ce moment où les malheurs dont il est menacé demanderoient la présence d'un père ? " En même tems je lui témoigne avec quels regrets je verrai descendre du trône le héros, dont la main paternelle fut l'appui de ma jeunesse. Charle est attendri : mais il demeure inflexible.

Cependant se prépare une scène touchante. Sensible à l'amour de nos Provinces, l'Empereur veut, en leur laissant des adieux solemnels, dissiper leurs terreurs. La Flandre entiere accourt dans Bruxelle. Au milieu d'une

fou-

foule innombrable paroissent. Charle & Philippe: Charle, affoibli par les ans,. & plus encor par l'émotion de son coeur, s'appuyoit sur mon bras. Là, revêtant son fils de la pourpre: „ Jurez, suivant un usage sacré, dit-il, à la face des Etats, des Chevaliers & de ce peuple, que vous respecterez les loix de ses ancêtres." Philippe trahit la fierté de son coeur: après un long silence, il profère d'un air dédaigneux ce serment; mais le ciel & la terre l'entendirent. Charle se tournant vers le peuple, veut articuler quelques paroles: la douleur lui coupe la voix, & ce grand Empereur exprimant ses adieux avec la tendresse naïve d'un pere, laisse couler ses larmes. Quel spectacle pour le Belge! des sanglots & des cris s'élevent: Charle encor plus ému, chancelle; attendri moi-même, j'ai peine à le soutenir. Philippe seul, enviant ces derniers témoignages d'amour, regarde comme une insulte personnelle ces sanglots & ces cris: je l'observe; il dissimule son courroux; je forme de tristes présages.

Charle part: je l'accompagne jusqu'aux bornes

nes de la Flandre : là ſes embraſſemens & mes larmes ...... A ce ſouvenir je lui paye encor ce tribut de tendreſſe. L'ame de Charle, pour s'être éclipſée dans ſa retraite, n'est pas moins grande à mes yeux: l'homme en ſon enfance ne vit point encore, & dans ſa vieilleſſe il n'est plus : quel mortel ne dépouille ſa grandeur qu'à ſon dernier ſoupir !

Avant de le mériter, les deſcendans d'un Monarque chéri ont gagné l'amour de la nation: le rejetton d'un arbre qui fut l'honneur des jardins, promet la même abondance. Philippe cependant s'écartoit des moeurs de ſon père. Plus inviſible que les deſpotes de l'Aſie, ſi l'on pénétroit jusqu'à lui, il étoit encor comme inviſible, tant il renfermoit au fond du coeur ſes ſentimens: livré au dedans à la tempête des paſſions, ſon front reſſembloit à l'onde la plus calme: il ne ſavoit pas dépoſer quelquefois la couronne, & en montrant l'homme à ſes ſujets, ſe ſoulager lui-même du fardeau des grandeurs. La guerre éclata entre l'Espagne & la France. L'or du Belge, ſa vaillante nobleſſe, & ſurtout Eg-

 mont

mont & Horn, acquirent à Philippe le titre d'invincible.

Prolongeant les réjouisſances de la paix, le Belge érigeoit des trophées & des arcs triomphaux, quand l'orage presſenti jusqu'alors par des ſignes incertains, commençoit à gronder dans l'*éloignement* & à s'aprocher de nos contrées. Philippe paroit: il écarte des premieres places la nobleſſe Flamande; ſes favoris moins disſimulés que lui, laisſent échaper des paroles ſinistres; il introduit dans nos Provinces des troupes Espagnoles. Les Etats asſemblés lui répreſentent nos droits; il enchaine au fond du coeur ſon courroux, & fait de vaines promesſes: la liberté lève une voix plus hardie: indigné, Philippe déclare qu'il va ſe dérober à d'inſolentes clameurs, & que déſormais ſes ordres tonneront de Madrid.

On fait les aprêts de ſon départ: il m'apelle. Un calme apparent a repris la place du courroux. „ Nasſau, dit-il, dois-je vous ſoupçonner d'enhardir la révolte? fidèle à mon

pere, trahiriez-vous mes intérêts? Vous aspirez au gouvernement ſuprème de ces Provinces: Charle ſollicita pour vous cette dignité: mais il faut me prouver votre zèle.....” En même tems il ſembloit vouloir plonger ſes regards jusque dans mon coeur, afin d'y lire ſi l'ambition en étoit le ſeul maitre. Je gardois un profond ſilence. „ La révolte & le Calvinisme, reprend-il, levent une tete mênaçante: mais un ſeul coup peut l'abattre. Cette ſecte odieuſe, vous l'abjurâtes en votre enfance. Egmont & Horn ſont mes ennemis; ils ſont vos rivaux; il les faut immoler.” A ces paroles, épouvanté, & plus encor ſaiſi d'horreur du calme dont il les prononce: „ Que les lâches courtiſans qui vous entourent, oſé-je lui dire, ſoient les ministres de vos vengeances: mais n'outragez point Naſſau ni le ſang de ſes ancêtres. Mes amis les plus chers ſont Egmont & Horn; la gloire est le lien qui nous unit contre l'injustice & l'opprobre.....” Je veux pourſuivre, & réprimant mon courroux, faire parler la vertu, l'honneur, les loix: il ſe retire, & malgré ſa diſſimulation profonde, dans tous ſes

ſes traits ſe répandent la fureur & la confuſion.

Je ſuis contraint de l'accompagner jusqu'à Fleſſingue. Les routes ſont bordées d'un peuple innombrable, qui ne peut contenir ſa joïe. Philippe l'aperçoit: il me lance pour adieux un regard terrible: je ne le ſuis pas au port, & ne me livre point à ſes ſatellites.

J'eus, au lieu de la premiere dignité, le Gouvernement de trois Provinces. Les ſervices de mes ancêtres, mes ſervices, les voeux de Charle, & ceux des peuples, étoient des titres ſuffiſans.... Je dois dans le naufrage univerſel de la liberté, me plaindre peu des torts perſonels.

Marguerite eut l'aparence du pouvoir: ſous ſon nom commandoit Granvelle, digne Miniſtre de Philippe: décoré de la pourpre, le zèle dont il brule est un feu destructeur, il guide le fer de la vengeance: voila le Chef que Philippe n'oſe ouvertement donner à nos peuples, & dont le bras ſanguinaire conduit,

comme derriere un voile, la main délicate qui meut les resſorts du gouvernement. Ouverte par le commerce à toutes les Nations, la Flandre a reçu les ſemences du Calvinisme. La Religion n'est point une chaine que le Ciel ait remiſe aux mains d'un despote cruel: Philippe est loin d'adopter cette maxime. Comme ſi, dans les airs, deux volcans uniſſoient leurs flammes dévorantes, & embraſoient un Royaume, Philippe allumant au zèle de Granvelle ſa fureur, ordonne à Marguerite d'établir l'Inquiſition. L'Inquiſition! le plus frénétique excès du despotisme, tribunal digne des Furies, érigé tout à coup au milieu des Provinces encor fortunées du Belge, & où n'étoit point étouffée la voix de la liberté! l'Inquiſition! que Philippe laisſe en partant, pour répréſenter ſa perſonne auprès d'un peuple accoutumé à voir le front débonnaire de ſes Maitres! Des cris de douleur, de rage s'élèvent de nos villes & de nos hameaux: ces cris ſe perdent dans les airs: les ſatellites de ce tribunal arrivent: l'Enfer ſe répand dans nos contrées: on publie des edits ſanglans: on dresſe les échaffauts; on allume les buchers.

Alors

Alors j'embrasse ouvertement la Reforme. Mais les chefs des Etats s'assemblent: l'impétueux Horn prend la parole. „ Quel est, s'écrie-t'il, le calme où s'endort notre courage? La tyrannie n'est-elle point parvenue à ses dernieres horreurs? ne s'est-elle pas armée à nos yeux de chaines, de glaives, de flammes? Attendrons-nous que *tous les citoyens soient exterminés*, que le nom du Belge soit effacé de la terre? Qu'est devenu ce tribunal si vénéré, source de la liberté Belgique & du pouvoir de nos chefs, barriere auguste entre le peuple & le trône, & que respectoit ce grand Empereur, qu'accompagnoit la victoire! ce tribunal n'est-il pas renversé, reduit en poudre, & n'a-t-on pas érigé sur ses ruines le tribunal, ou l'échaffaut de l'Inquisition! Ah! quand les Gouverneurs imposés par les Romains sur le Batave, tenterent de violer ses droits, il fut un Héros qui ne redouta point Rome: Civilis, (son nom ne peut vous être inconnu:) assembla ses amis dans le bois sacré, & leur fit prendre les armes. Avoit-on enchaîné les citoyens? les avoit-on égorgés, precipités dans les flammes? l'Inquisition n'a-

voit point levé du sein des enfers sa tete hideuse! si la tyrannie se fût portée à cette rage, on eût vu des Civilis autant que des Bataves. Nos citoyens ressentent l'horreur de ce joug; ils s'efforcent à le rompre, Quoi! tandis que ce peuple généreux renverse les buchers, arrache à ces vautours les victimes palpitantes, & portant partout le fer & la flamme, verse le sang de ses perfécuteurs, nous qui devions guider son courage, nous peres de la patrie, nous verrons déchirer les entrailles de nos enfans, nous contemplerons le feu qui les dévore, & nous croirons satisfaire à notre devoir, en répandant des pleurs que l'air sèche aussitôt, en élévant une voix que le vent emporte! Sortons de notre langueur; si nous n'avons pas donné l'exemple de la vaillance, sachons le recevoir." Il dit: ses yeux lancent des flammes; son bras impatient se porte sur son glaive.

„ Vaillant Horn! je partage, lui dis-je, vos nobles transports: si je n'écoutois que l'ardeur belliqueuse qui brule dans mon sein, & que vous avez redoublée, dès ce moment j'irois

j'irois où me guideroit votre courage. Voulez-vous que les chefs imitent les excès d'un peuple effréné? Nous mélerons-nous au pillage des temples? contens d'arracher aux bourreaux quelques victimes, laisſerons-nous toutes nos Provinces ſous l'opresſion? Il faut au Belge des Alliés genéreux: je me flatte de les rencontrer ſur la terre." Dans les yeux de Horn éclate l'impatience. Egmont ſecondant mes desſeins: „ Tandis que vous intéresſez l'Europe au ſort du Belge, dit-il, je vais dans Madrid même conjurer l'orage. Je vois votre étonnement: dusſé-je en abordant Philippe, affronter la mort, il entendra les cris de ce peuple, il ſera témoin de ſes larmes. J'emploïerai la prière ſans affoiblir le langage des loix. Peut-être ne verra t-il pas d'un oeil indifférent à ſes pieds le vainqueur de Graveline." *Il dit*; *malgré mes vives inſtances*, il ſort du conſeil, & part.

Cependant quatre cent Guerriers, l'élite de la Nobleſſe, vont deux à deux au palais de la Gouvernante. Ils ont à leur tête mes freres & Brederode; leurs armes ſont le recueil de nos loix, & le

fer destiné à les défendre ; ils marchent en silence & d'un pas majestueux. Arrivés au palais de Marguerite, ils lui présentent ces loix, & parlent en Bataves. Marguerite est frapée du langage sublime de la liberté. Granvelle croyant avoir étouffé les loix, frémit de les voir revivre. J'obtiens de Philippe le rapel de ce ministre odieux : il part ; le Belge respire.

Lorsque la terre doit être ébranlée jusqu'en ses fondemens, on voit regner un calme parfait ; l'azur du ciel sourit, l'haleine des vents est muette, & la nature prodigue aux malheureux mortels ces dernieres douceurs du repos ; mais leur front pâlissant décèle l'inquiètude qui les dévore, les animaux immobiles ne touchent point aux pâturages, & l'harmonie des campagnes s'éteint ; quand tout à coup sort des antres de la terre un profond murmure ; elle tremble, elle ouvre notre tombe : tel du Batave est le bonheur perfide : de Madrid volent & se pressent des ordres plus sanglans : l'Inquisition reprend un fer plus redoutable.

Alors

Alors j'asſemble chez Aldegonde nos chefs les plus intrépides: les ténèbres règnoient ſur la terre: le remords veilloit dans le coeur des tyrans: l'infortune verſoit des larmes. Horn animé toujours de la même ardeur: „Me ſuis-je trompé, dit-il, ou l'effet répond-il à mes paroles? Quand ma voix vous excitoit à la défenſe, j'ai paru téméraire. Philippe, diſoit-on, ſe déſarmeroit. Il a poſé les armes: quelle clemence! ſon glaive a été ſuspendu pour fraper des coups plus terribles: que de citoyens ne ſont plus! combien ſont abattus de guerriers qui ſeconderoient mon courage....! Je le dois réprimer: la plainte ne ſied point à la valeur; je ne verſe pas ſur le tombeau de nos citoyens des larmes ſtériles. Je ne connois pas, je l'avoue, une prudence timide, & ne ſçais point attendre, quand la justice & l'honneur ſont outragés: mais j'écoute trop leur voix: Egmont n'est-il pas aux pieds de Philippe pour conjurer ſa colère?"

Il dit avec un ſouris amer: Egmont entre, la douleur & le couroux ſur le front. „Oui, dit-il, j'en rougis à vos yeux: j'ai embraſſé

les genoux de Philippe. Egmont ! a t-il dit en me relevant, je fais combien je dois à votre valeur: ce que je refuse à la révolte, je l'accorde à la prière ..... Mais quoi! je trouve ce peuple en proie à des disgraces plus horribles!"

Le silence regne. „ Généreux Egmont! dis-je, aisément votre ame noble a pu se laisser éblouir par une politique autant artificieuse que cruelle ; vous avez plus commandé les armées que respiré le poison des cours ; incapable de trahir vos sentimens, la parole d'un Monarque vous a paru sacrée. Le voile tombe ; Philippe veut ravir au Belge ses droits ; ceux de l'humanité. Les fureurs qui de l'Amérique firent un théatre immense de carnage, vont se répandre dans ces contrées ; Philippe veut conquérir ces Provinces sur ses sujets, les dépouiller de leurs biens & étouffer dans leur sang leurs murmures. Son trône est le tribunal de l'Inquisition : si l'on veut le renverser, la force doit le maintenir : on s'y prépare ; ses ports sont en mouvement ; on bâtit des vaisseaux ; on forge des armes : Albe brigue l'infamie de commander

ces

ces troupes, où à leur tête paroitra Philippe lui-même. Les temples vont être rasés, & les autels, jadis un asile contre la tyrannie la plus barbare, enflammant la rage des persécuteurs, seront nos tombeaux. Voila les projets que méditoit Philippe, tandis que vous serrant entre ses bras, il vous adressoit les plus flatteuses promesses. Quelle ame assez vile, assez dégradée, plieroit sous ce joug infamant, sacrifieroit les restes précieux de notre liberté, tous les droits de l'homme, & cette raison, image de la raison éternelle! l'aigle qui plâne dans les cieux, ramperoit-il sur la terre? Quoi! dans l'Helvétie trois pâtres sublimes briserent les chaines de leurs concitoyens; & nous, nous donnerions l'exemple de l'esclavage! Heureuse Helvétie! la liberté est l'astre qui t'éclaire: tes fils naissent & meurent libres, & tu es la leçon des peuples. Nous entendons cette voix: le lion Belgique, encore indomté, rugit dans ses fers; il les doit rompre. Que les nations du Midi, énervées par la mollesse, baisent la main de leurs tyrans, & n'ayent de forces que pour trainer leurs chaines; que les sauvages soient asservis par l'ignorance, ou contraints d'errer au fond

des

des forêts: le Batave, nourri sous un ciel rigoureux, civilisé & non amolli, & portant en son coeur l'amour de la liberté transmis de race en race, sait obéïr à des maitres clémens, non à des bourreaux couronnés...... O toi, dont l'Univers est le trône! toi dont les Rois justes sont l'image, mais qui abhorres les tyrans! je jure en ta présence que nous défendrons les droits sacrés de ce peuple, moi & ma postérité, jusqu'à la dernière goute de notre sang. Puisse le violateur de cette promesse...... mais ce monstre ne souillera point la lumière."

Horn se precipite dans mes bras. Je lui déclare que je vole en Germanie & le presse de m'y accompagner: il ne peut s'y résoudre: il promet de me joindre avec un Corps de Bataves: il me demande si, près d'être égorgé, ce peuple sera abandonné de tous ses chefs? Son exemple entraine Egmont, Barneveldt & Brederode. Pénétré de douleur, je les prie de n'écouter pas une aveugle intrépidité; je leur rappelle ce jour où Philippe me proposa le premier rang comme le prix de leur

leur trépas. „ Notre ſeule préſence ne fera pas tomber le fer des mains de nos tyrans : venez, nous reparoitrons, nous leur ravirons ce fer ſouillé par tant de meurtres." Telles ſont mes prieres, mais je ne puis fléchir leur courage obstiné.

Le jour qui s'avance m'avertit de partir. J'embraſſe ces amis ; je les conjure encor de me ſuivre : l'amitié qui trouble mon coeur, éclate ſur mes lèvres : mes larmes coulent ; ils ſont attendris : ils réſistent à mes plus tendres inſtances : je m'arrache avec douleur d'entre leur bras.



GUILLAUME.

CHANT SECOND.

J'arrive avec Louis & Aldegonde aux campagnes de Naſſau: j'y paſſe quelques jours dans la ſolitude. Le jeune Maurice, mon fils, ne recevoit plus le tribut de mes careſſes: il reſpectoit mon ſilence, & ſe plaiſoit à me ſuivre dans l'éloignement, & à lire ſur mon front les ſentimens dont ſon coeur étoit enflammé.

Il est un espace immense, ténébreux; c'est le redoutable avenir: torrent éternel, il coule dans l'abime du passé: à l'entrée veillent la crainte, l'espoir & le mensonge; l'homme vulgaire n'y aperçoit que des fantômes, & nourrit une aveugle espérance: le plus sage y découvre quelques étincelles fugitives, & demeure *incertain*. J'ose y lever mes regards: ma main veut arracher le voile des destinées; il m'échape au moment où je crois le saisir. Agité, je porte mes pas dans la campagne; l'air facilite ma respiration; mon oeil se tourne vers la Flandre. Tel celui qui le premier s'embarqua sur l'océan, considéra longtems cette plage immense: au lieu de rivages il n'appercevoit que des écueils; il entendoit gronder la mer & les vents; il voyoit les monstres marins, ouvrant leur gueule dévorante, se rouler dans ces demeures profondes: de tendres liens l'atachoient au rivage, une épouse chérie, un fils à la mammelle: mais entrainé par l'amour des périls, il brule de combattre & les monstres & la mer & les vents.

. . . .

Prèt

Prèt à partir, je prens la main d'Aldegonde, & le conduisant à l'écart. „ Je m'éloigne encor de nos Provinces, lui dis-je; toi, dont je connois l'intrépidité, cours calmer leurs terreurs. Va trouver nos amis: presse-les, au nom de la patrie, de suivre mes pas. Informe-toi où respire Adolphe; qu'il entende ma voix par ta bouche: je ne lui demande point de combattre avec moi: s'il veut mourir, que ce soit les armes à la main, non au gré du tyran. Plein des malheurs de ma patrie, dans le trouble d'un départ précipité, j'ai laissé dans Louvain Buren mon fils. Albe s'avance: avertis nos amis de mes projets, & cours dans Louvain: que Buren croisse dans mon camp, & que dans un âge encor tendre, il combatte pour la liberté. Pardonne si je t'expose à tant de périls." „ En est-il, dit Aldegonde, quand on sert Guillaume & la liberté? Je ne vois que la gloire." Il dit, & s'éloigne.

Maurice, le visage baigné de larmes, vient à ma rencontre: plus je veux adoucir sa douleur, plus elle s'irrite. „ Mon Pere! dit-il, tout s'aprète ici à partir, hors moi seul, &

ceux

ceux à qui vous confiez ma jeunesse. Combien de fois mon courroux s'est allumé au seul récit de la tyrannie Espagnole! ce sentiment vaut les années qui me manquent. Que spectateur de vos exploits, je dépouille les restes de l'enfance." „Mon fils, lui dis-je, d'une voix émue, Buren doit me suivre aux combats. Cependant je préviendrai pour toi le terme où s'ouvre la carriere de l'honneur." Je l'embrasse; ses pleurs coulent avec plus d'abondance; nos chars s'éloignent d'un vol rapide, & Maurice les suit de ses regards.

Nous franchissons les plaines, les fleuves, les forêts; nous descendons des riants côteaux de la Saxe; Dresde m'ouvre ses portes: j'aprens avec une surprise mêlée de joye, que la renommée me précède, que les Princes Germains m'attendent dans le palais de Maurice. Je parois dans cette illustre assemblée. „Republique de Princes! dis-je, villes libres! je ne vous implore point pour moi; oubliez que le sang & la patrie unirent nos ancêtres; oubliez que la Germanie me donna le jour: que le Belge seul arrête vos regards.

Le Belge & le Germain, longtems confondus en un feul peuple, ont eû les mêmes fentimens; vous refpirez fous un même ciel; vos fleuves arrofent fes Provinces; le commerce, la proximité, & des alliances nombreufes renouvellent cette ancienne union: tels, dans une forêt, deux arbres voifins entrelacent leurs vastes rameaux, & s'unisfant par des greffes naturelles, fe nourrisfent de la même fève, ne forment qu'un feul ombrage. Les autres fervent d'afile aux animaux: les peuples défolés fe réfugient à l'ombre des Etats florisfans. La caufe de la liberté est la caufe de l'homme. Doutez-vous, qu'après nous avoir asfervis, Philippe ne tombe fur la Germanie? Enivré par fes courtifans d'un fol espoir, il prétend à l'empire univerfel, fatisfait s'il peut envahir tous les fceptres, renverfer toutes les loix, donner des fers au monde entier, & qu'il n'y ait plus d'homme libre fur la terre." L'amour de la patrie élevoit mon ame: toute l'asfemblée est émue, comme une chaine de montagnes, où les échos répètent en murmurant la voix du tonnerre. D'un commun accord l'on me promet des fecours.

Tan-

Tandis qu'Albe s'avance à la tete d'une armée, je pars avec les guerriers de la Germanie : je marche d'un pas rapide vers la Meuse. J'aspire à joindre Egmont & Horn : j'attens le retour d'Aldegonde ; je vois la joie de Buren recevant de ma main le glaive des combats.

Cependant je n'étois pas exemt de crainte. Mon ame troublée me présente au lointain, à travers les ténébres, la Patrie sous l'image d'une mere ; ses traits respirent la grandeur ; dans ses regards se montre une douleur profonde ; couverte de vêtemens funébres, ses cheveux sont épars ; des ruisseaux de sang coulent de son sein. „ Mon fils ! dit-elle, que je chéris, que j'adoptai, vole au secours de ta mere. On n'ose prononcer ton nom, l'effroi de la tyrannie ; tous les coeurs t'implorent. Albe, comme un feu dévorant, ravage mes demeures ; les cachots regorgent de mes fils ; leur sang ruisselle depuis l'aurore jusqu'à la nuit la plus sombre ; un tribunal s'érige plus redoutable que l'Inquisition ; il te condamne à la mort. Mais Albe te porte

des coups plus terribles." Je suis plongé dans la douleur.

Dès les premiers rayons du jour arrive Aldegonde : il est seul ; les traits de cet homme intrépide annoncent le désespoir ; je crains de l'interroger. „ Préparez votre constance, dit-il, aux plus cruelles infortunes.... Brederode a péri les armes à la main..... Egmont & Horn!..... ils sont plus malheureux! ils sont aux fers!..." „Tu ne me parles pas de Buren." Dis-je en frémissant. „Buren respire, répond Aldegonde.... Pere infortuné!" „Je vois tout, dis-je, il est aux mains d'Albe." Aldegonde garde le silence.

Guillaume ne peut poursuivre. „ Soulage ma douleur, dit-il à Aldegonde, racontes-nous ces disgraces dont tu as été le témoin."

Tous les yeux se tournent sur Aldegonde, qui parle en ces mots: „ Ma voix pressoit Egmont & Horn de vous joindre, lors qu'Albe

be les apelle dans ſon palais. „J'entens vos regards, dit Egmont à ſon ami; ſi j'affrontai dans Madrid le courroux du Monarque, redouterois-je ici ſon miniſtre? je tente pour la dernière fois d'arrèter les torrens de ſang prèts à inonder la terre: les loix ne ſont plus; nous en ſommes les vivantes images. Si vous ne pouvez plus longtems domter votre ardeur belliqueuſe, partez avec les guerriers qui nous attendent; ſeul je me rends vers cet homme terrible." „Non, dit Horn, je déteste la préſence d'Albe; il m'en coûtera d'impoſer ſilence à mon courroux..... Horn n'abandonne point Egmont."

L'Epouſe d'Egmont (la douleur rend ſa beauté plus touchante;) vient au devant de leurs pas, accompagnée de ſes enfans: „Iras-tu vers cet homme féroce? dit-elle; j'ai vu Albe, j'ai frêmi. Inſenſible aux prières de Naſſau, l'es-tu à mes larmes? Regarde ces enfans; nès d'un Héros, ils doivent ſuivre ſes traces: ſi tu nous es ravi, ces triſtes rejettons d'une tige flètrie, tomberont, ſe réduiront en poudre. Qui ſera notre apui? ton

nom, qui t'aura conduit au trépas, pourra-t-il nous défendre ? ton ombre combattra-t-elle nos ennemis ?..... N'entens-tu pas la voix de l'infortuné que je porte en mon sein ? mes entrailles en sont déchirées : si mon flanc ne devient pas son tombeau, ses premiers regards demanderont son pere. " En disant ces mots, Sabine embrasse son époux, & tandis que ses pleurs coulent jusque sur son sein palpitant, leurs enfans atendris, se tenant par la main, forment autour d'eux une douce chaine ; la nature environne Egmont ; ému jusqu'au fond du coeur, il hésite ; une larme obscurcit ses yeux ; il embrasse tour à tour son épouse & ses enfans ; l'intrépide Horn est touché de ce spectacle. Egmont reprenant sa fermeté ; „ Chere Epouse, dit-il, Albe est guerrier : il doit aimer l'honneur. Refuser de me rendre à son palais, c'est me perdre. Dissipe tes allarmes dans les jeux de tes enfans. Je vole chez Albe ; je me hâte de te ramener ton époux. " Il dit ; quelques pleurs paroissent encor sur la paupière de cette épouse : il les recueille de ses levres, & à travers la douleur de Sabine luit un rayon d'espéran-

ce, comme les feux naissans du soleil étincellent dans la rosée. Les enfans d'Egmont, dont les yeux sont attachés sur leur mere, laissent tomber leurs mains; il demeure encore au milieu de cette enceinte; il prend dans ses bras le plus jeune de ses fils, le remet aussi-tôt sur le sein de la mere atendrie, & s'arrache à ces lieux.

Ils marchent au palais d'Albe: je les suis dans l'eloignement. J'attens avec la plus vive impatience leur retour: un inconnu m'aborde. „Ne savez-vous point nos malheurs? Egmont & Horn, victimes d'une noire perfidie, sont environnez des satellites d'Albe." Il dit: troublé je cours vers le palais: j'entre. Tel que l'indigne rivale de Pallas, ourdissant une toile perfide, se tapit dans sa sombre retraite; elle aperçoit dans ses rêts les filles de l'air, amantes de la liberté; l'animal monstrueux, multiplié par ses griffes, se précipite le long de ses fils, saisit les victimes, les couvre de ses poisons, & malgré leurs combats, les entraine dans son antre: tel Vargas, avec ses satellites, fond sur les deux Héros. Horn

que rien n'épouvante, s'arme de son glaive: Egmont l'imite. Etonnés de leur audace, les soldats immobiles craignent leur valeur. Vargas courroucé: „ Quelle peur vous glace? s'écrie-t'il; redoutez-vous deux mortels? voulez-vous les combattre dans les champs de la guerre, conduisans des cohortes plus vaillantes que vous? courez-les désarmer: Albe l'ordonne." Au nom d'Albe ils s'avancent à rangs serrés, présentent aux deux héros la pointe de leurs glaives: trois fois ils les attaquent, & trois fois ils reculent. Egmont cependant, atteint d'un coup terrible, laisse échaper son fer; il chancelle; Horn le soutient d'un bras, & de l'autre arrète leur cohorte. „ Albe! s'écrie-t-il, tyran lâche & perfide! pourquoi te cacher? augmente le nombre de mes ennemis, ou si tu l'oses, seul vien me combattre." Il dit. Tandis que je m'efforce à pénétrer jusqu'à lui, son sang coule, son bras s'affoiblit, on l'environne, on arrache le fer à ses vaillantes mains: Horn se débat encore; ses seuls regards sement l'épouvante. A travers un peuple frémissant, les deux guerriers sont conduits au sombre palais, autrefois demeure

du

du crime, aujourd'hui féjour de l'innocence. Ils s'embrasfent. On les fépare. J'entens fermer les portes du cachot. „ O fer! dis-je à haute voix: la force triomphe du courage; va, tu n'es plus fait que pour les tyrans." Je le jette vers le cachot: les portes en retentirent......

Egaré par la douleur, je me retrace Buren: je m'éloigne de cet affreux féjour: je vole dans Louvain: mais, ô destinée! déjà Buren est enlevé; un fatellite d'Albe, trompant fa jeunesfe, promit de le conduire dans les bras de fon pere. Je me précipite fur les traces du perfide: jamais plus rapidement vautour n'emporta fa proie. Défespéré je rentre dans Bruxelle. J'aprens qu'arrivé dans un char impénétrable à l'oeil du jour, Buren s'est élancé dans le palais de fon ennemi, fur les pas d'un traitre, le coeur palpitant, & les bras ouverts, pour recevoir Guillaume, lorsqu'il rencontre Albe. Buren glacé d'effroi, pâlit, verfe un torrent de pleurs: mais en arrêtant le cours, il regarde Albe avec fierté, fans lui adresfer de

de priere. Albe le fait conduire dans un noir cachot." Aldegonde se tait.

Il se fait un long silence; dans tous les yeux se peint la douleur. Guillaume est ému comme si dans ce moment même il aprenoit ces infortunes; aux bords de sa paupiere paroissent confondus les pleurs de pere & d'ami; il frémit, ainsi que le chene superbe aux coups redoublés du tonnerre. „La Patrie a beaucoup de part à vos regrets, lui dit Coligny: la perte de ces héros est plus funeste que celle d'un combat; & quel pere ne seroit ébranlé!.... Si votre douleur vous le permet, daignez cependant poursuivre; achevez un récit, auquel nous prenons tant d'intérêt."

Guillaume leve les yeux: il lit dans tous les regards l'attention. „ Mon Armée, dit-il, voloit sur les asles de la vengeance: elle arrive aux bords de la Meuse; déjà Albe déploye sur l'autre rive ses étendarts. Dans ma fureur je voulois aussi-tôt franchir le fleuve, grossi par les torrens. Les Armées campent sur les deux rivages; & la Meuse qui peint dans ses

va-

vagues mobiles les tentes, les armes & les guerriers, redouble en les raprochant dans ce tableau, l'ardeur qu'ils ont de combattre.

Les ombres noircissoient les campagnes. Je porte mes pas le long du fleuve: une barque s'offre à ma vue; elle aborde; il en sort un jeune guerrier qui s'élance dans mes bras. „ Adolphe! est-ce toi! m'écrié-je, toi que j'ai cru dans les fers!...... Eloigné de tes freres, que prétendois-tu?" „ T'imiter, dit Adolphe; tu consacres tes biens à la plus noble entreprise: je t'aporte mon or, voici mon bras: heureux si fidèle à la patrie & à l'amitié, je porte quelques coups à la tyrannie!" Je le regarde avec cet attendrissement, langage de la reconnoissance: le serrant contre mon sein: „ Tremblés tyrans! m'écrié-je, dans nos ames se confondent la liberté & l'amour fraternel."

L'astre argenté précédant la nuit, s'avance dans les cieux. Je ne me livre point au sommeil: je me rends aux bords du fleuve, tenant l'oeil attaché sur le cristal de ses eaux;

un

un homme ſe préſente: étoit-ce un mortel? ſous ſes loix ſemble couler le fleuve; en lui tout annonce la grandeur; tel est un Roi ſans ſceptre & ſans couronne. „ Je vois, dit-il, quel ſoin vous agite: enflé par les torrens, ce fleuve s'opoſe à vos desſeins: tout ſon cours m'est connu, depuis le lieu où s'èpanchent avec un foible murmure ſes eaux naisſantes, jusqu'à celui où tumultueux il grosſit l'océan; heureux s'il n'arroſoit que des terres libres! venez, ma barque est à vous; connoisſez l'endroit où s'abaisſera devant vous l'onde docile." Frapé de la noble candeur de ſes traits, je m'abandonne à ce guide; j'entre dans la barque: ſans voile & ſans aviron, elle vole ſur les eaux; au milieu du fleuve elle s'arrête; mon fer est ma ſonde: la barque revole au rivage. J'éveille les chefs, les ſoldats: on plie les tentes, on s'arme, on marche. Monté ſur un courſier qui brave les périls, j'entre le premier dans l'onde: tout nous favoriſe; un voile transparent couvre l'astre de la nuit; la mer engloutit les torrens; le fleuve ralentit ſon cours. Comme une armée des habitans de l'air traverſe d'un vol hardi l'océan, va

trou-

trouver un ciel ſerein, les zéphyrs, les boſquets, & leur aporte l'amour & l'harmonie: tels nous franchiſſons la Meuſe: nous ſaluons la patrie, plus douce que le printems; nos plaiſirs ſont les combats. L'ennemi nous aperçoit: tout ſon camp s'éveille: Albe à peine croit notre audace; il n'est point étonné; il s'arme, il s'avance avec ſes cohortes; à haute voix il jure que je n'imprimerai point mes pas ſur les terres Belgiques. Au milieu des ondes: „Amis! m'écrié-je, à la vue des Provinces qui nous apellent, des villes qui nous ouvrent leurs portes, ce fleuve ſera-t-il notre tombeau? abandonnerons-nous lâchement ces Bataves qui brulent de ſeconder notre courage? S'il faut périr, périſſons en combattant: mais notre audace nous promet la victoire. Nous avons triomphé de la Meuſe; triomphons d'Albe." Je vole vers la rive: elle est hériſſée d'une forêt de glaives, & d'un rempart de feu que vomit le bronze: au ſortir de l'onde, nous bravons ces feux; mes freres ſont à mes côtés; nos guerriers me ſuivent; d'autres enſanglantent le fleuve. Vers moi ſe précipite le vaillant Aremberg: ſon fer atteint Hostrate

te; Adolphe croit que mon sang coule; furieux il fond sur Aremberg; il ne voit que mes périls; il touche au coup fatal: je fais tomber le fer des mains d'Aremberg, frémissant de courroux. Adolphe! puissé-je ainsi toujours écarter de toi le trépas! Albe vient, précédé du tumulte & de tourbillons poudreux; il voit Aremberg désarmé; il lui lance un regard. „Mon fer, dit Aremberg, n'est pas au vainqueur; le voici à mes pieds; abattu par une main superbe, il ne doit plus donner la mort." Albe presse nos cohortes: il les repousse dans la Meuse: autour de lui étincellent les glaives de Frederic son fils, de Vitelli, d'Avila: Aremberg, au milieu d'eux, est sans armes: il s'élance jusque dans le fleuve; il tombe sur l'un de nos guerriers, lui arrache le fer, le laisse vivre, & revient triomphant. Seul je n'ai point abandonné la rive; j'élève la voix: je montre aux miens les tours Belgiques: un vent furieux ébranle les Espagnols; la Meuse couverte de cadavres, sort de son lit, & combat pour nous. Louis, Adolphe & Aldegonde ramenent les Germains au rivage: l'Espagnol se

trouble; Albe s'étonne, il se retire dans son camp.

Le vent ne frémit plus; le zephyr revole sur la rive: l'onde reprend un paisible cours. Cependant s'élevent nos tentes: un court espace sépare les deux camps, & dans le calme de la nuit, on entend les murmures de l'Espagnol, tels que les sourds rugissemens du lion, repoussé dans son antre.

Dès l'aurore, s'avance un corps nombreux de Bataves: leurs traits respirent la vengeance. A leur tete sont & Douza & Boisot & Lumey. „ Prince! dit Lumey, l'oeil étincelant d'un feu sombre; voici la cohorte intrépide que devoient vous conduire Egmont & Horn; nous avons juré de rompre leurs fers: ce serment solemnel nous le renouvellons en votre présence. Ma barbe ombragera ma poitrine jusqu'au moment de leur liberté. "

Je porte au milieu d'eux mes pas: en vain je demande Barneveldt: mes yeux cherchent involontairement Egmont, Horn & Buren.

Mais

Mais ce pâle fantôme, errant dans les ténébres, autour des tombeaux; la Terreur, vole dans nos Provinces, ternit l'éclat de ma victoire, prononce du haut des tours le nom d'Albe: tous les coeurs sont glacés: elle entre dans mon camp; elle pénètre dans les tentes Germaines. Dans ces tentes est Morlin, ame vile, intéressée & peu guerriere. Rampant à la cour des Rois, il me suivit à regret: sa paupière est inclinée, sa tete est courbée sous le joug; il porte dans ses traits cet assentiment qui devance l'ordre; s'il montre quelque audace, c'est pour seconder la tyrannie. „Jusques à quand, dit-il à ses compagnons, tenterez-vous une vaine entreprise? Savez-vous quel est Albe? Vous le connoissez; jadis vous vîtes briller son fer: regardez vos cicatrices. Nassau! que tu nous abusas! Nous n'avions, disois-tu, qu'à paroitre, & le Belge brisant ses chaines, viendroit nous couronner de ses mains, nous combler de trésors. Stériles promesses! nous avons lutté contre l'onde & l'Espagnol: quelle ville nous ouvre ses portes? où est l'or qui devoit couler à l'égal des flots qui arrosent ces contrées? Som-

Sommes-nous les libérateurs ou l'ennemi du Batave? Que parlé-je d'or, de couronnes? Tous les jours il nous faut arracher à l'Espagnol une vile nourriture, arrosée de notre sang, tandis que dans l'abondance, Nassau vous retient votre solde, & rit en secret que vous prodiguiez votre vie, sans espoir de récompense. *Allez, lâches esclaves, combattre pour la liberté d'un peuple étranger, & qui refuse d'y concourir.*" Quand s'éleve la tempête, des gouffres de l'océan part un sombre murmure, il se renforce, les vagues enflées, blanchissantes, préludent aux combats, l'air & l'onde tonnent: telle est la sédition; du murmure on passe au tumulte, à la fureur; on court aux armes; on entoure ma tente.

Je parois à leurs regards: il se fait un grand calme. Le tumulte renaît: je conduis les plus déterminés à l'entrée de ma tente, & leur montrant les restes d'un repas qui ne diffère point de celui du moindre soldat: „ J'ai tout sacrifié, dis-je, à la liberté du Batave. S'il tarde à nous reconnoitre pour ses vengeurs, notre fer nous reste, suivez mes pas, je m'ac-

quitte dans le camp d'Albe." Ils sont étonnés, non soumis: ils éclatent par de longs frémissemens; les plus audacieux osent tourner contre mon sein la pointe de leurs glaives.

Tout à coup on entend le bruit de cohortes qui s'avancent: de bouche en bouche est répété le nom de Genlis: bientôt on l'aperçoit lui-même; les séditieux ouvrent leurs rangs; il pénètre jusqu'à moi. „ Prince, dit-il, voici le secours que vous promit Coligny; s'il n'étoit entouré d'adversaires, il vous l'eut amené; il m'honore de cet emploi. Que vois-je? dans ce camp, où je crois ne trouver que des héros, les cris de la sédition frapent mon oreille! Est-il d'autre ennemi que l'Espagnol? Quels qu'ils soient, Genlis vous défend." „ Vaillant Genlis! dis-je, Coligny vous communique d'heureuses étincelles de l'amitié qu'il signale: il se prive du secours qu'il m'envoye! si le sort n'est point contraire, quels succès me présage votre arrivée! les Germains, qui les premiers s'armèrent à ma voix, céderoient-ils la gloire de terminer cette en-

entreprise?" Les séditieux rougissent, baissent les yeux, se dispersent.

Je rassemble nos Chefs dans ma tente: „ Intrépides Guerriers! dis-je, le Batave tremble au sein de ses Villes! Le tumulte du Germain, vous l'avez vû! secondera-t'il dans le combat notre courage? mais si nous ne combattons, notre perte est certaine; la famine est notre vainqueur. Un autre parti reste encore: arrachons nos trophées; traversant le fleuve, effaçons notre gloire. Alors nous avons puni le Belge. Il rejettera sur nous sa lâcheté: Buren, Egmont & Horn demeurent dans les chaînes: nous nous justifierons. Satisfait de notre retraite, Philippe peut-être ouvrira les prisons de mon fils & de ces Guerriers." Lumey me regarde. „ Pardonnez, dit-il; un moment j'ai conçu d'odieux soupçons; votre bouche ne propose point la fuite; vous sondez notre courage. Le voulez-vous mieux connoître? menez-nous au combat." Tous répètent ces paroles.

Suivi d'eux, je vole hors de la tente. Albe-

me prévient: il s'avance. J'exhorte les Germains à effacer de ma mémoire leur révolte. „ Valeureux étrangers, dis-je aux François, vous combattrez comme pour votre cause: que tous soient animés de la même ardeur, & Albe est vaincu." Les Bataves, ces paroles les enflamment. „ Rompons les fers de la Patrie, sans oublier ceux d'Egmont, de Horn & de Buren. Meuse! je jure de ne point traverser tes ondes." A peine ai-je dit ces mots, que des deux parts tonne la foudre. Albe connoit les sentimens des Germains; il tombe sur eux: ils ne résistent pas à cette attaque: en vain je crie, je menace: en vain je les rallie, & frémissant d'indignation je marche à leur tete: ils reculent, & bientôt se dispersent & repassent la Meuse. Albe croit triompher. Je l'arrête, avec les François & les Bataves, troupe peu nombreuse, mais intrépide. Là seulement commence le combat. Louis, Lumey, Genlis & les autres chefs sont les Dieux de la Guerre: nos soldats sont des héros. Albe s'irrite qu'un si petit nombre retarde ses cohortes victorieuses, au milieu de leur vol. Je m'enfonce dans leurs

rangs les plus épais; je m'écrie: „Barbare! où est mon fils? comme un lion, l'as-tu déchiré de tes mains? je te l'arracherai tout ſanglant; tu ſauras que je ſuis ſon pere." J'étois couvert & du ſang Espagnol & du ſang Batave: chacun des miens veut mourir à mes yeux; en combattant je reçois le dernier ſoupir d'Hostrate, d'Hostrate que je chériſſois comme un frère! tandis que je lui donne des regrets, mon courſier est abattu; je tombe au milieu des morts; le trépas m'environne. Les François & les Bataves jettent des cris de douleur. Albe, profitant de leur trouble, les preſſe, les ébranle, les repouſſe; les chefs même ſont entrainés par ce torrent, jusqu'au delà du fleuve. Je me releve, & me trouve ſeul, je prononce à haute voix le nom de Patrie; mais ce nom ſe perd dans le tumulte. Au même instant les ombres de la nuit couvrent la terre: j'entre dans une forêt. Je m'y enfonce: épuiſé, je tombe au pied d'un arbre.

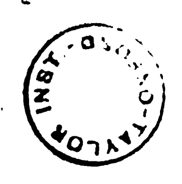
Aux premiers rayons du jour, m'appercevant qu'Albe me pourſuit, je m'avance dans

 l'é-

l'épaisseur de la forêt. Les arbres étroitement entrelacés, y formoient une voute impénétrable aux traits de la lumière: au milieu s'éleve un vieux chêne, creusé par la main du tems, & qui m'offre un asile; je m'y réfugie. Là, accablé par le désespoir: „ Malheureux! me dis-jè, j'ai vécu tant que j'ai cru vivre pour la Liberté: je vivrois encore, si je pouvois combattre pour elle. Dépouillé d'une partie de mes biens, j'ai fait du reste un sacrifice inutile. Irai-je solliciter l'Allemagne refroidie? me montrerai-je au milieu d'elle vaincu, désarmé? que puis-je attendre du Belge? L'arracherai-je à des fers dont il ne sent pas le poids? s'il m'a fermé ses villes quand j'étois couronné par la victoire, me les ouvrira-t-il aujourd'hui qu'il a vû ma défaite? Ennemi déclaré de la tyrannie, pourrai-je lui accorder la paix, & lâche spectateur de l'insolence du despote & de la bassesse de l'esclave, & complice de l'une & de l'autre..... Non, ce fer seul me reste; puis que je ne peux le tourner contre les tyrans..... L'être des Etres nous ordonneroit-il de ne jamais rompre cette prison, où languit notre ame! confondroit-il le

le despote, qui, d'un coup d'œil, couvre toute une génération des ombres de la mort, avec celui qui n'ayant pû lui arracher ces victimes, ouvre sa seule tombe, & fuit loin de cette terre, théatre du crime? ..... O chêne! tu seras mon tombeau: je meurs au sein de la nature..... Belge ingrat! mais cher encore à mon coeur...." La forêt tremble; le chêne frèmit dans tout son feuillage; il se fait un silence majestueux: les oiseaux, dans les airs, suspendent leur vol, & les daims, au milieu de leur course, demeurent immobiles. „ Triomphe de ta douleur, & le Batave est libre." Cette voix se perd lentement dans la forêt, & jamais ne retentirent de si beaux sons dans ce séjour de l'harmonie. En moi se ranime le desir de vivre, mon coeur bat pour la liberté.

L'Aurore teignoit de pourpre la forêt entière; j'aperçois un jeune Guerrier, armé d'un glaive; tantôt il s'avance vers le chêne; tantôt il s'en écarte, mais toujours il y reporte ses pas. Ne doutant plus que l'on n'ait découvert ma retraite, je m'élance hors du chêne; le guer-



rier surpris, se met en défense; tout à coup il se précipite dans mes bras: le fer tombe de ma main: mes entrailles frémissent. „ Cher Maurice!..., Grand Dieu! je lui ravissois le jour..... Que viens-tu chercher en ce lieu funeste?" „ Tant que Buren étoit libre, repart-il, j'attendois avec impatience l'âge où je devois partager vos périls. Quand j'apris le sort malheureux de mon frère; eh quoi! disois-je, mon pere m'a t'il donc oublié? Enfin ne pouvant réprimer mon ardeur, je m'arrache moi-même à l'enfance, Dans ma route, j'aprens qu'Albe vous poursuit au sein de cette forêt; j'y vôle: tout seconde mes voeux; ma jeunesse n'excite aucun soupçon; & vos ennemis mêmes sont mes guides." Des larmes de joye coulent de mes yeux: „ O mon fils! que ton courage & ta vertu me transportent! ..... j'oublie en cet instant mes malheurs....."

Je parlois encore, que je suis environné de mes frères, des François & des Bataves: ceux-ci se pressent autour de moi; ils me serrent dans leurs bras; ils s'écrient que m'ayant retrou-

trouvé, ils ont remporté la victoire. „ Quel est, dis-je à Louis, votre desſein? dans tous les yeux étincelle le courage. Le Belge rougiroit-il?" Louis m'aprend que le Belge tremble encore, & qu'Albe voulant accabler Coligny, a détaché contre lui un corps nombreux. „ Quoi! dis-je alors, vivre ſans combattre.... ! Signalons l'amitié & la reconnoiſſance; courons ſoûtenir Coligny, ſur le penchant de ſa ruine. En le ſecourant, nous opoſons notre fer à l'Eſpagnol: doutez-vous que nos exploits ne réveillent le Belge? Alors nous lui conſacrerons ce fer exercé contre les tyrans."

Ce desſein les enflamme. Avant de partir, je me tourne vers le chêne. „ Arbre hospitalier! dis-je: puisſes-tu dans ta vieillesſe pousſer des rameaux floriſſans! puiſſe la Liberté féconder la terre qui te nourrit! Prolonge ton être, afin de ſervir d'aſile aux infortunés, qui, pourſuivis des mortels, porteront leurs pas dans cette forêt." Le jeune Maurice embrasſant l'arbre: „ O toi, dit-il, qui recueillis mon pere, tu ne ſortiras jamais de mon ſouvenir. Ainſi l'on peint le chêne recélant

dans son sein la Dryade; il étend au loin ses superbes rameaux, il lui forme de sa cime une couronne, & tressaillit d'allégresse, tandis que les animaux féroces sont étonnés & saisis de respect!" Il dit avec enthousiasme, & arrosant l'arbre des pleurs de la reconnoissance, il en cueille une branche, qu'il porte d'un air satisfait. . . . .

. . . .

Nous partons: Albe ne trouble point notre marche, & vous savez, comment, à mon arrivée, la fortune sembla vouloir adoucir nos malheurs." Il dit: tous les regards demeurent longtems attachés sur lui, comme s'il parloit encore.



GUILLAUME.

CHANT TROISIEME.

Au plus haut des Alpes, loin de la région des nuages, s'éleve le Palais éclatant de la Liberté. Son architecture est hardie & ſublime. Auſſi durable que les rochers ſur leſquels il repoſe comme ſur des colonnes inébranlables, dont la baſe touche au centre de la terre, il est à l'abri de l'atteinte des mortels: le pur éther l'environne; les torrens, les éclairs

éclairs & les foudres roulent à ses pieds: tandis que l'hyver couvre d'éternelles glaces les monts voisins, ici regnent dans une douce harmonie, le printems & l'automne: les libres zephyrs en se jouant y font naître des fleurs; fertilisés par leur souffle, les rochers même enfantent de fortunés ombrages: du sein de ce palais, semblable à l'astre qui féconde la terre, se répandent dans l'heureuse Helvétie la paix & l'abondance. A l'entour de ces lieux tout respire la liberté: les timides loix de l'art n'ont point enchaîné la nature; elle verse ses richesses dans une sauvage profusion; là se précipitent sans frein d'impétueux torrens; ici des ruisseaux vagabonds forment d'un cours plus tranquile des labyrinthes de crystal: l'habitant des cieux, l'aigle, aime cet asile; tantôt il s'égare de rochers en rochers; tantôt son vol suit un torrent qui tombe dans un abîme, tandis qu'autour des fontaines voltigent divers peuples d'oiseaux, qui, fuyant la tyrannie de l'homme, chantent, en des accens qui nous sont inconnus, leur liberté.

Dans l'enceinte du palais habite un Génie, dé-

dépositaire de cette flamme libre & sacrée, dont tous les coeurs conservent quelqu'étincelle, & nommé par l'Eternel pour l'entretenir sur la terre. Jadis la fertile Grèce fut le siège de son empire: il conduisit la main de Lycurgue, écrivant les loix: il érigea les trophées de Salamine, de Marathon: il tonna par la bouche de Démosthène. Rome lui bâtit des temples; il parut sous des traits plus mâles & plus fiers: les héros enfanterent des héros. On le vit en Albion: il fut le Protecteur du Batave. Enfin faisant naître des Catons parmi des villageois, il fonda, au haut des Alpes, un empire plus durable. A ses côtés sont le courage & la vertu. Quelquefois les Républiques adorent son fantôme, tandis que lui-même il s'assied près du trone de ces Rois, peres de leurs peuples.

Aujourd'hui portant sur le Belge ses regards, il entend les voeux secrets de ce peuple: puis il découvre dans les champs François, Guillaume qui l'implore à haute voix. Aussi-tôt le Génie déployant ses ailes étincélantes, fend les plaines éthérées: déjà il entend mugir sous ses

ses pieds le Rhône rapide: partout où il passe la nature produit d'elle-même des fleurs & des fruits: il s'arrête au milieu des airs, sur les campagnes Belgiques.

En présence d'une foule innombrable & d'Albe lui-même, s'élevoit dans Bruxelle un monument de sa victoire. Le bronze le représente, avec l'affreux soûrire de la vengeance, & foulant sous ses pieds la liberté du Batave, tandis qu'il étend sur ces Provinces son bras armé du tonnerre. Les citoyens érigent d'une main tremblante ce monument: de sombres nuées voilent cette plage: la foule verse en silence des pleurs: Albe seul laisse éclater une joie superbe. Soudain la Liberté du haut de la voute céleste, s'écrie. „Guillaume respire." Cette voix, comme le son terrible & harmonieux d'une sphère roulante, retentit dans toutes ces Provinces, jusqu'à leurs limites les plus reculées: elles répondent par un cri d'allégresse: la statue s'ébranle: le coeur d'Albe tremble: les nuées se déchirent de toutes-parts, & des cieux descendent d'heureux zéphyrs, qui sèchent les larmes. Egmont & Horn!

Horn! au fond de vos cachots vous entendez cette voix. Mais quelque douleur se mêle à ces transports: on se demande si Guillaume respire pour le Belge, s'il prendra sa défense. La Liberté vole vers les Provinces du Batave, que baigne l'Océan.

Barneveld n'attend que les ombres de la nuit: elle arrive: il va devant les prisons d'Egmont & de Horn: & semblable à celui qui embrassant le tombeau de son fils, arrose de ses larmes les fleurs dont il l'ombragea, l'appelle, & croit entendre sortir de la tombe une voix chérie: „ Amis infortunés! dit Barneveld; Guillaume vit: supportez vos fers: un jour peut-être nos bras entrelacés..... Adieu, je m'éloigne pour hâter cet heureux moment." Il dit, & demeure encor devant ces tours: il les quitte enfin, & précipite ses pas vers les Provinces où vole la Liberté.

Au camp de Coligny, plus d'un soin accable le coeur de Guillaume. Il est loin d'oublier la patrie; mais ne pouvant lui consacrer ses travaux, il est plus vivement frapé du sort de

de Buren & de ſes amis: il ne ſait s'il doit pleurer leur capitivité ou leur trépas. Quelquefois il s'arrète avec complaiſance à démèler dans les traits de Maurice ceux de Buren: par dégrés, il ſe laiſſe entraîner à une illuſion flatteuſe, & croit voir Buren lui-même: mais lorsque dans les bras de Maurice, la vérité l'éclaire, à ce transport momentané ſuccède une douleur plus profonde.

Il s'y livroit, quand Miramont demande à lui parler de la part d'Albe: il est admis: on l'introduit dans la tente. La ruſe & la politique ſont empreintes dans ſes traits: ſa paupière est toujours inclinée: de tems en tems il l'ouvre, jette un coup d'œil rapide & pénétrant, & la rabaiſſe auſſi-tôt, de peur qu'on ne découvre ſa penſée. Maurice demeuré ſeul avec ſon pere, n'est pas ſans défiance: il obſerve tous les mouvemens de Miramont, qui dit d'une voix flateuſe. „ Chargé d'un ministère agréable, je me félicite de paroître devant Guillaume, dont la préſence répond au bruit de la renommée, & devant ce jeune Maurice, dont elle prononce déja le nom..... Albe

mon

mon maitre, qui vous estime, se vit à regret forcé de vous dépouiller de vos biens, & de vous enlever un fils, votre chere espérance. Plus satisfait aujourd'hui, il offre de vous rétablir dans ces biens: il veut lui-même remettre dans vos bras Egmont & Horn, & à sa prière, Philippe ouvrira près de Madrid la prison de Buren."

„ Buren aux mains de Philippe! interrompt Guillaume; & il respire! à quel prix puis-je racheter ces captifs? Dépouillé par la tirannie & la guerre, je livrerai pour eux le peu qui me reste." Il dit, & les yeux de Maurice s'animent.

„ La renommée, reprend Miramont, n'eut pas tardé à vous instruire du sort de Buren. Albe ne pouvoit adresser à son Roi un don plus agréable. Votre fils a paru dans Madrid, pour servir de triomphe: malgré sa fermeté, il a répandu des pleurs: le peuple, à son aspect, oubliant la haine, a plaint ses malheurs & sa jeunesse. On l'a conduit devant le palais de Philippe: Granvelle l'a considé-

ré..... Ce récit vous pénètre. Mais il est en votre puissance de revoir votre fils. Albe ne demande point votre or: la seule rançon qu'il exige, c'est que vous abandonniez un parti qui lui-même vous abandonne. Le Belge ne vous a-t-il pas fermé ses villes? prosterné aux pieds d'Albe, il ne levera plus de la poussière un front séditieux: pourquoi donc seroit-il votre idole, & lui sacrifieriez-vous inutilement ce que vous avez de plus cher? Dut-il vous seconder, dussent de nouveaux alliés suivre vos étendarts; tant de ruisseaux divers, vous l'avez éprouvé, ne sauroient prendre un même cours; cependant que semblable à l'océan, dont le décroissement seroit insensible, quand même plusieurs fleuves refuseroient de lui apporter le tribut de leurs ondes, l'Espagne peut, de la moindre partie de ses forces, inonder les Provinces où se débattront vos droits..... Songez enfin qu'un coup-d'oeil peut précipiter vos amis & Buren dans le tombeau."

Guillaume frémit & garde un moment le silence. „Mon fils! dit-il en lui-même, &

& vous tendres amis! il faut vous livrer à la dent de tigres cruels! je verrai couler votre ſang, j'entendrai briſer vos membres, tandis que le Belge infidèle....." Prenant auſſitôt la parole: „ Esclave! dit-il, connois-tu la patrie, pour décider ſi ce ſacrifice est une rançon légère? Qui te rend ſi hardi d'outrager en ma préſence le Batave? ton arrivée me préſage qu'au moment où ta bouche l'avilit, ſon coeur te dément. Si j'imitois la perfidie de mes ennemis, tu recevrois des fers.... Ceſſe de pâlir, tu ne peux me ſervir d'ôtage. Retourne vers Albe; dis qu'à ce prix, mes amis & Buren refuſent la liberté. Qu'il plonge, s'il veut, d'illustres victimes au tombeau; je lui livrerois encor Maurice qui m'est cher; je me livrerois moi-même à ſa rage plûtôt que de lui abandonner le Batave." Il dit. Miramont ſe retire, frapé de confuſion. Guillaume dans ſon triomphe, donne une larme à la nature, & à l'amitié: les pleurs de Maurice coulent avec plus d'abondance.

Elles couloient encore; que s'adresſant à Guillaume: „ Mon Pere, dit-il,.... daigne-

rez-vous m'accorder une faveur? C'est hors des murs de Madrid que s'éleve la prison de Buren..... J'irai, accompagné d'amis intrépides, je pénétrerai dans le cachot, & si je ne puis affranchir mon frere..... Ah! si, tandis que l'Espagnol pense nous avoir domptés, nous pouvions lui arracher cette chere victime, & faire sentir à notre ennemi, aux portes mêmes de Madrid, que les Nassau respirent!"

Guillaume, sans pouvoir lui répondre, le serroit contre son sein, lorsqu'Aldegonde entre dans la tente: il les considère longtems avec émotion. „Ami, dit le héros, j'ai craint la rage de Philippe; je crains plus encor sa politique. Comme il veut m'éblouir, puis-je douter que s'il ne perce le coeur de Buren, il ne s'efforce à le corrompre? La mort de mon fils me couteroit des pleurs: j'en verserois de sang, s'il trahissoit nos peuples & son pere. Hélas! il ne s'agit point de l'arracher à ses fers, entreprise héroïque où la tendresse & la valeur t'entrainoient, Maurice! heureux si nous pouvions l'arracher aux piéges qui l'environnent, fers sub-

fubtils, invifibles, & cachés fous l'appât trompeur de la liberté ! Mais comment lui faire entendre ma voix? comment armer contre les rufes de la politique fa jeuneffe trop crédule?...."

„ Ce foin me regarde, dit Aldegonde; je pars: je n'ai pu le fauver: je foutiendrai fa vertu aux bords du précipice: la patrie & votre gloire me l'ordonnent: quel exemple pour nos peuples, fi Buren mollisfoit dans fes fers! Je m'ouvre l'accès jusqu'à lui, & fi le ciel feconde mon courage..... je ne veux rien promettre: mais il n'est point de péril qui m'épouvante."

La joie & la reconnoisfance fe peignent dans les traits de Guillaume. „ Patriote fenfible! ami fidèle! s'écrie-t-il, quel avenir tu m'ouvres! que ne te devrois-je point, fi par toi amené dans mes bras..... je cède trop à cet espoir enchanteur. Va, fi le cachot de Buren est impénétrable, qu'au moins à travers les portes, il entende ta voix, qu'il dépofe dans ton fein quelques foupirs. Si tu peux, tu le ferreras

mes dans tes bras ; soutien ce jeune roseau, contre lequel se déchaîne la tempête ; dis que je porte avec lui ses fers ; dis..... que tu as vu mes larmes..... mais que la constance les essuye : qu'il résiste, & s'il n'est point de salut.... qu'il tombe noblement. O Aldegonde ! que ne puis-je aller moi-même l'embrasser, & collant mon coeur contre le sien, lui communiquer tout le feu que m'inspirent & la patrie & la gloire !" Il dit avec transport. Puis regardant Maurice : „ Je lis dans tes yeux ; tu brules de l'accompagner. Mais s'il coûte à mon coeur d'exposer les jours de cet ami, puis-je consentir à tes voeux ? perdrai-je en mes deux fils toute mon espérance ? Le Batave est encore ; tu dois respirer pour lui ; il est ton frère : l'infortuné Buren ne peut désormais te demander que des pleurs : tandis que tu signalerois ailleurs ton courage, ce peuple sortant de sa langueur, desireroit ton apui. Mais suis les mouvemens de ton coeur ; sois l'arbitre de ta destinée." Maurice est vivement combattu. S'il regarde Aldegonde, Buren l'appelle : s'il regarde Guillaume, il entend la patrie. Enfin il triomphe de l'amour fraternel.

Al-

Aldegonde ſort de la tente: il choiſit un petit nombre de Bataves intrépides; leurs yeux brillent d'une flamme héroïque: ils partent ſur des courſiers auſſi prompts que les vents.

Cependant Guillaume ſe délasſoit de ſes ſoins dans les bras de l'amitié. Sentoit-il chanceler ſon courage? il portoit l'oeil ſur Coligny, & s'élevoit au desſus des revers. Coligny à ſon tour, étoit-il abattu? un regard de Guillaume lui rendoit toute ſa grandeur. Tel le flambeau du monde prète aux astres ſes feux, & en reçoit l'aliment qui entretient ſa jeunesſe éternelle.

Un ciel ſerein & un climat fertile, où s'adoucit l'aquilon, & où les feux du midi perdent leur ardeur dévorante, apelloient le coeur ſenſible de Guillaume. Il ne réſiste point à cette voix; & par dégrés, il ſe laisſe entrainer au calme enchanteur que répandent dans l'ame, comme de concert, tous les objets de la nature, calme interrompu par des transports, dont l'heureuſe yvresſe est exempte du trouble des pasſions. Tantôt cherchant un grand

ſpectacle, il monte ſur les hauteurs: là, tandis que ſon oeil embraſſe un vaste horizon, & ſuit le cours d'un fleuve à travers les forêts, les villes, les monts & les plaines, ſon ame encor plus active, s'éleve, s'agrandit, prend un esſor immenſe, & portée comme ſur des aîles de feu; (de ce point l'aigle rampe:) elle parcourt en un moment tout l'empire des Etres, jusque devant le trône de l'Eternel, où elle s'arrête, ſaiſie de respect. Tantôt une prairie, une fontaine, une fleur ſont pour lui l'univers. Tour à tour ſon oeil ſe plait à être retenu par un bois impénétrable, ou à s'égarer librement ſur les pas fugitifs d'un ruisſeau, cependant que ſon oreille s'abandonne aux riches modulations des chantres de l'air, ou à cette harmonie plus tranquille, que forme, avec le murmure de l'inſecte aîlé, le frémisſement léger du feuillage. Quelquefois une ſenſation confuſe réunisſant toutes ces ſenſations, le plonge dans une agréable rêverie, état mitoyen entre l'existence & le néant, doux ſommeil de la vie! Quand étonné, il ſort de cet état, il retrouve en lui les ſentimens familiers à ſon coeur; mais ils y réveillent moins de tumulte:

l'a-

l'amour même de la patrie l'anime sans le troubler.

Tandis que loin du bruit des camps, il goutoit quelque repos, il est aperçu du milieu des airs, par la troupe invisible des Génies, qui, pour adoucir les malheurs des mortels, leur inspirent la Philosophie & les Arts, images des plaisirs des Intelligences célestes. Durant la nuit profonde de la barbarie, où la terre fut replongée dans le chaos, ils ont erré sur les tombeaux d'Homere, de Zeuxis, de Praxitèle: dans ces retraites sombres on entendoit avec surprise des accords melodieux: leurs mains planterent sur la tombe de Virgile le laurier immortel qui l'ombrage. Mais lorsque les ténèbres furent moins épaisses, ils revôlerent au milieu des hommes; la riante Italie retentit une seconde fois de leurs sons enchanteurs. Maintenant ils préparoient dans la France l'aurore des plus beaux jours qu'ils eussent fait lever sur la terre.

Ils descendent sur un nuage d'or, & environnant le héros, l'un prenoit le céleste burin,

 l'au-

l'autre accordoit sa lyre argentée, & ces accords seuls formoient une divine harmonie; quand au milieu d'eux s'avance le Génie qui inspire l'Epopée: un feu sublime est répandu dans tous ses traits: il tient en main la trompette sonore: son front est couronné de palmes, dont le frémissement est mélodieux. „ Que nos jeux, dit-il, en délassant ce héros, l'animent d'une flamme plus vive encore." Aussitôt leur troupe invisible conduit Guillaume au haut d'une colline, où leurs voix éleverent un superbe palais, temple magique des Arts. Comme au sein d'un orage qui bouleverse l'horizon, l'oeil découvre quelquefois une plage tranquile, que respecte la foudre, où luit un ciel serein, & où les vents ne dispersent point les parfums qu'exhâlent les fleurs: ainsi dans la tempête des guerres civiles, on voit ici les arts lever un front paisible: la main sanglante de Médicis les protége. „ Italie! s'écrie le Héros, tu dois une seconde fois conquerir l'univers: tu l'enchaineras avec des liens de fleurs: de ton sein les arts voleront jusqu'au pôle glacé. France! heureuse dans ta fureur, le Ciel te les envoye pour adoucir

le

le coeur de tes enfans, pour faire tomber de leurs mains le fer sanguinaire!"

Il dit, & s'abandonne à ce noble spectacle. L'Architecture aggrandit son être: il y saisit avec transport un dessein sublime, d'heureuses proportions, un concert dans de nombreux détails: il est surtout frapé de l'immortalité qu'elle respire. Telle est la grandeur de ses monumens, que leurs ruines sont augustes; lors même qu'elles ne sont plus, leur place est vénérée. Ces palais élevés dans le chaos de la barbarie, sont prêts à s'écrouler sous le poids monstreux de leurs ornemens: la nature reparoît dans sa majesté naïve: le tems se hate de saper ces tours: elles chancellent, tombent, & de leurs ruines naissent de plus heureux monumens, images de ceux d'Athène & de Rome. La terre s'ouvre, & redonne ces monumens mêmes, conservés, comme dans des tombeaux, à l'abri de la rage barbare, qui mettoit tout en cendre. . . . .

Quelle est cette création! le ciseau enfante des chairs: du pinceau nait la lumiere: le mar-

marbre s'arrondit, la toile s'enfonce, & ouvre un fecond univers. La Sculpture & la Peinture entourent Guillaume de héros: ils fortent pour lui de leurs tombes. Guillaume confidere avec respect les héros, qui affranchirent leur patrie: il s'arrète devant Tell: peu s'en faut qu'il ne fe prosterne devant Timoléon. Mais il est frapé de l'aspect d'un vieillard: une chevelure argentée lui couronne la tête, & descendant en boucles naturelles, fe confond avec fa barbe blanchie: il n'a point plié fous le fardeau des ans; la liberté l'anime, étincelle dans fes yeux, respire dans fes traits, & brave jusqu'aux chaines de la vieillesfe: il tient dans fa main un glaive. „ Brutus! j'entens ta voix, s'écrie Guillaume: donne.... "
Et il étend fon bras pour faifir le glaive. Sortant de ce transport: „ Morts illustres! dit-il, combien vous enflammez mon courage. Vous fites ausfi le facrifice d'un frere, d'un fils; toujours la liberté s'acheta au prix d'un fang précieux..... Le fuccès couronna vos facrifices: feul j'ai livré la victime, & n'ai point cueilli la palme du triomphe! la carriere de la gloire s'est ouverte, & fermée ausfi-tôt! fera-

ce

ce pour jamais?...." Ses yeux ſe couvrent d'un nuage que percent des traits de flamme.

Il ſe retire à l'écart pour reſpirer, lorſque ſon oreille eſt frapée d'une divine harmonie. Sont-ce les accens des ſpheres céleſtes? c'eſt le langage de l'ame: longtems étouffé par des cris barbares, il renaît pour annoncer & hâter un plus beau ſiécle: tels, après une longue nuit, où le ſilence ne fut interrompu que par les oiſeaux funebres, on entend les doux accords qui dans l'orient devancent le char du ſoleil; on ne ſait ſi l'Echo répète dans le lointain les ſymphonies des céleſtes choeurs; pour y participer, l'aſtre radieux hâte ſa courſe. Dabord quels ſons attendriſſans! ce ſont les plaintes de la douleur; Philomèle, dans les ténebres, gémit mélodieuſement au murmure lent d'un ruiſſeau. Guillaume croit entendre les accens de Buren; ſon coeur ému ſe ſoulage, ſes pleurs coulent. Du ſein de ces accens plaintifs naiſſent par dégrés des ſons éclatans, les cris du déſeſpoir, de la vengeance, du Démon des combats; enfin l'océan furieux ſort de ſes limites; l'Etna s'ébranle, &

ri-

rival du tonnerre, vomit des flammes; le héros s'embraſe; ſon ſang court dans ſes veines avec la rapidité de ces harmonieux torrens.

Mais quel ſpectacle l'attire? Athènes! Rome! est-ce une Divinité qui commande à vos ruines? elles s'agitent dans la pousſiere, ſe relevent, & vont ſe rejoindre: cependant s'ouvrent vos tombeaux: quels immortels en ſortent la lyre à la main & couronnés de palmes nouvelles! En eux l'automne de l'âge s'unit au printems d'une éternelle jeunesſe. Bienfaiteurs des hommes, ils viennent, pour la ſeconde fois, créer la ſociété. Ils regardent en ſouriant leurs tombeaux, & touchent leurs lyres: leurs tombeaux ſe ferment; le cahos bruyant de la barbarie s'arrete étonné. Quel ſublime concert! Astres qui roulez dans les cieux, faites ſilence!.... Le pere de la Poëſie, Homere chante le premier: à ces accords ravisſans, les Immortels lui décernent la couronne. Nul après lui n'oſe élever la voix: il remet ſa trompette aux mains de Virgile: Virgile le regarde: il s'enflamme, il en tire des ſons, dont la douceur enchante: Homere par-

partage avec lui sa couronne. Pindare ! sous tes doigts résonne la lyre audacieuse. Et toi, tendre Sapho ! tu oses à leurs accens hardis mêler de plus doux accens, sûre de charmer les coeurs, en soupirant l'amour. Démosthene parle ; & plus puissant qu'un Monarque, il commande aux esprits..... Guillaume brule d'un feu céleste. Son ame élevée au dessus de son siécle, perce la nuit des âges. Alors le Génie qui inspire les Poëtes, lui fait entendre dans le lointain quelques-uns des accords qui charmeront la Seine. „ Voici la saison des héros, s'écrie-t-il transporté : il est déchiré ce voile ténébreux dont la barbarie couvroit leurs actions les plus éclatantes : désormais ils vivent pour l'univers." Il dit, & son coeur bat avec force.

Enfin il voit croitre cette brillante aurore. Déjà s'est dévoilé aux regards de l'homme un nouveau monde. Colomb ! tu as érigé dans un autre hémisphere, un second trône à ce roi de la nature, trône plus auguste s'il ne l'eut ensanglanté ! mais l'homme va s'agrandir encore : l'univers s'ouvre : le domaine de

la

la pensée s'étend de toutes-parts: elle pénetre dans les abimes de la terre, plâne sur l'océan, prend un rapide essor, & suit le vol immense des cometes. Vainement Saturne cache dans la profondeur des cieux l'anneau qui le décore: l'oeil de l'homme l'atteindra; il le forcera de rouler en sa présence. Laborieuse Egypte! tu cimentois du sang de tes peuples ces pyramides colossales, sur lesquelles tu gravois, pour l'immortalité, ta mystérieuse sagesse: Mayence a crée un monument moins fastueux, mais plus utile, plus durable: la sagesse elle-même voyage parmi les hommes. Cependant tout annonce que la nature travaille en silence à former des ames sublimes: déjà s'assemblent les materiaux de la balance, qu'elle mettra dans la main du philosophe d'Albion, & dont il pesera le soleil & les planettes dans leur cours: déjà se compose le prisme magique qu'elle remettra aux mêmes mains, & avec lequel, nouveau Promethée, & sans être ébloui, il analisera la lumiere. Mais tandis que s'accumule le trésor réel de nos connoissances, l'homme en voit évanouir le trésor factice dont il étoit idolâtre. Mortel égaré par

par une orgueilleuse philosophie, ne regrettes point la perte de ces fantômes: ils t'arrêteroient dans ton vol: abats hardiment avec tes édifices gothiques, ces monstrueuses mazures, que tu consacrois à la raison, & qui tombent d'elles-mêmes en ruines. Neuton pesera les astres; Locke l'ame humaine: en t'élevant, respecte la barriere éternelle que posa la nature.

Guillaume s'arrache à ce palais enchanté, il retourne dans le camp. Là, plein d'une flamme nouvelle, il se retiroit souvent avec ses freres, à l'écart; le sujet de leur entretien étoit le Batave. „ Jusques à quand, disoit le héros, ce peuple sera-t-il intimidé? N'avons-nous pû encor réveiller son courage? Barneveld respire, il va de ville en ville afin d'entretenir les étincelles mourantes de la liberté. Mais toi-même Barneveld, tu ne m'adresses plus ta voix. Aurois-tu le sort d'Egmont & de Horn? un silence funeste me fit pressentir leur captivité...... Seroit-ce que tu n'attens plus rien du Batave?" Ces soins se gravoient sur son front. Coligny l'aperçoit; il son-

ſonge à l'en distraire. Il prépare une fête champêtre.

Le camp, dans ſon enceinte, renferme un hameau, près duquel est un lieu que la nature orna de ſes attraits les plus enchanteurs, & qu'a respecté la guerre. Tandis qu'à l'entour les champs ſont dévastés, & que chargée de cadavres, la Loire fuit enſanglantée, ici les ruisſeaux, à l'ombre de bocages frais, roulent mollement leur onde transparente. Dès que ſe taiſent les foudres guerrieres, les habitans aſſlés de ces lieux, y revolent, & à leur touchante mélodie ſe joint le murmure des eaux & du feuillage, instrument harmonieux des zéphyrs. Si le ſort y conduiſoit deux combattans, le baume répandu dans l'air adouciroit leur fureur; la nature pénétreroit dans leurs ames, ils céderoient à l'enchantement; & laisſant tomber de leurs mains le fer homicide, ils goûteroient un heureux calme.

Couronnés de fleurs, tous les chefs ſe rendent en ce lieu: ils y trouvent préſenté des mains de la nature, un festin qui à la ſimplicité

cité unit l'élégance: les arbres prodiguent les fruits désaltérans; dans les coupes jaillit l'eau pure des fontaines. Pendant le festin, part du sein des bocages une douce harmonie, qui, par dégrés, se renforce & s'éleve: bientôt, (derniere image de la poësie Provençale, honorée dans les Cours & dans les armées) sort de ces bocages une troupe, qui représente Apollon & le choeur des Muses. Elles chantent tour à tour. Enfin Apollon, le front ceint de lauriers, prend sa lyre, qui, dans ses savantes mains, résonne comme d'elle-même: il célebre les exploits de Guillaume: Guillaume baisse les yeux. Mais le chantre divin pénetre dans l'avenir; il prédit des faits plus éclatans; il annonce que de nobles destinées attendent Maurice & tous ces héros: Maurice rougit; les Bataves brulent; & Guillaume leve un oeil enflammé.

Ces chants n'étoient pas terminés, que du fond des bosquets s'avance une foule de divinités rustiques: leurs pas cadencés expriment le sujet qui inspire Apollon. Ils sont suivis d'une troupe de villageois, que conduisoient

ſoient deux époux unis en ce jour: des guirlandes de fleurs entrelaçant leur chevelure, voltigent avec elle au gré des zéphyrs, & de tems en tems forment autour d'eux une douce chaîne: la mélodie champêtre de cette troupe harmoniſe avec les ruisſeaux; ils vont ſe mêler aux danſes des Sylvains & des Faunes. „Fortunés villageois! ſe dit Guillaume; un regard de la nature & de l'amour vous fait oublier les malheurs de la guerre; ſeules vos ames, ſans trouble ni du pasſè ni de l'avenir, s'ouvrent à la félicité préſente: ſemblables au paiſible ruisſeau, qui caresſant les fleurs qu'il a fait naître, ne garde aucun vestige du pasſage bourbeux des torrens qu'hier il esſuya, ni ne s'émeut de ceux qui demain fondront du haut des montagnes!" Il dit, & ſon oeil ſe repoſant avec ſatisfaction ſur la joie innocente de ces villageois, il oublie un moment ſes malheurs & les crimes du monde. Cependant pluſieurs chefs dépoſent une grandeur importune, & ſe mêlent à ces danſes rustiques: tout le vallon est doucement ébranlé; les ruisſeaux coulent en cadence; les zéphyrs voltigeans pompent du ſein des fleurs agitées des parfums

plus

plus exquis; les Echos, dans leurs retraites, frapent du pied la terre; les arbres mêmes, les collines, & les astres qui s'avancent, semblent ſauter de plaiſir.

Une ſeule bergere, Adélaïde, ornée des graces & de la jeuneſſe, ſe tenoit à l'écart; aſſiſe ſur un tertre ombragé d'un pin ſolitaire: elle avoit érigé ce monument à la mémoire de Roſois, vaillant Guerrier, qui, ſur les pas de Genlis, avoit péri ſous les drapeaux de Guillaume. Elle regardoit ce tertre comme pour y pénétrer par la penſée; & détachant triſtement les fleurs qui lui deſcendoient en guirlandes jusqu'à la ceinture, elle les poſe ſur le gazon mouillé de ſes pleurs. Ses compagnes accourent, & veulent l'arracher à ce lieu. Elle réſiſte. „ Non, dit-elle, je ne puis participer à vos fêtes; voyez ce tombeau, le tems n'arrête point le cours de mes larmes. Me ſerois-je couronnée de fleurs, ſi ce n'eût été pour les conſacrer à l'ombre de mon amant!.... cher Roſois! cette douceur, on me l'envie; on veut que je m'uniſſe aux danſes de mes compagnes... que mes pas ébran-

 lent

lent ta tombe ! Cruelles ! Voulois-je vous contraindre d'enſévelir avec lui vos tranſports ? pourquoi troublez-vous ma triſteſſe ?" On l'entrainoit, malgré ces plaintes; lorſque, témoin de cette ſcène, Guillaume s'avance, & prend la main d'Adélaïde; tous les yeux ſont fixés ſur lui; il la reconduit à pas lents ſur le tombeau, & détachant les fleurs dont il étoit couronné, il les y dépoſe. Adélaïde tourne vers lui des regards reconnoiſſans; on voit ſe ralentir le torrent de ſes larmes. Tous les villageois les environnent; uniquement occupés de ce ſpectacle, ils oublient les danſes, & chacun ceint de ſa guirlande le tombeau. Coligny rend cet hommage à la mémoire du guerrier; Henri eſt ſi touché qu'il ne ſonge point à ſe dépouiller de ſes fleurs. Ainſi Adélaïde qu'on arrachoit au tertre, y entraine l'aſſemblée; & par un aveu qu'expriment les regards, on ſe dit qu'en tous lieux Guillaume eſt le protecteur de l'infortune, & que la douleur compâtiſſante a des charmes ſupérieurs aux éclats de la joie: le ſoir paiſible participe au ſilence du ſentiment, qui règne tout à l'entour de la tombe. Alors Adélaïde ſe leve, & tandis que

la

la nuit jette un léger voile sur la face tranquile des cieux, les instrumens, par son ordre, font entendre une harmonie douce, lente, & à travers laquelle percent les gémissemens de Philomele. Adélaïde forme autour du tombeau de son amant, une danse grave & attendrissante: de tems en tems tombe de ses yeux une larme: dans ses traits est le sourire déchirant de la tristesse: tous les spectateurs sont émûs: le pin obscurci agite ses rameaux: la tombe paroit sensible: on croit en voir sortir l'ombre du guerrier: les instrumens s'arretent: Philomele s'interrompt; le coeur seul forme la mélodie.

Guillaume prenant la parole: „ Amans malheureux! dit-il: tristes victimes de la guerre, de ce fléau destructeur, né de la tirannie, & jeu des conquérans! les cruels s'informent peu si leur glaive arrache les fils aux peres, les époux aux épouses.... Guerriers! ma défense fut légitime: quand je rencontre ceux qu'elle a plongez dans l'infortune, mon ame est troublée." S'adressant à Henri. „ Votre

vœ

valeur, dont j'admire l'éclat, trouvera peut-être ce discours trop austere." „ Souffrez que je vous détrompe, répond Henri: je me plais dans les périls, quand le devoir m'y apelle; je déteste une fureur meurtriere. Je verſe dans votre ſein un deſir dont je m'occupe quelquefois: l'ambition s'en riroit: je voudrois être Roi, & donner la paix à l'univers. Les hommes ne ſe réunirent-ils pas en ſociété pour étouffer le germe des combats? toutes les guerres ſont civiles; (nom trop doux:) ne ſommes-nous point freres? Et cependant la terre n'est qu'un vaste champ de bataille! on l'arroſe moins de ſueur que de ſang! & les fleuves portent tristement à l'océan les débris de nos carnages! la fable de ces mortels isſus des dents d'un dragon, & ſe détruiſans l'un l'autre dès leur naisſance, c'est l'histoire de l'homme. Les autres fléaux ne font pas d'éternels ravages: la guerre est une maladie habituelle du genre humain, & qui menace de l'extirper de la face du monde.: O! ſi j'étois l'Hercule qui pût étouffer dans le coeur des peuples & des Rois, ce monstre altéré de ſang, l'ambition! quelle victoire plus illustre! je croirois les

les enchaîner tous à mon char; & la terre ombragée de l'olive, feroit mon trophée!" Il dit, & le feu de fes regards éclatoit dans les ténebres.

Coligny & tous les chefs, craignant de l'interrompre, l'écoutoient avec transport. „Héros vertueux! s'écrie Guillaume; en ce moment vous êtes plus grand à mes yeux, que dans les champs de la guerre, où vous paroisfez le Dieu des combats. Que ce langage plait à mon coeur! qu'il a de force dans votre bouche! que ne pouvez-vous le faire entendre à tous les peuples! S'ils méprifent les leçons de la Philofophie, peut-être ils respecteroient la voix d'un Prince dont ils connoisfent la valeur ..... J'aime à me flatter que fi l'on ne peut déraciner du coeur des humains cette ambition funeste, les fymptômes en feront moins fréquens & moins terribles. Qui oferoit asfigner à l'homme le terme de fa perfection? Quand errant dans les forêts, il broutoit la terre, eut-on cru que ces forêts incultes fe transformeroient en villes florisfantes,

tes, que de ces membres épars naîtroit le corps de la société? Quel pas de la fureur des sauvages qui se repaissent de la chair de leurs prisonniers, au traitement généreux qu'ils éprouvent chez les nations policées! honorerois-je trop les hommes de penser, que comme ils frémiroient de s'abreuver du sang de leurs semblables, un jour peut-être ils frémiront à la seule idée de le répandre? Hâtez-vous d'arriver, siécles heureux! que l'adulation ne retarde point votre vol."

Durant cet entretien, s'épaisissent les ombres: les astres étincelans veillent seuls dans les cieux: le sommeil régne sur la terre: les oiseaux dorment sous le feuillage immobile; la seve circule plus lentement dans les rameaux: le cours des ruisseaux paroit plus languissant, & du char de la nuit descend le silence. Seulement autour du tombeau voltigent de légers zéphyrs; les fleurs qui le couvrent sont doucement agitées: l'ombre de Rosois semble être sensible à la voix des deux Héros: les larmes d'Adélaïde ne coulent plus: les villageois demandent au ciel

de

de placer Henri ſur le trône François, & ils rentrent dans le hameau, en prononçant ſon nom & celui de Guillaume.



GUILLAUME.

CHANT QUATRIEME.

Pendant que les ténebres s'avançoient fur l'horizon, Sorila, guerrier audacieux & farouche, rasfemble dans le camp ennemi les Espagnols les plus intrépides. „ Compagnons, leur dit-il, qui pour feul témoignage de votre valeur portez dans vos yeux la honte de notre défaite! est-ce bien notre fer, qui dans les plaines Belgiques triompha de Guil-

Guillaume ? avons-nous oublié ce jour, où voulant choisir ses plus vaillans guerriers, Albe laissa tomber sur nous ses regards, & nous dit: „ Allez sur les pas de mes Espagnols, combattre dans la France l'ennemi qui m'échape; poursuivez-le jusque dans le sein de Coligny, où il cherche un refuge. Si vous pouviez l'amener à mes pieds chargé de fers! sinon, ne vous montrez à mes yeux qu'avec sa dépouille sanglante." Je crois l'entendre prononcer ces paroles: alors elles m'enflammerent; aujourd'hui elle me glacent de terreur. Quoi! Guillaume vaincu nous met en fuite! comment paroitrons-nous devant Albe!..... Mais nous contenterons-nous de verser des pleurs sur nos anciens trophées? Dissipons ce nuage funeste à notre gloire; relevons l'honneur du nom Espagnol; jurez de m'accompagner: peut-être trouverons-nous notre tombeau: des lauriers l'ombrageront. Refusez de me suivre; seul je brave ces hazards. Si je péris, ma gloire sera votre honte: si je triomphe..... Albe lui-même est jaloux." Il dit, & à l'éclat terrible de ses yeux, on eut cru qu'en ce moment il combatoit.

Em.

Embrasés, ils jurent de le suivre, dût-il les conduire à une mort certaine. „ Cette nuit donc, dit-il, rétablit, multiplie nos trophées. Fier de sa valeur, l'ennemi n'observe point partout une égale vigilance: je pénetre dans son camp: j'en connois les détours: je vais jusque dans la tente de Guillaume saisir ce Lion endormi, l'enchaîner, & s'il se défend, lui donner la mort..... Rougissez-vous de recourir à la ruse? elle est permise, quand l'audace l'accompagne. Si tout dort dans le camp, peut-être Guillaume veille; il combattra: sa voix appellera les plus intrépides; alors ce qu'avoit commencé la ruse, le courage l'acheve." Des cris d'impatience applaudissent à ces paroles.

Jamais entrant dans sa carriere, & faisant étinceler l'or de ses rayons dans une mer de rosée, le soleil n'enchanta les regards des mortels, autant que les ténebres transportent cette troupe belliqueuse. Ils ont pris leurs armes: ils marchent dans le silence de la nuit qui s'épaissit sur leurs têtes, & dont l'horreur ajoute à leur rage. Telle dans une forêt, où déja ré-

régnent les ténebres tandis que les derniers rayons du jour flottent dans les campagnes, une armée de lions, l'œil en feu, & la criniere enflée, sort du creux de ses antres; les timides brebis ne sont point l'objet de leur furie; c'est le berger lui-même; ils s'arretent au bord de la forêt, attendant que le soleil ait disparu; il fuit, & leur troupe s'avance avec des rugissemens étouffés; la terre tremble; les vieux chênes frémissent.

Maintenant les Espagnols sont arrivés à une courte distance du camp. „ Amis, leur dit Sorila, contenez votre courage jusqu'au moment où il doit éclater; ne craignez point qùe vos exploits soient ensévelis dans les ténebres; l'astre dont l'absence nous favorise, paroitra pour éclairer notre victoire." Il dit, & ils touchent à l'entrée du camp; ils frapent de coups mortels les gardes; ils s'avancent à travers les tentes, où régne un paisible sommeil.

Sorila est devant la tente de Guillaume; deux Bataves sont immolés de sa main; aussitôt

tôt ſuivi des plus intrépides, il porte un pas hardi dans la tente. Elle étoit éclairée d'une foible lueur. Il aperçoit le héros ſur qui le ſommeil venoit de s'épancher: il n'avoit pas dépouillé ſes vêtemens : ſa tête repoſoit ſur ſon glaive ; le ſommeil n'avoit point affoibli l'audace guerriere que ſon front respiroit. Non loin de la couche de Guillaume est celle de Maurice, qui, à ſon exemple, dormoit tout armé : même il tenoit en main ſon épée : il ſongeoit en ce moment qu'il combatoit pour délivrer Buren, & qu'il remportoit le triomphe ; le transport de l'amitié ſe mêloit dans ſes traits au fier ſourire de la victoire. A l'aspect de ces deux Guerriers, les Espagnols & même leur Chef intrépide éprouvent un mouvement de terreur.

Cependant ils s'avançoient jusqu'à la couche du héros: dans les yeux de Sorila brilloit une joie perfide. Guillaume s'éveille: comme l'éclair, il ſaiſit ſon glaive, s'élance, repouſſe le glaive de Sorila étonné: à ce bruit éclatant le ſommeil fuit la paupiere de Maurice: il ſe précipite de ſa couche le fer en main: Guillaume ſent

ſent redoubler ſon audace: ſeuls ils réſiſtent à la troupe nombreuſe, qui ſe preſſe dans la tente: plus d'un ennemi tombe à leurs pieds: le héros n'oubliant pas ſon fils, écarte de lui les coups mortels. Ainſi combat pour elle & pour ſon jeune lionceau, une Lionne attaquée dans ſon fort: l'amour maternel la rend invincible; la caverne retentit de ſes rugiſſemens, comme d'un tonnerre ſoûterrain: elle veut écarter le lionceau; mais il s'avance à côté de ſa mere, pouſſant des rugiſſemens moins terribles, & au fort du combat, elle s'ennorgueillit de ce courage qui la trouble: tel ſe montre Guillaume: de ſes yeux & de ſon glaive jailliſſent des flammes.

Mais pendant que ſuivis d'un Corps de Bataves, les freres du Héros marchoient à ſon ſecours, déjà Henri, Coligny & pluſieurs François intrépides attaquent en flanc la troupe Eſpagnole. Amitié! tu es la divinité qui combats pour Guillaume. Son courage s'accroit: il fait reculer l'ennemi, preſſé entre deux forces contraires. Comme le Voyageur engagé entre deux torrens, veut franchir celui qui

roule moins de flots, lorsque le torrent s'enfle, s'irrite, déborde: ainsi l'Espagnol tourne ses efforts contre Guillaume & Maurice; mais seuls ils sont plus redoutables que la troupe nombreuse, qui lui ferme la retraite. En ce péril Sorila éleve la voix: „ Guerriers, mourons: entrainons dans notre tombeau cet homme terrible." Il dit, & fond en désespéré sur le héros; mais rencontrant seul le sort qu'il veut partager, il reçoit le coup mortel de la main de Guillaume: il tombe: il leve encore un fer audacieux contre cet ennemi qu'il ne voit plus qu'à travers les ombres du trépas; ses yeux se ferment; son sang s'arrète, glacé dans ses veines; & au même instant le fer échappe de sa main, & son ame fuit courroucée dans la nuit profonde. Cependant Louis & Adolphe, avec Henri & Coligny, qu'à leur ardeur on ne distingue point des freres du Héros, pénètrent dans la tente. Alors se fait un horrible carnage; le sang Espagnol coule à grands flots: le choc des armes, l'haleine frémissante des combattans, les cris, le silence, & les derniers soupirs qui se perdent dans le tumulte, forment une affreuse harmonie: la

nuit

nuit du trépas volant autour d'eux, redouble l'horreur des ténèbres. Mais la riante aurore, au bruit flatteur d'une mélodie naissante, sort des bras du sommeil, & leve vers les cieux son front orné de fleurs, qui exhâlent dans l'air une fraicheur odorante: à l'aspect du carnage, elle frémit, & semble disparoitre: elle renaît: la plûpart des Espagnols sont tombés avec leur chef: ceux qui respirent, sont peu redoutables; le fer s'arrête: Guillaume leur donne la vie. Tenant Maurice par la main, il sort de la tente avec les guerriers qui ont secondé son courage. Longtems ils se regardent sans pouvoir exprimer leur joie ni leur reconnoissance. Le Héros les embrasse tour à tour. Il serre plus tendrement Maurice contre son coeur: quelques larmes paroissent au bord de sa paupiere. „ Cher Maurice, dit-il, tu respires, tu t'es couvert de gloire! J'attens tout de toi.... T'ai-je trompé quand m'oposant à ton ardeur je t'assurois que ton bras me seroit nécessaire? " Une joie inexprimable anime les traits de Maurice. „ De quel prix glorieux, dit-il, vous récompensez mon courage!.... Quand les Espagnols pé-

nétroient dans votre tente, un fonge fortuné me transportoit au cachot de Buren; je l'arrachois à fes fers; je craignois en fommeillant que ce ne fût une illufion; je m'éveille, & plus heureux, je défens mon pere."

Déformais les liens de l'amitié & de la reconnoisfance, & la douceur d'un climat où les arts font appellés par la voix de la nature, fembloient captiver le coeur de Guillaume: mais s'il manifeste moins le feu patriotique dont il est confumé, il veut fonder les Bataves qui l'entourent, & irritant leur courage, le rendre plus terrible. Eux commençoient à penfer qu'il embrasfoit moins ardemment leur caufe, & n'ofant lui adresfer de reproches, ils fe contentoient de lui montrer un front triste, & abattu. Lumey, qui ne fortoit de fa tente que pour combattre, paroit à fon tour devant Guillaume: fa barbe ombrage fa poitrine, & il leve vers lui un œil morne, où étincèlent, comme dans le lointain, les feux de la vengeance. Satisfait, le héros entend ce langage. Mais Louis le conduifant à l'écart. „ Jusques à quand, lui dit-il, trainerons-nous ici une vie

vie indolente? car malgré nos trophées, je n'y peux donner un autre nom. Les jours, les mois s'écoulent, & le Belge est esclave! Quelle est votre penſée? Notre tombeau doit-il s'élever loin de notre patrie? Vous futes plus heureux, guerriers, qui, dans les plaines Belgiques, répandîtes tout votre ſang! la Liberté peut germer de vos cendres. Nous respirons; vos tombeaux nous appellent, nous l'entendons; & nous demeurons tranquilles!" Guillaume est transporté. Voulant connoitre mieux les ſentimens de ſon frere: „ Comme toi j'entens la voix des morts: mais les vivans ſe taiſent! Ce peuple tout entier est descendu dans une nuit plus profonde que celle du tombeau...." „ C'est à nous à l'en retirer, interromt Louis: attendrons-nous qu'il nous implore?...." Guillaume l'embraſſe. „ Un même ſang coule dans nos veines."

Il dit, & ſe retire dans ſa tente. Sa main y ſuspendit le tableau des Provinces Belgiques; & jamais il ne ſe livroit au ſommeil qu'il ne l'eût conſidéré. Ce moment il le dévore des regards; il ſuit les fleuves, les rivieres; il parcourt les

villes, les hameaux. Il s'arrète sur Bruxelle: là pénètrant par la pensée dans les prisons de Horn & d'Egmont, il les tient longtems comme dans ses bras: il flatte la noble empreinte de leurs fers; dans leur sein il puise un nouveau courage. Au sortir de ces lieux, il craint de rencontrer le cachot ou la tombe de Barneveld. Enfin il attache l'œil sur les Provinces que baigne l'océan. Tel qu'un pere, qui vît germer en l'un de ses fils des qualités supérieures, lui consacre ce qu'a de plus tendre & de plus délicat l'amour paternel, & s'allarme de l'ombre même de l'indifférence: ainsi Guillaume chérit ces Provinces.

" Batave, s'écrie-t-il, Batave! toi, de qui j'attendois d'illustres efforts: as-tu donc oublié les noeuds qui nous unirent? cette ardeur que je lisois dans tes regards, & qu'entretenoient mes leçons, & mon exemple, s'est-elle éteinte? Ne vois-tu pas l'océan t'environner, te creuser des ports, se promener au milieu de tes plaines, & t'offrir le rempart de ses ondes? N'entens-tu point ma voix qui te presse, te crie de briser d'indignes fers?" Il dit & ses yeux se couvrent d'un nuage; quand il croit voir ces Provinces s'agiter, & que leur

voix frape son oreille: ses yeux s'animent alors d'un feu terrible. Maurice qui se tenoit à l'écart, participe à tous ces sentimens.

Les ténèbres noircissoient les campagnes. Guillaume s'arrache à ce tableau, & attend le sommeil: sa vapeur bienfaisante s'appesantit sur la paupiere du héros, & pénètre de veine en veine. Ainsi formée des fleurs de toute une prairie, une nuée odorante vient environner le laboureur succombant sous le travail de la charrue; il s'arrète, respire la vie avec ces parfums; l'haleine des fleurs séche la sueur de son front, tandis que ses boeufs épuisés mugissent de plaisir.

Cependant la Liberté, ayant plâné sur les Provinces du Batave, prend sur les mers un vol rapide. Au milieu de l'océan qui sépare les deux mondes, s'éleve sur d'immenses rochers une Isle verdoyante, séjour d'Ocanor, puissant Génie à qui le Très-haut remit le sceptre des ondes. Du haut de ces rochers il découvre la moitié de son empire, il voit la mer rouler majestueusement autour de la ter-

re. Quand les vapeurs nées du ſein des eaux ſont formées en nuages, c'est lui qui dirige leur cours, & les pouſſe vers les diverſes plages du monde, afin que descendant en pluyes, elles fertiliſent les campagnes, & donnent aux fleuves dequoi porter leurs tributs à l'océan. Les tempêtes respectent ſon trône: que dans leur audace les flots s'élevent, arrêtés tout-à-coup au milieu des airs, leurs mugisſemens s'étouffent; ils courent dans leur lit. Heureux dans la tourmente, les vaisſeaux qui rencontrent ces rochers ſalutaires! de tous côtés ils leur ouvrent des ports, où il n'est beſoin ni d'ancres ni de cordages. Pour abreuver le voyageur altéré, des ſources d'une eau douce & brillante coulent avec un murmure harmonieux, du ſommet de ces rocs, à travers de riantes forêts, jusque dans l'onde amère & tumultueuſe. C'est là qu'arrive la Liberté.

„ O toi, dit-elle, dont jadis les eaux couvrirent toute la terre, & en ſe retirant laisſerent éclore les germes fécondés! ſi jamais favoriſant mes voeux, tu jettas avec moi les fondemens de plus d'un Empire; ſi tu inspires mes ſen-

ti-

timens au hardi nautonnier qui traverse tes flots; c'est aujourd'hui qu'il nous faut réunir, si nous voulons triompher des plus grands obstacles qui se soyent armés contre notre puissance. Regarde cette contrée qu'environnent, peu s'en faut, tes ondes: elle gémit sous le glaive sanglant de nos ennemis: ne veux-tu pas que dans l'étendue de tes rivages règne la Liberté, ou des Rois qui respectent les droits de l'homme? Porte les yeux sur cette autre contrée; tu découvres dans sa tente le héros, qui signala son amour en faveur de ces Provinces; sa défaite n'a pu ternir sa gloire. J'ai réveillé le Batave: allume un nouveau feu dans le coeur de Guillaume; qu'il enfante d'heureux desseins, & quand il voudra les exécuter, accorde-lui ton secours." La noble harmonie de cette voix est répétée au loin par les ondes: les vents s'arrêtent: les vaisseaux demeurent immobiles.

Ocanor jette un regard favorable sur les terres du Batave, & les vagues vont se briser contre ce rivage avec un heureux murmure. Cependant il monte sur son char: des lions

marins s'élevent du fond des eaux, & saisissent le mors brûlant d'écume: le char roule avec légéreté; il rase à peine la surface des vagues: l'oiseau qui fend les airs, le zéphyr qui traverse un ruisseau, laissent des traces plus profondes. Le char s'arrète aux rives de la France: Ocanor fait trois pas; il est devant la tente de Guillaume.

Guillaume, en songe, se croyoit aux bords de la mer: il respiroit le souffle restaurateur des vents; & prètant l'oreille au son majestueux des vagues, il laissoit errer ses regards sur l'espace immense, quand tout à coup lui apparoit le Génie, sous la forme du plus vénérable des vieillards. Il semble avoir présidé à la naissance du monde: il semble devoir assister à sa fin: son front calme & serein peut s'armer du courroux de la tempête: au feu de ses yeux, on juge qu'il sonde la profondeur des mers: parsemés de diamans, des roseaux le couronnent: un sceptre est dans sa main. „Héros! dit-il, né pour changer la destinée des Empires! que fais-tu dans cette terre étrangère? tu l'arroses de sang Espagnol: tu as re-

jetté

jetté tes chaines : c'est peu pour toi : est-ce en fuyant que tu veux t'affranchir ? jouïrois-tu seul du trésor de la liberté, tandis que ce peuple seroit courbé sous un joug de fer ! Il n'est pas tout entier ingrat : Hollande & Zélande t'appellent : entends leur voix..... ton coeur palpite : suis ces mouvemens : ta gloire, comme la patrie, te réclame : si le succès ne couronna point tes premiers pas, tu vois s'ouvrir une carriere nouvelle ; mon élément te reste ; vien, il est le protecteur des hommes libres." Le coeur de Guillaume brule d'une flamme divine : il apperçoit au bout de l'horizon des vaisseaux flottans : il voudroit se précipiter dans les ondes, nager jusqu'à eux & les conduire vers sa patrie : de cette ardeur il passe à l'abattement : alors le Génie arrêtant sur lui un de ces regards dont il calme la mer agitée. „ Ces vaisseaux que tu vois dans le lointain, ils sont à toi." Il dit, & le Héros étonné, les voit voguer vers lui : les flots détournent leur cours pour les porter rapidement au rivage : dans son transport, il embrasse les pouppes, & il lui semble que, lui prenant la main, le Génie le conduit sur ces vaisseaux. Saisi d'al-

16-

légresse, il s'éveille: les vaisseaux, la mer, le Génie, tout a disparu: il entend encor au milieu du tumulte des flots, la voix immortelle. „Grand Dieu! s'écrie-t-il, quels tableaux! combien sur la réalité l'emportent les songes! Mais croirai-je que tout soit illusion? Les songes ne sont-ils pas quelquefois le langage des Intelligences célestes?" Il se leve; il ne peut demeurer dans la tente; il va respirer les frais zéphyrs, qui précédant l'astre du jour, agitent doucement les fleurs, pour les préparer à s'ouvrir aux rayons de l'Aurore.

En ce moment Coligny rencontre le héros. „Illustre ami! lui dit-il, l'amitié n'a pas besoin d'interprête; mon coeur devine vos sentimens. On m'offre la paix: je la dois à votre valeur. Je puis accorder la gloire & la reconnoissance: mon or, mes vaisseaux sont à vous..... Je n'accepte point vos refus généreux; je vois s'éloigner l'orage; vous le cherchez: je veux, permettez ce ton à l'amitié, je veux que vous acceptiez ce secours." Guillaume, dans les bras de Coligny, se soumet aux ordres de l'amitié.

Il

Il le quitte pour réveiller ſes freres, & aſſembler les Bataves. Ils viennent, portant encor la douleur ſur le front. Comme ils l'entourent, ils ſont ſaiſis de ſurpriſe: de ſes yeux ſort une flamme héroïque; dans ſes trai ſourit l'eſpérance. Déjà ſe communiquent ces ſentimens: les freres du héros s'embraſſent: les regards de Lumey s'adouciſſent; & les Bataves retiennent leurs pleurs au bord de leur paupiere. „ Compagnons de mes infortunes! dit Guillaume, vous qui me reprochiez en ſecret d'oublier ma patrie! ſuivez mes pas, & je vous conduis dans ſon ſein. L'accès nous ſemble fermé: la mer va l'ouvrir. A travers ſes écueils vous arriverez à des écueils plus terribles: vous acquerrez vos foyers au prix de votre ſang: à ce prix vous les conſerverez: ne demandez pas combien de villes nous ſecondent; montrons-leur nos pavillons, & arborons l'étendart de la liberté. Voilerois-je ces périls? je parle à des héros. Tous les jours, la baſſe & timide avarice affronte la mort ſur l'océan, & dans des plages inconnues, & les dangers vous effrayeroient, vous qu'attirent tout ce que les mortels ont de noeuds

plus

plus puissans, vos concitoyens, vos femmes, vos enfans, les cendres de vos peres, la nature, & la patrie! Quand nous n'arracherions que pour peu d'instans une Province au glaive Espagnol, ce rayon de liberté imprimeroit sur elle & sur nous une gloire immortelle. Guerriers! en quelques lieux que nous périssions, sur les rives Belgiques, sur des rochers solitaires, ou dans les abimes de la mer, notre tombe est illustre." Des cris d'aplaudissemens s'élevent de l'assemblée; Louis, & Adolphe pressent contre leur sein le héros; les Bataves s'embrassent; on diroit qu'ils ont franchi tous les obstacles, & que c'est le jour de la liberté. Tour à tour dans les yeux de Lumey se montrent la joie & la colère: il saisit son fer. „ O fer! s'écrie-t-il, qui m'adressois des reproches infamans! fer! longtems un poids inutile, & que j'avois juré de ne plus ceindre! voeu indiscret, que rompt la Patrie! je jure aujourd'hui que désormais toujours à mon côté, tu seras ma gloire, que tu seras dans mes mains la palme du triomphe, & qu'arrosé de sang Espagnol, tu m'accompagneras jusque dans le tombeau."
Mais le jeune Maurice entrainé par les sentimens

de

de son coeur, se précipite dans les bras de son pere: toute l'assemblée en est émue.

On fait aussitôt les aprêts du départ de Guillaume. Au milieu de ces soins, il se retrace le souvenir de Buren. „Aldegonde! dit le héros, hâte tes pas; je ne reverrai point un fils infortuné: mais faut-il partir sans savoir s'il respire, s'il est..... ce qu'il doit être? Tes périls, o Aldegonde! troublent aussi mon coeur. La carriere est ouverte: parois à nos regards." Plein d'ardeur, Maurice nourrit l'espoir d'embrasser son frere; il ne peut modérer ses transports; il choisit une armure brillante, dont il le veut décorer; lors qu'Aldegonde arrive: les Nassau l'environnent. Guillaume le serrant dans ses bras. „As-tu enflammé sa vertu?..... la douleur est dans tes yeux; ta troupe est moins nombreuse; Buren n'est point perfide; il n'est plus."

„ Buren est digne de vous, dit Aldegonde. Je franchis les Pyrénées; j'arrive près de Madrid, & cachant dans un buisson ma troupe, je porte aussitôt mes pas devant les tours

fa-

fatales : mes regards courroucés errent fur ce lieu terrible, & demandent où respire l'infortuné ; s'il est au haut de ces tours, ou, loin du féjour coupable des mortels, dans les abimes de la terre ? Dès l'aproche des ténèbres, j'aborde le Géolier ; l'or adoucit fe férocité : il m'ouvre les portes inaccesfibles : je m'arrête à l'entrée : je vois votre fils à la fombre lueur d'une lampe ; il ne m'apperçoit point : il profère ces paroles. „ O mon Pere, pourquoi m'as-tu livré à notre ennemi ? N'étois-je à tes yeux qu'un vil esclave, prêt à flater la tirannie ! fi c'est là ta penfée, chaines ! que vous êtes accablantes ! murs ! ouvrez-vous ; que j'aille mériter l'estime de mon pere, & je reviens dans votre enceinte moins lugubre..... Où m'emporte la douleur ? mon pere ! hélas ! respirez-vous ? êtes-vous triomphant ? .... ces voûtes font muettes..... Et toi Maurice ! tu occupes ma place ; ton courage a devancé le tems, qui gravite avec lenteur ! je te vois les armes à la main..... heureux Maurice ! venge mes fers ; qu'à tes exploits, on juge de ceux qui m'auroient fignalé... mais ma voix ne peut fraper votre oreille." „ Cher Buren ! m'é-

m'écrié-je, votre voix leur parvient." Je vole dans ses bras: l'émotion lui ôte la parole: bientôt il m'interroge sur votre sort. „ Nassau, dis-je, est malheureux, mais redouté; vous êtes libre, s'il pose les armes.... Jeune héros! ne craignez rien, vous n'êtes pas dégagé... mais vous pouvez vous affranchir vous-même. Braveriez-vous le trépas pour joindre votre pere?" En même tems je sors deux poignards. Il saisit l'un & me précède; je l'atteins: je frape les premiers coups: il me seconde, malgré ses fers; ses gardes nagent dans le sang: à la faveur des ténèbres nous arrivons près de nos guerriers. „ Fuyons, dis-je, ici ne doit point éclater notre joie."

Nous partons, nos coursiers volent; concentrés en nous-mêmes, nous gardons un profond silence; mon coeur palpitoit à la pensée de vos transports. Soudain j'entens derriere nous le bruit de rapides coursiers: il redouble à chaque moment; l'astre argenté se leve; je m'aperçois que nous sommes poursuivis, & que nous ne pouvons éviter le combat. Je place Buren au milieu de nous; nos rangs se serrent;

 nous

nous attendons d'un air menaçant la nombreuſe cohorte : elle fond ſur nous : les glaives frapent les glaives étincelans ; le ſang coule : notre courage balance leur effort ; & peut-être eûssions-nous triomphé ſans l'ardeur, dirai-je téméraire ? de votre fils .... „ Quoi ! s'écrie-t-il, ſuis-je l'inutile témoin de vos périls ? trop longtems ma valeur fut enchaînée." Il dit, & ſe précipite au premier rang, ſes exploits ſont incroyables ; ſes fers ſont des armes ; leur ſeul bruit jette de tous côtés la terreur, lorsqu'atteint d'une blesſure fatale, ſon courſier ſe dresſe, & ne connoit plus de frein ..... Buren tombe ; ils nous arrachent notre proie. Nous les pourſuivons, armés par le déſespoir ; je veux Buren ou des fers : en combattant, je l'aperçois : & ſa voix frape mon oreille. „ Adieu cher Aldegonde ! va défendre mon pere." Plus furieux à ces mots, je m'élance parmi les Espagnols : mon ſang coule ; mon bras s'affoiblit : mes compagnons m'entrainent ſans connoisſance ..... En reprenant mes ſens, quelle fut ma douleur ! je verſai des pleurs de rage ..... vos pleurs coulent ..... Prince ! languirons-nous dans l'inac-

l'inaction? les revers qui toujours suivent nos succès, pourront-ils nous abattre? le cri de la vengeance s'éleve en mon coeur; la valeur de Buren y respire: plein de lui, que ne puis-je paroître dans les champs de la guerre! je serois invincible; & mes exploits seroient l'ouvrage de votre fils!" Ainsi parle Aldegonde.

Guillaume, ses freres & Maurice lui ont prèté une oreille attentive: l'espérance, dans leurs traits, fait place à la douleur. Maurice s'animoit au récit du combat, & s'y transportoit par la pensée, comme pour secourir son frere. Guillaume prend la parole: „ Cher Aldegonde, dit-il, le Ciel renverse nos entreprises.... que ne te dois-je pas cependant, ami trop magnanime! un sentiment inexprimable, & où se confondent la joie & la tristesse, déchire ce coeur paternel. Vertueux Buren! tu es libre dans les chaines..... Aldegonde!.. sois satisfait; le feu de Buren a passé de ton coeur dans le mien: nous allons combattre." Il dit, & va chercher Coligny.

Henri & Coligny avoient porté leur dou-

leur dans l'asile consacré à l'amitié. Guillaume paroit devant eux: ils se regardent longtems avec des yeux attendris. „ Cher Coligny! dit enfin Guillaume, vous voyez mes regrets: je ne les pourrois vaincre, si dans mon sein ne retentissoit avec la voix de la patrie, celle de Burren qui m'apelle aux combats: l'univers m'a vû abatu; il est tems qu'il aperçoive mon triomphe, ou qu'une chûte plus éclatante éternise ma gloire. Il semble dans mes infortunes, que le ciel m'offrant le sein d'un ami intrépide, comme le port le plus assuré dans l'orage, m'ait conduit ici, pour que votre constance ranimât la mienne. Coligny! quelque sort qui m'attende, notre amitié ne sera pas une tache dans votre histoire: je veux que l'univers dise que je puisai dans vos regards une audace nouvelle, & que la tirannie tremble en me voyant reparoitre au sortir de vos bras..... . Cependant je ne suis pas sans allarmes. Si vous en croyez mes paroles, les dernieres peut-être que vous adresse ma bouche, défiez-vous de la paix: cher Coligny! vous allez affronter à la Cour une mer plus orageuse & plus perfide que celle où j'expose

ma

ma fortune & ma vie. L'amitié des Rois ne ſuccède pas ſi promptement à leur haine! Que ne puis-je ſatisfaire tous les ſentimens de mon coeur, écarter d'un bras le glaive ſanglant qui frape mes concitoyens, & de l'autre celui qui vous menace!" S'adresſant enſuite à Henri: „Et vous Prince, dit-il, vous avez ausſi part & à mes regrets & à mes craintes. Vivez pour le bonheur de ce Peuple & de Coligny. Heureux cet Empire! heureux l'univers ſi le ciel vous plaçoit ſur le trône! on verroit en vous le modèle d'un bon Roi...."

Vivement ému, Henri garde quelque tems le ſilence: „ Prince, dit-il, ſi les noeuds les plus puisſans ne m'attachoient à ma patrie, à Coligny, la gloire & l'amitié m'entrainant ſur vos pas, jusqu'au bout de votre carriere, j'irois partager vos lauriers ou votre tombeau..... j'ai peine à vaincre ce deſir..... quelle entrepriſe plus noble, & plus légitime! vous attaquez un Monarque devant qui tremble l'univers! vous dévouez votre ſang à la défenſe de l'homme!.... Ravi de votre franchiſe, de votre vertu, je me retracerai ſouvent

 vent

vent ces entretiens qu'emportoient trop rapidement les heures! Si le ciel m'élevoit sur ce trône, je serois le pere de mes peuples: je n'oublierois point le Batave.... Prince, je connois la générosité de votre ame: au défaut de mon bras, recevez les voeux brulans de l'amitié." Guillaume l'embrasse avec transport.

Puis il passe dans les bras de Coligny, qui lui dit d'une voix émue: „ Il faut donc nous séparer! Je ne sais quel secret pressentiment me trouble, & me dit que je vous embrasse pour la derniere fois: dois je l'écouter? sur qui tombera le coup mortel? Je ne suis point crédule: mais j'ai vu cette nuit en songe un olivier qui m'appelloit sous son ombrage: je m'y rends; je respire ses parfums; ma main s'avance pour cueillir de ses fruits, quand j'entends un sifflement terrible; je regarde, je vois un serpent dont les replis tortueux environnent l'arbre; ses yeux & sa langue sont autant de dards: mon sang rejaillit sur l'olive..... Les dangers ne sauroient longtems étonner notre courage. Ne point me montrer à la Cour, c'est paroitre avoir fait une paix

ſimulée : je vais esſayer ſi la franchiſe peut déſarmer la ruſe. Plus heureux, vous verrez votre ennemi, le fer à la main : vous détournerez ſes coups, ou vous ſuccomberez en combattant : que ne puis-je, au lieu de braver une Cour, armée de fraudes, affronter avec vous de plus nobles combats, partager encore vos périls, & les détourner de votre tête ! je vous ſuivrai par la penſée ; & mon coeur s'asſocie à tous vos hazards. Que mon épée vous accompagne : puisſe-t-elle dans vos mains recevoir un éclat immortel, en abattant la tirannie ! ..... Allez tendre ami ! .... illustre guerrier ! .... ſi mes deſirs n'enfantent un espoir trompeur, ce feu de vos regards me promet les plus hautes destinées ; & les lauriers que mes yeux vous ont vu cueillir, forment un heureux préſage des trophées que l'avenir vous prépare." Il dit, & préſente ſon épée à Guillaume, qui la reçoit & donne à Coligny ſon portrait. Coligny donne à Maurice un courſier couvert d'une houſſe éclatante. Maurice l'admire, s'élance ſur le courſier, & brule de voler dans les combats.

Près du héros ſe rendent les Bataves, avec Genlis, & les François qui ont brigué l'honneur de ſuivre Guillaume. Impatiens de partir, ils agitent leurs armes : bientôt cédant aux ſentimens qu'exprimoient ces illustres amis, ils demeurent immobiles autour d'eux, s'oublient dans ce beau ſéjour. Adélaïde y vient, accompagnée des villageois. Guillaume s'arrête longtems dans les bras de Coligny : il s'en arrache : les pleurs de l'amitié inondent leurs paupieres. Les rangs des Bataves s'ébranlent. Guillaume monte ſon courſier, tenant en main l'épée de Coligny : les trois Chefs ſe regardent encore ; & le héros porte un oeil attendri ſur cette retraite, ſur les villageois, ſur tout le camp : enfin il s'éloigne à la tête des Bataves : les voeux des deux amis, des guerriers françois, d'Adélaïde & des villageois éplorés, forment dans l'air un murmure favorable, qui accompagne longtems cette troupe intrépide.



GUILLAUME.

CHANT CINQUIEME.

Guillaume & les Bataves, comme s'ils montoient des coursiers aslés, franchissent les plaines, & les côteaux: ils arrivent à la Rochelle, où les vaisseaux de Coligny les attendent. Le héros à l'instant marche au rivage, & portant sur la mer un oeil avide, il lui semble que son onde l'apelle: les vents déployent doucement leurs asles tonnantes, voltigent au-

tour de lui, & préludent par d'heureux murmures: les vaisseaux s'ébranlent. Guillaume prèt à partir, s'arrète un moment: il entend la menace d'Albe, & il voit étinceller le glaive, qui doit fraper Buren, Horn, Egmont, s'il ose rentrer dans la carriere: il frémit, il recule: mais leurs voix l'exhortent à poursuivre l'entreprise glorieuse: aussitôt il s'avance & monte dans le navire: les Bataves & les François le suivent en foule; les ancres sont levées, & les agiles vaisseaux volent sur les mers profondes: ses regards quittent le rivage François, pour s'égarer sur le vaste océan. Du haut de son trône entouré de nuës, Ocanor voit le héros fendre la plaine humide, il commande aux vents & aux vagues de respecter cette flotte: soudain l'air forme avec l'onde une heureuse harmonie; les vents moins vagabonds, prennent un essor uniforme; tandis que l'océan docile retrace le cours réglé d'un fleuve qui suit entre des fleurs la pente de son lit rapide.

Telle que dans les forêts, un plant d'arbrisseaux, promettant d'effacer leurs ayeux, montrent de la vigueur en leur enfance; tour à

à tour le soleil & les nuages sont envers eux prodigues de leurs trésors ; la terre leur envoye ses sucs les plus précieux ; environnés de l'aîle caressante des zéphyrs, ils se couvrent d'un beau feuillage, & annoncent au voyageur, qui déjà se retire sous leur ombre, qu'un jour, peres de toute une forêt, ils toucheront les nuës, briseront la tempête, & vaincront Amphytrite irritée : telle cette flotte est favorisée des vents & des eaux. Elle poursuit son vol impétueux : les ports s'ouvrent & disparoissent : les tours effacent les tours : Jersey touche Olonne : on croit voir encor la Loire enrichir l'océan, & déjà c'est la Seine dont les derniers flots viennent battre ces navires. Arrivés au détroit où la mer, resserrée entre des rochers, mugit quelquefois avec fureur pour renverser ces barrieres, ils le franchissent rapidement : ainsi fendent l'Ether les Intelligences célestes : les Héros se regardent avec surprise, & ne doutent point que le Ciel ne seconde leur navigation. Guillaume cependant porte l'oeil sur l'Angleterre, où la main d'une femme tient avec force les rènes du gouvernement, & reçoit son sceptre de la Loi, assise sur

sur un trône plus élevé que le sien. „Albion fortuné ! s'écrie-t-il, toi, qui as su tracer la ligne délicate où doit s'arrêter le pouvoir & du peuple & des Rois ! tes riches forêts arrachées du sein de la terre, volent jusqu'aux mers les plus reculées, y répandent un plus auguste ombrage, & s'y animent d'une seve plus féconde !" Il dit, & ses traits manifestent les sentimens que n'expriment point ses lèvres.

Les Guerriers détournent leurs regards, & considerent dans le lointain les rives du Batave ; elles leur semblent voilées de deuil. Guillaume soupire : mais l'haleine des vents qui s'élevent de sa patrie, haleine plus délicieuse pour un coeur sensible que les parfums dont l'Arabie couvre les mers, ranime le coeur du héros. Cependant il aperçoit aux bords de l'horizon, & dans les nuages, des voiles blanchissantes : l'on diroit des barques légères : de momens en momens elles s'agrandissent, & enfin se transforment en vaisseaux ; les mats s'élevent aux cieux ; on voit flotter les nombreux cordages : Guillaume reconnoit des navires

vires Espagnols. Ausſitôt on s'arme, & déjà le bronze porte en ſon ſein le trépas, quand ſe baisſent les pavillons de ces vaisſeaux: l'un d'eux vogue rapidement vers Guillaume. Sur la poupe est un homme remarquable par la noble douceur de ſes traits: il unit à la vigueur du jeune âge qu'il n'a pas encore dépouillée, la majesté de la vieillesſe vers laquelle il s'avance; ſa tête commence à ſe couronner de cheveux blancs, ſemblable à ces arbres dont les premiers frimâts pâlisſent le feuillage. Le Héros le conſidérant d'un oeil attentif. „Barneveld! s'écrie-t-il, est-ce vous? vous que je croyois dans le tombeau, ou dans les fers Espagnols, & en qui je regrettois l'ami de la patrie, & l'ami de Guillaume!.... Jamais ne me furent plus nécesſaires vos conſeils.... Mais pourquoi tardiez-vous à me joindre? Barneveld n'a pas laisſé ralentir dans ſon ſein l'amour de la Liberté."

Les yeux de Barneveld s'animent. „Prince, il est donc vrai, dit-il, vous respirez pour le Batave! mes yeux voyent notre défenſeur!... Retiré dans la Hollande, & tenant ſans cesſe l'oeil

l'oeil ouvert ſur vous, je paroisſois peu dans les villes; ſouvent les antres étoient ma demeure. Honteux de me cacher, je ſors enfin de ma retraite; je reprens mon nom; j'asſemble en ſecret les principaux citoyens de Hollande & de Zélande: à peine ai-je au milieu d'eux prononcé le nom de Guillaume, que de toutes les mains tombent les fers de la tirannie; la liberté éclate ſur leurs levres, & l'on vous proclame Gouverneur des deux Provinces. „ La terre, dis-je alors, est en proie aux tirans: la mer est plus libre; qu'elle nous conduiſe vers le héros qui nous a tout ſacrifié." Nous partons. Bientôt nous rencontrons ces navires qui revenoient chargés de l'or du Potoſe, trophées de la malheureuſe Amérique, & que l'Espagnol vouloit convertir en chaines peſantes, dont il asſujettiroit à jamais le Batave, tournant ainſi tour à tour contre l'Inde le fer de nos climats, & contre ceux-ci l'or de l'Inde. Nous combattons: au nombre ſupplée le courage: la victoire nous couronne. Avec cette riche proie nous vous aportons un titre flateur. Nasſau! reprenez un rang que vous n'avez point voulu tenir du despotisme, & que

que vous défère aujourd'hui un peuple qui aspire à la liberté."

Il dit, & Guillaume s'écrie: „ Ainsi donc tous les Bataves ne se prosternent point devant les tirans! Illustres vainqueurs! germe d'un peuple libre!...." En disant ces mots, il entre suivi des siens, dans le vaisseau de Barneveld, & tandis qu'il le serre tendrement dans ses bras, le souvenir d'Egmont & de Horn renait dans leurs coeurs, & les noms de ces deux amis errent sur leurs levres. Tous attachent les yeux sur les trésors dont la Flotte est chargée. „ Ne souffrons point, dit Guillaume, que ce spectacle nous amollisse, nous enleve un tems précieux; cet or est à la patrie; instrument du despotisme, qu'il soit en nos mains l'instrument de la liberté." A cette voix les vaisseaux prennent un vol plus impétueux, & chacun détourne l'oeil de ces trésors pour considérer les Provinces du Batave, qui par dégrés se développoient plus distinctement aux regards.

Pour n'être point découvert, le héros ordon-

donne qu'on plie les voiles, & qu'on jette les ancres: ausſitôt les voiles ſont pliées, & les vents qui les enfloient ſe diſſipent dans les airs, tandis que les ancres descendant avec bruit dans les ondes, vont mordre la terre: les rapides vaisſeaux demeurent immobiles au milieu des vagues agitées, comme une ile longtems errante au gré de la mer, s'enracine dans un mont ſablonneux, malgré les flots qui la battent & murmurent d'avoir perdu ſur elle leur empire. Cependant on voit le pere du jour ſe plonger au ſein d'Amphytrite: l'océan est le palais du ſoleil: des torrens de lumiere l'embraſent, luttent contre les vagues, & enfin s'y éteignent: les ténèbres en redoublent leur horreur: du creux de leurs rochers ſortent les oiſeaux de la nuit, pour conduire ſon char lugubre. Les astres s'avancent en ſilence dans les cieux découverts de toutes-parts, & le miroir de l'océan, qui ſemble non-moins immenſe, retraçant ce magnifique ſpectacle, on voit rouler ſur ſa tête, comme ſous ſes pieds, les flambeaux de l'univers. Autour de ces feux tremblans danſent les habitans des eaux; la vaste baleine s'éleve en un moment des

gouf-

gouffres à la surface de la mer pour considérer ces merveilles: puis ils se retirent la plûpart dans leurs grottes: quelque calme règne en cet empire agité. Seulement les vents, comme impatiens d'enfler les voiles, murmuroient sur les flots, tandisque les astres marquoient au héros sa route. Il entend ce langage: soudain les ancres sont levées; les voiles s'ouvrent aux vents qui s'y précipitent, & les vaisseaux s'ébranlent, & courent sur les ondes: tels s'élancent des aigles, qui, portant de la nourriture à leurs rejettons, les ont vûs du haut d'un rocher aux mains du ravisseur; leurs yeux dardent des flammes; la foudre est dans leurs serres; l'air ému du battement de leurs aîles, cède à l'impétuosité de leur vol.

Les mortels étoient plongés dans le sommeil: mais les Puissances ennemies de l'homme ne fermoient point la paupiere.

Au sein de l'Asie brûlante est érigé le trône de la Tirannie. Son palais est environné d'arides rochers & de vastes solitudes: invisible, elle ne montre que son glaive. Ministres de

son Empire, le Soupçon & la Terreur forgent incessamment des fers, & nuit & jour on entend avec l'enclume gémir des malheureux, seule harmonie qu'elle connoisse. Elle s'abreuve de leurs larmes. Des glaives teints de sang forment sa couronne; & pour sceptre, elle tient des chaines pesantes, qu'elle destine à l'univers. Ses pieds foulent des loix & des codes déchirés. Aujourd'hui s'élevant dans les airs, elle touche les nuës. A l'aspect de la flotte de Guillaume, elle agite son front pâle & superbe: les Empires s'ébranlent. Bientôt elle fend les plaines célestes, & atteignant l'Europe, elle regarde d'un oeil satisfait les ruines de l'ancienne Grèce, tombeau de la liberté: mais à travers ces ruines, elle découvre les cendres de Solon, de Socrate: soudain elle détourne les yeux, & rallumant son courroux, elle prend vers Madrid un vol précipité.

Là s'éleve un temple antique, sombre demeure du Fanatisme, monstre échapé des enfers. Jadis, sous le nom de Moloch, on lui offrit des victimes humaines. Indigné que

ces

ces horribles offrandes lui fussent enlevées par un culte nouveau, il y répandit son souffle empoisonné, & rassemblant les débris de tous les autels où ruissela le sang des hommes, il en forma ce temple. Son trône, tendu de noir ainsi que les murs, repose sur des souterrains remplis de cadavres: un poignard ensanglanté arme ses mains; pâle & consumé d'un feu intérieur, ses yeux creux lancent des étincelles.

La Tirannie l'aborde en ces mots. „ O toi, dont [faut-il l'avouër?] j'envie le bonheur! toi qui gouvernes les esprits, tandisque trop souvent..... les corps seuls obéissent à mon empire! c'est à regret que descendant à la priere, j'implore ton secours: tu prétens usurper mon pouvoir; mais l'intétêt nous doit unir contre un peuple audacieux qui veut nous bannir l'une & l'autre. Quoi! l'homme, ce vermisseau rampant, né pour servir, enchaîné dès le berceau, & qui jamais n'est dégagé de ses langes, jouët fragile de tous les élémens, esclave de la nature entiere, son propre esclave, & enfin celui de la mort, qui l'entraine dans

la nuit du tombeau; l'homme leve un front orgueilleux, aspire à la liberté, veut être son seul Monarque! Europe! tu ne peux t'arracher à mon pouvoir. Quelques-uns de tes peuples semblent avoir brisé mon sceptre: mais ceux-ci après le court période d'une liberté achetée par des torrens de sang, voyent avec effroi le despotisme sortir du sein de la liberté même: ceux-là pensent être libres, & cette illusion les enchaine. Le Batave ose aspirer à un bonheur plus certain & plus durable. Je veux que, digne ministre de mes volontés, Philippe domte cette nation insolente: je veux en l'assujettissant la plonger en des malheurs qui soient pour l'univers un exemple terrible, afin que désormais tous les peuples portent leurs fers sans murmure, & loin de chercher à les rompre, tremblent au seul nom de la liberté."

Le Fanatisme aplaudit à ce discours, & plein de courroux, s'agitant sur son trône: „C'est donc envain, que par un serment qui fit trembler les enfers mêmes, je jurai d'étendre mon empire sur tous les mortels! que j'obs-

cur-

curcis cette Religion qui ramenoit le culte d'un ſeul Etre ! les ténèbres s'éclaircisſent ; plus d'un peuple ſe ſouleve ; & le Batave .... Qu'êtes vous devenus, jours fortunés, où je rejettai du ſein de l'Espagne & le Maure & le Juif, & vous jours plus fortunés encore, où je conduiſis mes fils dans le nouveau monde ? des fleuves de ſang couloient ſur mes pas : il falloit m'adorer ou périr ; j'étois le Conquérant de cet hémisphère. Et le Batave oſe m'inſulter ! S'il triomphe, ſon exemple entraine mes adorateurs : autel, que cette main érigea, tu es précipité avec moi dans les enfers ! mais non : je respire, je tiens ce poignard. Madrid ! ne me donne plus ces ſpectacles, que ramene chaque année, & où ton Roi, la tête découverte, asſiste au ſacrifice d'une victime humaine ; il n'est plus qu'un ſpectacle cher à mon coeur ; que dans un acte ſolemnel de foi les Provinces Belgiques, bucher de tous leurs habitans, envoyent jusqu'aux cieux & dans les abîmes de l'enfer étonné, la lueur de leurs feux avec leurs cendres." Les voutes ſoûterraines avec leurs tombeaux, répétent ces paroles terribles : la cendre des morts frémit & murmure.

Tous deux sortent du temple: environnés d'un nuage, qui obscurcit la nuit même, ils s'élevent dans les airs: en un moment ils sont au dessus de la flotte. Tels qu'une comète qui chargée d'une race de Géants armés d'un nouveau tonnerre, viendroit dans le silence des ténèbres, heurter ce globe, & vomir cette race formidable; il fuiroit loin de son orbite embrasé: tels ces Génies bouleversent l'océan: les astres se troublent: l'abîme murmure: les vagues tonnent: les gouffres s'enflent & se transforment en montagnes mouvantes, qui soudain s'écroulant, disparoissent dans les abîmes: épouvantée, la baleine sort du sommeil, s'élance du fond de son antre au haut des nuës, demande avec courroux qui ose ébranler son empire, cherche dans tout l'océan son ennemi, & cependant combat les vagues mugissantes, redouble la tempête, & vomit des feux qui s'unissent aux feux terribles des éclairs. En vain Guillaume veut retrouver les terres des Bataves; même il est séparé de sa flotte: il s'efforce à la rejoindre, quand les deux Génies saisissant le mât de son vaisseau, l'écartent avec violence: il vole loin de cette con-

contrée jusque dans la mer que fillonna Colomb. Mais Ocanor dont le trône s'élevoit au milieu de cette mer, aperçoit le héros: il s'avance fur un nuage, & conduit le vaisseau vers une ile voifine.

Asfemblé aux bords de l'Ile, un peuple nombreux imploroit le Ciel, en faveur de ces infortunés battus par la tempête, tandisque d'autres voguoient dans des canots à leur fecours. Guillaume aborde enfin: mais à peine a-t-il avec fa troupe, imprimé fes pas fur le rivage, que furieufe la mer engloutit fon vaisfeau. Il attache un oeil confterné fur ce gouffre dévorant; il ne voit paroitre aucun débris: fes freres font éclater leur douleur; fes guerriers pousfent des cris: le héros les regarde: la conftance est fur fon front: tout fe tait. Il fe tourne vers le peuple qui l'environne. „ Quelle est, dit-il, cette nation qui fe montre fi fenfible à mon fort?" Un vieillard vénérable fe préfente. „ Vous voyez, reprend-il, des Bataves." A ces mots la furprife est dans les yeux de Guillaume. „ Sous le règne de Charle, dit le vieillard, jettés par

la tempête ſur ces côtes, nous y fumes retenus moins par l'aspect des troubles qui ſe formoient dans notre patrie, que par la terreur de ceux qu'annonçoit le ſceptre de Philippe. Cette Ile presque déſerte recéloit dans ſon ſein le bonheur: nous l'avons acquiſe ſans répandre de ſang, & la douceur de nos loix ayant captivé les ſauvages qui l'habitoient, ils participent avec nous à l'heureuſe égalité, tandis-qu'un ciel toujours ſerein nourrit dans nos coeurs le calme, & favoriſe la fertilité de nos terres. Cependant nous ne ſommes pas ſi détachés de notre ancienne patrie, que nous ne partagions ſes malheurs: nous nous reprochons quelquefois notre félicité: instruits par la renommée des efforts éclatans d'un héros, digne de rompre les fers du Batave, ſon nom est ſouvent ſur nos levres; pluſieurs peuvent à peine réprimer le deſir qui les porte à voler ſur ſes pas. Pour moi qui ſous mes pieds chancelans vois s'ouvrir la tombe, je m'estimerois trop fortuné, ſi ayant eu l'avantage de le connoître, je pouvois, avant que la mort fermât ces yeux, les arrêter encore une fois ſur le plus illustre rejetton du ſang des Naſſau...

Mais

Mais daignez vous nommer à votre tour: vos traits, votre port m'annoncent que vous n'êtes point un mortel ordinaire."

Guillaume soupire. „ Peuple heureux! qui as échapé à tous les revers dont le Batave est la proie! ...." S'adressant à ses freres: „ Voici donc la rive Belgique où nous devions aborder!" Il dit. Le vieillard le considere d'un oeil plus attentif. „ A la grandeur, dit-il, qui éclate dans toute votre personne...... à votre douleur.... à votre constance..... un doux souvenir..... me trompé-je? parlé-je à Guillaume?" A peine a-t-il prononcé ce nom que des cris d'une allégresse unanime s'élevent de l'assemblée: tous se félicitent d'avoir recueilli dans leur Ile le héros du Batave: on se presse autour de lui: on l'interroge sur sa fortune & sur celle de ce peuple.

Il satisfait en peu de mots à leurs questions; il porte ses pas loin du rivage. A mesure qu'il avance, se dévelopent à ses yeux des beautés nouvelles. Les plus heureuses pro-

ductions des deux mondes, rassemblées dans cette Ile par la nature & l'art, croissoient dans une parfaite harmonie : tandisque les arbres de l'Europe & de l'Inde entrelaçoient leur feuillage varié, les oiseaux de ces climats divers confondoient sur les rameaux leurs chants & leur plumage : aucune tâché ne souilloit l'azur brillant des cieux : on respiroit le calme; l'oeil se perdoit dans de longs berceaux, ouvrage de la nature : & l'or, sans qu'on daignât le recueillir, couloit avec les ruisseaux. Les sauvages étoient des hommes.

Cependant du sein de ces bosquets sort une jeune beauté, qui ajoûte à l'enchantement de ce séjour: les couleurs de l'aurore animent son teint, & par d'insensibles nuances s'y confondent avec la blancheur de l'éther; dans ses yeux brillent les feux des astres: le printems soûrit sur ses levres: l'Iris ne forme pas un arc plus parfait que sa paupiere. Elle tient une guirlande de fleurs. ,, Illustre Etranger! dit-elle, porté dans ces lieux par la tempête, voulez-vous déjà vous rembarquer sur les flots terribles? Que ne goûtez-vous

quel-

quelque repos à l'ombre de ces hêtres? J'irai cueillir les fleurs des prairies pour vous en couvrir, & ma main écartera ce qui pourroit troubler votre sommeil." Ainsi parle Idalyre, & dans ses regards éclate l'innocence. Guillaume lui demande quel est son sort. „Vous voyez, dit-elle, dans la prairie ces fleurs qu'agitent doucement les zéphirs & les ruisseaux odorans: ma main tantôt les arrose, & tantôt les propage; leurs parfums me payent un tribut de reconnoissance. Tant qu'elles sont en leur aurore, je ne les arrache point à leur mere ni à leurs compagnes; mais lorsque dans leur midi, elles aprochent de leur terme, trop voisin, hélas! de leur naissance, j'en orne ma cabane, & enfin je les recueille dans des urnes, leurs tombeaux.... Aujourd'hui je n'ai point épargné les plus tendres fleurs; elles forment l'image des noeuds fortunés qui, dans ce moment, uniront à ma destinée celle d'Arthur." Elle rougit en achevant ces paroles, & tient l'oeil attaché sur la guirlande. Sa cabane frape les regards du héros: ébloui du riche éclat de tant de fleurs, il respire l'heureux mélange de leurs parfums:

une

une ſource transparente entretient dans la cabane une fraicheur éternelle : tel fut jadis, avant que le marbre eut remplacé la verdure, le premier Temple de Flore; & Idalyre eut été cette Déesſe. Guillaume est captivé par ces beaux lieux: il ſemble que les ruisſeaux & la douce haleine de l'air emportent une partie de ſa douleur: mais tout-à-coup ſe préſentent devant ſes regards ſa flotte errante, les tours de ſa patrie, ſes amis dans les fers: ausſitôt disparoit la cabane avec Idalyre & toute cette ſcène enchantée: il s'éloigne, & marchant vers le rivage, il demande aux habitans de l'Ile un vaisſeau. Leur front ſe couvre de douleur. „ Nous n'avons point de vaisſeau, lui diſent-ils: quelques canots nous ſuffiſent. Demeurez avec nous; le Ciel vous a conduit dans une ſeconde patrie. Braverez-vous encor la mer orageuſe & le ſort incertain?...." Guillaume ſe courrouce. „ Que je puisſe, interromt-il, comme ſi le Batave n'étoit plus, languir dans le repos! Je pars, dusſé-je affronter l'océan ſur une frèle barque: les momens s'écoulent; peut-être on combat..... Avez-vous oublié que malgré les mers qui vous

séparent, vous n'êtes avec le Batave qu'une famille, que dans l'enceinte de ses villes, vous avez des amis, des parens, & quand ces liens seroient détruits, vous portez un même nom; consentez-vous qu'il rampe dans l'esclavage?" Ces mots les embrasent.

En cet instant abordent des canots chargés de sauvages, qui fuyent la barbarie dont l'Espagnol fait gémir l'autre hémisphere: plusieurs d'eux se sont affranchis, malgré leurs chaines. A travers leur abattement éclate leur fierté primitive, lorsque voyant des Européens, ils se troublent, & présentent leurs mains pour recevoir de nouveaux fers. Guillaume entend au fond de son coeur la voix de la pitié: le courroux suit cette voix plaintive; il brule de partir, de combattre les destructeurs de l'homme.

Cependant vogue vers le rivage un vaisseau, que ne guide aucune main mortelle. Guillaume regarde, & se demande si c'est un don de quelque Intelligence céleste: il ne se trompe point: Ocanor l'envoye. Jamais d'aucun port ne

ne sortit un semblable vaisseau: pour la premiere fois il fend l'onde; à sa grandeur, comme à sa beauté, on diroit le palais du Génie de l'océan. Le mât, tour superbe, commande aux nuës: la prouë, emblême du Belge, est un terrible Lion, écartant de son soufle enflammé les vagues écumeuses, & se frayant la route sur l'empire des mers: la voile immense déploye dans une peinture délicate & qui échape à l'oeil des mortels, les destinées du Batave.

A l'aspect de ce vaisseau, Guillaume transporté, se précipitoit vers la rive, lorsqu'il apperçoit Irthur à la tête d'un Corps nombreux. Il voit arriver d'un pas chancelant le vieillard qui l'accueillit dans l'Ile. „ Mon fils! dit le vieillard, en embrassant Irthur, & en retenant ses larmes; à cet appareil belliqueux peu s'en faut que cédant à l'ardeur, qui ranime ce coeur mourant.... mais je serois dans le navire un fardeau inutile: tu combattras, je te l'ai permis; je te l'ordonne. Signale ta valeur, comme si à tes côtés, ma voix frapoit ton oreille; tu l'entends pour la derniere fois; ho-

honore ma tombe.... Cependant si le Ciel vouloit prolonger mes jours, jusqu'à l'instant où ta main victorieuse vint fermer ma paupiere, mon fils! je ne connoitrois point les horreurs du trépas; l'excès de la joie romproit le fil de ma vie." Ses pleurs coulent. Irthur, dans les bras du vieillard, baisoit ses cheveux blancs, lorsqu'il voit accourir Idalyre: les larmes de cette amante, comme une source qui vient de s'ouvrir une route, se précipitoient sur son sein, & jusque sur la guirlande de fleurs que tenoit sa main tremblante. „ Perfide! s'écrie-t-elle, tu me trompois! Insensée! je rassemblois les fleurs des prairies, & tandisque mon coeur guidoit ma main, je traçois, sans le savoir, le nom d'un traitre!.... Mes jours jusqu'à présent s'écouloient comme les flots d'une claire fontaine; je n'avois répandu que les larmes de la joie..... Irthur! je ne puis blâmer ton départ: mais falloit-il abuser une amante? je puis t'accompagner: de quel droit affrontez-vous seule les hazards? Je suis foible, timide: ah! tu ne connois point l'amour si tu ignores jusqu'où il peut élever le courage." Elle dit, & voyant

voyant ſa priere inutile, elle regarde la mer, & frémit. „Tien, dit-elle, reçois cette guirlande formée ſous de malheureux auſpices; qu'elle ſuive longtems le navire qui portera l'infidele, & lui adreſſe des reproches que ma voix ne pourra plus lui faire entendre." En même tems elle jette dans les flots la guirlande. Irthur pâlit, ſe trouble: cependant il regarde Guillaume, & animé de plus de force, il s'arrachoit à ſon amante, lorsqu'Idalyre chancelle, & tombe: ſa prunelle errante fuit la lumiere. Le guerrier ne peut partir: ſes pas ſont enchainés: le glaive échape de ſa main. „Barbare! s'écrie-t-il, demeure pour lui rendre les derniers devoirs..... Idalyre! vien, renais pour me ſuivre; ma destinée est la tienne." A ces mots, comme l'Iris foiblement nuancé ſoûrit dans un pâle nuage, le ſourire de la joie ſe peint ſur les lèvres d'Idalyre: elle regarde ſon amant, ſe leve, fait quelques pas, s'élance d'un pas léger vers le vaiſſeau: Irthur l'y ſuit avec ſes guerriers, & les ſauvages qui venant d'aborder dans l'Ile, ont demandé d'aller combattre avec Guillaume. Le vaiſſeau vole; la

ri-

rive inondée de larmes, retentit de cris & de voeux.

Cependant les Chefs qu'avoit épargnés la tempête, étoient plongés dans le déſespoir; les jours s'écouloient, & leurs vaisſeaux, comme ſans pilote ni gouvernail, erroient ſur l'océan: il ſont enfin tentés d'abandonner leur entrepriſe: mais Lumey hautement s'y opoſe. „ Si Nasſau, dit-il, est ſeulement éloigné, il ne tardera pas à nous rejoindre. S'il n'est plus!.... Son ombre vole autour de nous, & nous juge: achevons ce qu'il a commencé, ou ſuivons-le dans la nuit du trépas." Ces mots raniment leur courage.

Au nord de Zélande, où la mer est parſemée d'Iles, & où ſe mèlent à l'onde amere la Meuſe & le Rhin, s'éleve l'Ile de Vorn, qui protége les terres contre les tempêtes, & qu'Albe munit d'un Fort redoutable: c'est là que voguent les vaisſeaux. Au bruit des proues écumeuſes, & au murmure frémisſant des guerriers, impatiens de combattre, les Gardes vigilantes, ſe ſouvenant des ordres

d'Albe, prêtent l'oreille, & portent l'œil sur la mer: ils apperçoivent à travers les ténèbres, ces vaisseaux flottans avec fierté: aussitôt ils éveillent leurs compagnons & leurs chefs: tous courent aux armes, & dans l'instant les murs sont couverts de vaillants défenseurs: leur armure brille à la clarté des astres.

Lumey voyant que le succès est le prix moins de la surprise que du courage, fait gronder ses tonnerres, auxquels, comme autant d'échos, répondent les tonnerres des remparts. Le sommeil fuit des yeux du citoyen épouvanté; les arbres que décoroit le printems, frémissent, jonchent la terre de leurs fleurs naissantes, tandisque les jeunes oiseaux, qui déjà bégayoient des sons harmonieux, s'éveillent pleins d'effroi, sous l'aile tremblante de leur mere. Lumey plus impétueux que ces foudres, se précipite vers le Fort, trompe l'ennemi par une attaque simulée, cotoye en silence les murs, fait planter les échelles, monte avec les plus hardis, arrive au haut des remparts: imprimant leurs pas sur le sol de leur patrie, ils éprouvent un agréable frémissement,

qui redouble leur ardeur martiale. La Liberté forme à leurs yeux un fantôme: ils croyent voir Nassau combattre à leur tête: ils ne doutent plus de la victoire: déjà s'empare des Espagnols la terreur.

Nassau cependant franchissoit les mers: les vagues s'ouvroient devant son vaisseau; & les vents, comme sans le secours de l'onde, le portoient sur leurs ailes rapides: mais leur vol est encor trop lent au gré de son impatience. Enfin il aperçoit sa flotte; il entend le bruit du combat: son coeur est vivement agité; il leve au Ciel des yeux pleins de flamme; quand tout-à-coup semble s'anéantir l'espace qui le sépare du Fort, le vaisseau touche au rivage; le héros est sur le rempart; son glaive lance des éclairs, & tonne. Ce n'est plus un fantôme; c'est Guillaume lui-même qui combat. Lumey, & les siens ne s'arrètent point à le considérer: transportés de joie, ils hâtent la victoire. Comme les vagues d'un torrent fuyent devant l'Aquilon, & cherchent leur retraite au sein d'une forêt ébranlée, quand, plus épouvantable,

l'Aquilon déracine les hauts pins, pourſuit les vagues conſternées, & les anéantit de ſon ſoufle dévorant: tels les Espagnols ébranlent le courage des leurs, dans les bras desquels ils vont ſe jetter; tels Guillaume & Lumey ſuivent leurs pas, & les entrainent tous dans la même défaite. Le vainqueur ouvre les portes; les ponts ſont abaisſés; le Batave entre avec des chants de victoire. Une vive ſatisfaction pénetre le coeur de Guillaume: mais il ſe trouble à la penſée que tant de villes ſont encor au pouvoir d'un barbare ennemi. Telle une Lionne, demandant ſes rejetons à toute la nature par des rugisſemens terribles, franchit les fleuves, les forêts, les montagnes, lorsqu'elle rencontre la trace des ravisſeurs; furieuſe elle fond ſur eux, leur arrache un lionceau, mais partagée entre celui qu'elle tient, & ceux qui demeurent leur proie, elle tremble & de joie & de rage.

Dans Bruxelle cependant, Albe enivré de ſes ſuccès, avoit préparé ſon départ. Son char l'attendoit. „ Mon fils, dit-il à Fréderic, mes ſermens ſont remplis; je vais trouver dans les regards de Philippe ma récompen-

ſe.

se. Frémissent autour du trône les Courtisans: j'acheve ce que d'autres ont vainement tenté; je crois triompher à la fois de Guillaume & de Granvelle. Le Belge si terrible, mon bras l'a dompté: j'enchaine pour jamais son insolence; & ce que la fable raconte de ce Géant couvert de l'Etna, est l'image de l'état où j'ai précipité Guillaume: oui, j'eus tort de le redouter: ne l'ai-je pas comme enséveli dans les antres de la terre? il peut en s'agitant lancer des feux, pousser de vains murmures; mais bientôt il retombe sous le poids qui l'accable. Je te laisse dans ces Provinces: veille sur mon ouvrage; sois inéxorable aux cris de ce peuple." Il dit, embrasse froidement son fils, descend de son palais, & arrive près du char, lorsque l'air retentit du bruit perçant d'un cor: le peuple s'écarte: un courier, hors d'haleine & couvert de sueur, presse les flancs d'un coursier dont les pas rapides ébranlent la terre: il s'arrète devant Albe, s'élance du coursier, qui soudain s'abat. „Où allez-vous, apui du trône! dit-il, les Lieutenans de Guillaume, Guillaume lui-même attaquent Vorn; la mer, les vents, les ténèbres ont se-

secondé ses desseins; il conduisit des forêts de la Germanie une Armée moins nombreuse; la citadelle ne peut résister à ce torrent; il va inonder toutes nos Provinces." Comme celui aux pieds duquel tombe la foudre, Albe pâlit. Mais reprenant aussi-tôt sa fierté: „Je vais, dit-il, & je fais rentrer dans le néant ces audacieux projets; la mer ne sera pas plus favorable au téméraire Nassau que ne l'a été la terre; s'il ose m'attendre, je le combats; je veux que lui & ses vaisseaux embrasés du feu de mon tonnerre, soient engloutis dans les ondes." Il dit: sa voix rassemble ses guerriers & sa flotte.

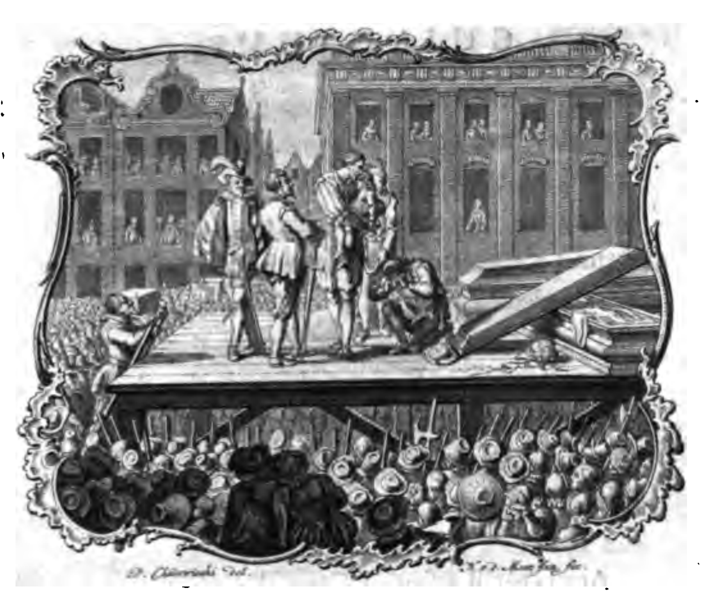
Cependant la Liberté, du haut de la flotte de Guillaume, éleve sa voix terrible; elle retentit sur la mer jusqu'aux rochers d'Albion, & sur la terre jusqu'aux rivages éloignés de la Meuse & du Rhin. Ces fleuves étonnés s'arrêtent dans leur cours: les Provinces Belgiques sont émues. Mais comme, à la renaissance du printems, quand les sillons s'ouvrent aux doux rayons du soleil, l'Aquilon, tiran de la nature, reparoit, & de son souffle gla-

glacé coupe les tendres boutons, & porte la mort jusque dans les entrailles de la terre: de même Albe montre son front redoutable. Bruxelle! Anvers! vous vîtes dans ses yeux briller la foudre: vos tours tremblerent.

De l'Ile de Vorn se répand dans les deux Provinces, dont elle est comme le lien, la flamme de la liberté: il leur semble entendre la voix de Guillaume s'élevant dans les airs, & leur adressant ces paroles. „ Peuples! l'objet particulier de ma tendresse! qui me secondera si vous trompez mon amour, ma confiance? Albe est éloigné: Guillaume est dans votre sein." Soudain toutes les villes des deux Provinces brisent à la fois leurs fers. Toi seule Amsterdam!..... mais dans ton berceau, tu ne prévois point la gloire éclatante que te prépare la liberté.

Guillaume satisfait porte ses pas sur la rive, lorsqu'il voit les flots chargés de cadavres: ce ne sont point des guerriers, mais

des citoyens : la Meuſe mêlée à l'onde amere, les aporte à ſes pieds, comme pour implorer ſa vengeance. Son coeur est troublé de noirs presſentimens.



GUILLAUME.

CHANT SIXIEME.

Plus promte que les Couriers d'Albe, la Tirannie fend les airs, franchit les Pirénées; en son courroux elle précipite plus d'un rocher dans les abimes; sous ses pieds fuit l'Ebre épouvanté: elle vole de tours en tours, & fait entendre sa voix au palais d'Escurial. Philippe y avoit rassemblé les plaisirs: mais il portoit au milieu d'eux un front sévère;

vainement leur troupe folâtre s'efforçoit à dissiper les soucis du Monarque. Granvelle paroît devant lui. „ Grand Roi, dit-il, tandisque se repose votre sceptre, & que les heures s'écoulent, Guillaume..... est maitre de deux Provinces." A ces mots les plaisirs se dispersent; les nombreux flambeaux s'obscurcissent. Philippe demande son char; il y monte, & s'éloignant du palais, ses coursiers fendent les ombres de la nuit; en peu d'heures ils sont à Madrid.

Aussi-tôt il assemble Granvelle, Figheroa, & d'autres Ministres de ses conseils. Ils sont introduits dans un endroit reculé, muni d'épaisses murailles, de triples portes, où n'entre qu'en tremblant le jour, & devant lequel veillent le Silence mystérieux, & la sombre Politique, à l'oeil creux & perçant; sa main cache un poignard; le sourire est sur ses lèvres; fantôme errant de Cours en Cours, longtems il s'arrèta dans Rome, où ceint de la thiare, il gouverna l'univers: aujourd'hui le palais de Philippe est son temple.

Phi-

Philippe d'ordinaire impénétrable, & dont le front, infidele tableau de son ame, ressemble à ces glaces perfides qui alterent la nature, ne peut en ce moment maitriser son courroux; tous ses traits l'annoncent. „ Par quelle fatalité, dit-il, l'adversaire que j'avois écrasé, se releve-t-il de ses ruines! Obéïssante à ma voix, la mort a frapé mes ennemis; Nassau respire! que dis-je, il arme; il enfante une flotte; dès-qu'il paroit, il m'enleve deux Provinces! une divinité l'environnant d'un nuage, dérobe aux yeux d'Albe, comme aux miens, ses projets audacieux! Que mes vaisseaux partent, volent, tombent sur sa flotte embrasée, l'ensévelissent au fond des eaux; Reine de l'océan, que l'Espagne le purge de ces pirates.... Cependant j'arme contre l'usurpateur la cupidité humaine: oui, celui qui m'aportant sa tête ensanglantée, repaîtra mes yeux de ces traits défigurés par la mort, de cette bouche superbe, réduite au silence, recevra tout l'or qu'il desire: tremble le rebelle! j'ouvre sous chacun de ses pas le tombeau; je veux qu'il redoute l'air qui l'environne, qu'au sein de l'amitié, il ne soit pas exempt de ter-
reur,

reur. Si je pouvois de ma propre main.... je ſavourerois les délices de la vengeance. Mais je le terraſſe dans un autre lui-même; ſon fils mourra; l'arrêt est prononcé; & peut-être en ce moment il expire..... Quel est cependant votre avis? remettrai-je ma foudre aux mains de mes guerriers? l'irai-je lancer moi-même?"

Granvelle prend la parole. „ Vengeur de nos autels! puiſſant Monarque! ſi vous n'aviez pas cedé aux priéres inſolentes de Naſſau, ſi vous n'aviez pas retiré de mes mains le glaive ſacré; la Politique & la Religion, plus victorieuſes que la guerre, vous auroient maintenant aſſujetti ces Provinces. L'odieux cri des triomphes dont Bruxelle retentit à mon départ, frape encor mon oreille..... Pardonnez: je reſſens trop des outrages que vous m'avez ordonné de ſubir: mais ſi je les reſſens, c'est qu'ils retombent ſur vous-même: en rejettant vos ministres, le Belge s'est exercé à rejetter votre ſceptre. Pourriez-vous balancer déſormais? Si le ſang n'étouffe le feu de la rebellion, ne doutez point, que nourri par les peu-

peuples voisins, l'embrasement n'éclaire l'Espagne. Régnez; que la Foi régne; elle combat pour votre trône: combattez pour ses autels; l'Espagne en des tems moins orageux, a répandu des torrens de sang.... Mais ne commettez plus votre glaive à vos Ministres, dont les rebelles ont appris à mépriser le pouvoir: paroissez vous-même; que l'éclat terrible de la majesté souveraine épouvante, disperse la révolte!"

Il dit, & Philippe tourne l'œil sur Figheroa, majestueux vieillard. Tel que jadis le chêne antique ombrageant les tombeaux de ceux qu'il avoit vû naître, & tout chargé d'inscriptions, instruisoit la postérité des erreurs des mortels; consacré par les sages, il leur sembloit prophétique, tandisqu'une jeunesse insensée outrageoit ses rameaux flêtris: tel se montroit Figheroa. Des cheveux blancs couronnoient sa tête: malgré la vieillesse, qui souvent éteint le sentiment, la tendre humanité respire au fond de son coeur, éclate dans ses traits, & se répand sur ses lévres. Rarement Philippe le consulte: mais il se flatte qu'aujourd'hui le vieillard inti-

ti-

timidé n'osera défendre le Belge. „ Il est trop vrai, dit Figheroa, l'Espagne a fait ruisseler le sang dans l'ancien monde, & quand, pour réparer ses pertes, elle a cherché, à travers l'océan, de nouveaux sujets, des fleuves nouveaux de sang out coulé; nous avons fait frémir la nature dans l'un & dans l'autre hémisphère; &, ce qui fut notre oprobre, devient dans votre bouche, ô Granvelle, un motif d'ensanglanter nos mains! l'Espagne n'est donc point rassasiée de meurtres! Seules les Provinces Belgiques fleurissoient à l'ombre de la paix: il faut qu'à leur tour elles connoissent la désolation, & les ravages. Sans doute on se propose de rendre exécrable dans tous les lieux de son empire le nom Espagnol! La Politique, dit-on, ordonne ces rigueurs! Quoi! dévaster ses Etats, régner sur des tombeaux, seroit de la grandeur d'un Monarque! Dans la naissance des sociétés, les loix érigerent les trônes, comme autant d'asiles inviolables; protectrices des peuples, elles sont la garde la plus fidèle des Rois; s'ils les écartent, il n'est point de glaives, point de Forts qui les puissent défendre; quand ils jurent de les maintenir,

nir, s'ils doivent ce ferment à l'humanité, ils se le doivent à eux-mêmes. L'autorité peut exiler les loix, non les anéantir: filles de l'Eternité, elles survivent aux âges: la voix des malheureux est leur sublime interprête; elles parlent du fond de leurs déserts au coeur même de leurs ennemis; elles viennent enfin, & renversent les trônes qui lançoient le tonnerre. Et toi, Religion, émanation du Créateur! je ne te reconnois point dans ces buchers fumans de sang humain, dans ces flammes plus terribles, que ne doit point éteindre l'éternité, & dont s'arment des hommes barbares; l'enfer n'est que dans leurs coeurs: eux seuls en sont les affreux ministres. Douce, bienfaisante, dans tes yeux est la paix: tu veux éclairer les hommes, ne former sur la terre qu'une famille fortunée. Philippe! c'est la premiere fois peut-être que la vérité ose vous faire entendre sa voix: n'y fermez par votre oreille. Ne confiez plus votre autorité à des mains étrangères. Allez vous-même dans ces Provinces, armé non d'un glaive, mais d'un sceptre pacifique. Quel empire exerce sur les peuples le front de leurs Rois, & sur les Rois la présence de leurs

peu-

peuples! un pere dans l'absence d'un fils prononce sa perte; que ce fils paroisse, ses entrailles paternelles s'émeuvent; le fils s'attendrit à son tour.

J'ai plaidé la cause des nations: je n'oublie point cet enfant malheureux, condamné à la mort. De quoi s'est-il rendu coupable? N'est-ce point assez qu'il languisse dans les horreurs d'une prison, loin de ceux qui l'ont vû naître! Dans le fils veut-on fraper le Pere? cette famille intrépide, après l'ambition d'établir la liberté, n'aspire qu'à mourir pour elle. Guillaume ignore-t-il que son fils est dans vos mains, aux portes du trépas? il arbore cependant l'étendart de la guerre. Sans doute il versera des larmes: mais ce seront les larmes d'une lionne irritée: plus redoutable, sa cause sera plus légitime aux yeux des nations; ce n'est plus un rebelle, c'est un pere, que les cendres de son fils apellent aux combats. On a vû des tigres, touchés des graces & des pleurs de l'enfance, l'allaiter malgré la soif du sang qui les dévore: l'homme seroit-il plus barbare; & la jeunesse n auroit-elle aucun droit de l'adoucir!

La

La franchise est sur mes levres: j'ai déplu: las d'être temoin du carnage, au bord du tombeau, qu'on m'y précipite; qu'on ajoûte ma tête à tant de victimes."

Pendant qu'il parloit, le courroux & la surprise éclatoient sur le front de Philippe, de Granvelle, & de tous les courtisans: jamais le vieillard n'avoit manifesté une si noble audace. Mais Granvelle ne peut maitriser sa rage: tantôt pâle, tantôt enflammé, ces mots, comme un torrent, courent de ses levres. „ Vieillard, opprobre des cheveux blancs! Si je suivois les mouvemens d'une juste fureur, je t'accorderois ta demande, & te précipitant dans la tombe ouverte à tes pieds, je délivrerois l'Espagne du défenseur de la rebellion.... Pardonnez, Philippe! le zele de votre gloire m'emporte, mais je frémis des lâches conseils qu'on ose vous donner. Est-ce ainsi, grand Roi! que vous marcheriez sur les traces de vos ancêtres? leurs conquêtes n'ont fait que préparer vos conquêtes, & telle est votre puissance, que si jamais Monarque put nourrir l'espoir d'ériger son trône sur le débris uni-

verſel des ſceptres, cette éclatante destinée vous ſemble promiſe. Tandisque ces projets ſublimes vous doivent occuper, ſouffrirez-vous la révolte inſolente de vos propres ſujets? ne les punirez-vous point d'arreter votre courſe victorieuſe? Quoi! l'Amérique est à vos pieds; & le Belge murmure! Un monde entier avec ſes fleuves & ſes mers, tremble à votre voix, & ſe dépouille devant vous de ſes immenſes tréſors, heureux de rehauſſer l'éclat de votre couronne; & une nation enrichie ſous le regne de vos peres, ſous votre regne, s'enhardit jusqu'à vous refuſer ſon tribut & ſou hommage! Le ſceptre & la liberté ſont inalliables: qu'un Roi ſoit obéï; il n'est point d'autre loi. Il en est une plus ſacrée encore, la Religion! Elle vous parle par ma bouche. Prince! à qui le Ciel remit le ſceptre, pour qu'il fût ſon appui, ſoutenez cette glorieuſe destinée. De toutes-parts l'on envahit ſes temples. Un monstre que les ténebres déroboient à ſes regards perçans, l'Héréſie oſe, à la face du ſoleil, le glaive en main, l'attaquer ſur ſon trone: des Rois combattent ſous les étendarts du monstre. C'est à vous de

les

les vaincre, à vous de l'enchaîner; qu'il fuie dans les enfers; & la Religion pose sur votre front une couronne immortelle; elle releve ses autels, renverse les Rois, frappe les tombeaux de Luther, de Calvin; ils s'ouvrent; leurs cendres flétries sont dispersées; leurs noms effacés de la terre.... Nous sommes loin de ces triomphes. Nassau s'avance; les villes lui ouvrent leurs portes; & peut-être qu'un jour, favorisé des Rois jaloux de votre gloire, il portera la guerre jusque dans l'Espagne. Alors, Figheroa, tandisque d'une main tremblante vous le couronnerez de lauriers, nous vous conjurerons de l'exhorter à n'abuser pas de la victoire; nous implorerons votre clémence; nous nous prosternerons.... Philippe! faites rentrer dans le néant, & ces timides conseils, & ces hardis projets: prenez le glaive de la Religion & celui des combats: grondent à la fois tous leurs tonnerres: meure Buren: que le Belge se précipite à vos pieds, ou dans le tombeau....." Granvelle ne peut poursuivre; ses levres écument; il pâlit, ses yeux égarés se troublent; il croit descendre lui-même au tom-

tombeau. Figheroa le confidere d'un air calme. „ Oui, dit Philippe, en regardant Figheroa; je punis le Belge & ceux qui l'ofent défendre: cependant je ne dégrade point l'autorité fouveraine, & je ne vais point combattre moi-même mes fujets: du fein de mon palais je lance la foudre. Buren! je te perçois le coeur: la politique femble prescrire une autre loi; c'est à regret... fi tu respires, tu peux vivre." Il dit: Granvelle n'est point fatisfait. Figheroa fe hâte de fortir du confeil.

En ce moment Buren fe retraçoit des fcenes, qui fouvent affoiblisfoient le fentiment de fes malheurs. „ Aldegonde, difoit-il, n'a pu rompre mes fers: mais il a de ma part embrasfé Guillaume & Maurice: encor fuis-je heureux de ferrer ces noeuds par des mains étrangeres!" Et par la penfée il s'élançoit fur les pas d'Aldegonde, & il entendoit leurs voix. Cependant s'ouvrent en tumulte les portes de la prifon, & il voit briller des armes. Soudain fuit le fonge flateur; il est comme arraché des bras de fon pere. Le chef des

fa-

ſatellites s'avance armé d'un glaive: ſon regard est un arrêt de mort. Le coeur de Buren est ſortement ébranlé du paſſage ſubit des plus doux ſentimens à cet arrêt terrible. Bientôt montrant plus de fermeté. „Si vous daignez, lui dit-il, prolonger de quelques instans une vie infortunée, aprenez-moi ſi Guillaume respire, & en quels lieux il arrête ſes pas. Que craignez-vous? j'emporte votre réponſe au tombeau: peut-être elle troublera mes cendres: peut-être auſſi qu'adouciſſant le coup fatal, elle répandra plus de calme dans la demeure du trépas: ma tombe ſe couronneroit de fleurs plus odorantes." Le ſatellite, plus farouche, garde le ſilence. Buren en conçoit un favorable augure. „ Guillaume! dit-il, tu vis; tu n'es pas toujours infortuné."

Irrité de cette audace, le ſoldat leve le fer; Buren ſe trouble; il pâlit, mais il ne recule point; errantes devant ſes yeux, les images de Guillaume, de Maurice, de Louis, en l'attendriſſant, le ſoutiennent. La mort descendoit, quand la priſon s'ouvre; un vieillard vénérable paroit; c'est Figheroa: le poids des ans

n'a pas ralenti ſa courſe. A ſa préſence, le ſoldat ne peut fraper, comme ſi une divinité lui retenoit le bras. „Retirez-vous, dit le vieillard; Philippe l'ordonne..... O Ciel! j'arrache une victime à la barbarie Espagnole!" Le ſatellite obéït. Buren doute ſi c'est un ſonge; il conſidere Figheroa avec attendriſſement & respect; il ſe prosterne devant le vieillard, qui le releve. „O mon pere, s'écrie-t-il.... mon coeur est déchiré; il reconnoit ce don, il veut ſe cacher que c'est un don funeste: je terminois une carriere de douleur... pardonnez: je ſuis loin d'etre ingrat: j'adore votre vertu. Croirai-je que vous ne ſoyez qu'un mortel? N'êtes-vous pas de ces Intelligences ſupérieures à l'homme? daignez me faire connoitre mon libérateur."

Figheroa lui répond. „Fils d'un héros!... ce mot m'est échapé: je ne l'oſe confier qu'à ces voûtes ſolitaires..... Buren! bientôt je vais payer à l'humanité ſon dernier tribut; heureux avant de mourir, d'avoir encore ſatisfait à la voix qui plaide en mon coeur pour tous les malheureux. Les actions vertueuſes

ſont

font des couronnes de fleurs que nous jettons d'avance fur le lieu de notre fépulture : je vois d'un œil tranquile arriver la mort ; j'espere augmenter le nombre de ces Intelligences pures entre lesquelles me plaçoit votre reconnoisfance. Buren, écoutez les leçons de Figheroa. Jeune, vous êtes victime du malheur ; foyez digne de le combattre ; le combat n'est pas long ; la vertu l'abrége ; un fiécle est un moment ; vous touchez à la victoire. Que ne peut cependant Figheroa, comme il vient de vous arracher à la mort, vous arracher à ce lieu ! Quelquefois il viendra partager vos fers, esfuyer vos larmes." ,, N'esfuyez point celles-ci, dit Buren : elles font délicieufes : le malheur ne les fait pas couler : elles partent d'un coeur où votre voix a porté le calme.... Ah ! fi fouvent je goutois ce doux transport, mes fers feroient des liens de fleurs !" Il dit, & fes pleurs s'épanchent comme une fource tranquile coule devant un fage, qui puife dans fon onde le repos. Tout à coup Buren paroit agité. ,, O vous, dit-il, qui me témoignez des fentimens paternels, oferois-je vous interroger fur le fort de mon pere ?" Figheroa ne con-

 noit

noit point une politique barbare; il ne refuse pas à Buren d'adoucir ses malheurs: il l'instruit des succès de Guillaume. Buren l'écoute avec avidité: il oublie ses fers.

Cependant sur la terre & sur l'onde s'avançoient d'un vol égal les vaisseaux & les guerriers Espagnols. Albe s'arrete encor quelques heures dans Bruxelle: il brule de partir, d'aller étouffer dans le sang de ses ennemis leurs triomphes; mais il craint d'abandonner ses captifs; & son courroux lui demande à l'instant même des victimes: ainsi frémit & balance une Lionne laquelle enleva plusieurs brebis au berger, qui lui ravit ses lionceaux; elle veut les lui arracher sans se dessaisir de sa proie; soudain furieuse elle la déchire, & toute sanglante court chercher une seconde vengeance.

Ministre de la cruauté, Vargas paroit devant Albe: „Vous avez ordonné, dit-il, qu'on élargît encore les vastes prisons, séjour trop resserré pour le nombre des crimes: pourquoi recourir à des moyens si lents? que le fer, les échaffauts en vuidant ces demeures, les ouvrent

vrent à de nouveaux coupables. Vous n'avez répandu qu'un ſang vulgaire; c'est maintenant qu'il faut, par les plus terribles coups, épouvanter la rebellion. Tout un peuple furieux, (il n'est point de barriere qu'il ne renverſe) n'attend que votre départ pour rompre les liens d'Egmont, & de Horn; quelle ſera la rage de ces tigres déchaînés! quelle leur vengeance! Philippe ne vous a-t-il pas remis le pouvoir ſupreme? ſur vous tombera ſa colere, quand il ſaura les ſuccès de Nasſau. Si le bruit de ces ſuccès & du trépas de ces Chefs, frapoit en même tems ſon oreille....." Un regard d'Albe annonce à Vargas qu'il a deviné les ſentimens de ſon maitre.

Ausſitôt Albe donne ſes ordres: chaque inſtant est marqué par des ſupplices, & de dégrés en dégrés on voit toujours paroitre de plus illustres victimes. Comme s'il livroit un combat, le ſang coule au bruit des tambours: tumulte ſtérile! on n'entend point les gémisſemens des victimes ni des ſpectateurs; mais leurs ames ſe parlent: les malédictions ne frappent point l'oreille des tirans; mais elles montent vers le ciel irrité.

Albe croit enfin qu'il a sû accoutumer le peuple à voir couler le sang de ses défenseurs.

Egmont & Horn étroitement enfermés, s'informoient en vain du sort l'un de l'autre, & de celui du Belge: le Géolier gardoit un sinistre silence. Horn plein d'une bouillante ardeur, tantôt se représente Nassau livrant un combat; il entend le tumulte de la melée, le choc éclatant des armes, les foudres grondans, les cris de la victoire; il voit la poursuite des fuyards & la valeur de Nassau triomphante: alors il frémit d'être enchainé: tel un lion belliqueux, enfermé dans une prison, loin des forêts & des montagnes, se demande en rugissant ce qu'est devenue sa force invincible, fait résonner sa queue autour de ses barreaux, & intimide son maitre audacieux. Tantôt Horn se trace la douloureuse image de Nassau, succombant aux forces de Philippe, & entrainant le Belge dans sa chûte: alors il gémit de ne pouvoir expirer sur les débris sacrés de la patrie, & mêler son sang à celui de tant de héros. Egmont est animé des mêmes sentimens;

mens ; mais partagé entre la patrie & une épouse & des enfans adorés, cette ame douce & tendre, ressent leur douleur, & tremble sur leur destinée. Envain levant la voix, les deux amis s'adressent la parole : elle ne pénetre point le mur insensible. „Ah! s'écrie Horn, pourquoi faut-il que l'ame, dont les sentimens, au milieu des fers, ne sont point assujettis, soit enchainée avec ce corps mortel!.... elle peut être libre.... dégagée de ces nœuds terrestres, peut-elle concourir aux nobles entreprises? Egmont! si je le savois, je briserois ces noeuds, je pénetrerois dans ton cachot, je te dirois, vien, à mon exemple, abbats cette frêle mazure, allons porter l'effroi dans le coeur des tirans, ressuscitons la liberté ensévelie.... je tarde encore! Mais Caton mourut; & Rome, tu demeuras esclave!"

Cependant l'Epouse d'Egmont, apprenant qu'on va prononcer l'arrêt fatal, tombe sans connoissance. Dès-qu'on l'a rappellée au jour, elle sort du palais, & le trépas sur le front, elle marche d'un pas chancelant vers le cachot: elle aborde le géolier. „Si votre coeur, lui

dit-elle, n'est pas fermé à la voix de la pitié, de la nature, accordez-moi.... la triste faveur d'embrasser pour la derniere fois mon Epoux." Aussi touchantes que sa voix, ses larmes l'intercèdent: le barbare repousse & prieres & larmes. Alors elle s'échape, elle gagne les gardes, & parvenue jusque devant le cachot, elle appelle, avec des cris lamentables, son époux. „ Egmont! cher Egmont! vien recevoir, non mes derniers embrassemens; des tigres s'y opposent; mais les sanglots qui pénétreront à travers ces barrieres, moins dures que nos tirans.... tu ne réponds point!.... le coup mortel est-il frappé!.... ce cachot est-il ta tombe!" Egmont s'avançant du fond du cachot: „ Quelle voix s'adresse à l'infortune? Quels sont ces accents de la pitié?... Chere Sabine! c'est toi: ah! que viens-tu chercher en ce lieu? va, fui l'œil des tirans." „ Il respire encore, dit-elle.... Egmont.... malheureux Egmont!..... ciel! l'aprendra-t-il de ma bouche!" Elle fremit, sa langue est glacée. „ M'annonces-tu la mort? dit-il, elle est l'amie des infortunés." Sabine garde un sombre silence; elle pâlit

en-

encore. Soudain troublée par le déſespoir: „ Grand Dieu, s'écrie-t'-elle, les bourreaux viendront-ils à mes yeux ſaiſir leur victime? me précipiterai-je à travers leur affreuſe cohorte dans ſes bras? ou me verrai-je repouſſer de leurs mains barbares?...." Elle s'arrete ſaiſie d'horreur. L'infortuné l'apelle; il lui adreſſe ſes adieux: des deux côtés ils collent leurs pâles levres ſur les portes du cachot; des deux côtés leurs mains, comme pour s'embraſſer, errent ſur ces portes. Vains efforts! leurs ſoupirs ſeuls ſe communiquent; leurs larmes coulent jusques ſur le ſeuil. On arrache Sabine à ce lieu. Déſeſpérée elle court au palais d'Albe.

Cependant s'ouvrent les priſons des deux héros. Egmont demande ſon Epouſe. „ Ce n'étoit point une illuſion, dit-il, j'ai reçu ſes adieux; voici la trace de ſes larmes." A l'instant il aperçoit Horn qui s'avance, entouré de gardes. Les deux amis obtiennent d'aller enſemble à la mort; ils ſe joignent, s'embraſſent & tandis qu'ils marchent: „ O Horn, dit Egmont, je te revois!.... pour

peu

peu de momens; ils sont précieux; jouissons de cette courte faveur ; avançons lentement vers l'échaffaut..... Vaillant Horn ! faut-il que des guerriers terminent ainsi leur carriere ! Ce qui porte l'horreur dans mon sein, c'est que je cause ton trépas; malgré toi je me rendis au palais d'Albe: ton amitié noble & courageuse ne voulut point m'abandonner: je te livre aux bourreaux; je croirai que ma main conduit le glaive...." Baissant ensuite la voix. „ Ne pourrions-nous arracher quelque arme à nos tirans? je veux te délivrer de l'infamie, que j'attirai sur ta tête, ou si nos efforts sont stériles, périssons de nos propres mains."

„ Comte! lui répond Horn, mon courage se révolte sans doute à la pensée que je vais recevoir la mort sans combattre, & comme une foible victime: ah! que sur un champ de bataille le trépas a de charmes, & quelle pompe funebre que de descendre au tombeau avec une foule d'ennemis immolés par notre valeur! mais vois comme on nous observe: tout notre effort se borneroit à nous donner nous-mêmes la mort: elle aura plus d'éclat sur l'échaffaut,

&

& ſera plus utile à notre patrie. Albe ne dira point que nous avons prévenu ſa grace; jamais le Belge n'oubliera qu'Egmont & Horn périrent par le fer des bourreaux; les ſpectateurs qui verront couler notre ſang deviendront autant de guerriers invincibles: oui, l'échaffaut est pour nous le champ de la victoire; & Philippe! le même coup qui abattra notre tête, abattra une de tes couronnes.... Le ſeul regret que j'éprouve est de mourir ſans connoitre le ſort de Naſſau!"

En même tems leurs yeux ſe portoient de tous cotés, comme pour interroger le peuple ſur ce ſujet intéreſſant, lorsqu'à travers la foule s'avance une femme, dont le déſeſpoir tarit les pleurs; ſa chevelure flotte en désordre; mais ſes traits & ſon port majestueux attirent tous les regards; elle pénetre les rangs des ſoldats étonnés. „Horn, s'écrie-t-elle, ta vertu a paſſé dans le ſein de ton épouſe infortunée; on m'interdit tes derniers embraſſemens; ils amolliroient ton courage & je puis mieux adoucir ton trépas: on vous immole à la vengeance; Guillaume est vainqueur; Hollan-

lande & Zélande sont libres." Irrités de son audace, les soldats l'écartent. Horn attendri & transporté, suit d'un oeil reconnoissant son épouse. Puis se tournant vers Egmont: „Guillaume vit, nous sommes vengés."

Comme il prononce ces paroles, l'Echaffaut frappe ses regards. L'appareil du suplice étoit environné de cohortes, autour desquelles se pressoient tous les habitans qu'enferme Bruxelle en ses murs. Plongés dans la plus profonde consternation, ils gardoient un morne silence. A l'aspect des deux héros, ils poussent tous à la fois le cri du désespoir: eux cependant s'avancent d'un pas majestueux: ils entrent dans la terrible enceinte: ils sont au pied de l'échaffaut.

On les voit s'embrasser pour la derniere fois: ils prolongent ce plaisir amer, lorsqu'on les avertit que le tems presse. Horn s'arrache aussitôt des bras de son ami, qui, le visage baigné de larmes: „Je pleure cet homme intrépide, dit-il au Chef des cohortes: je suis coupable de son trépas; daignez suspendre

le

le coup fatal; envoyez vers Albe; qu'en faveur de notre ancienne amitié il m'accorde la grace de Horn, & je lui pardonne ma mort..... Barbare! Vous me refusez..... Souffrez au moins que ma tête tombe la premiere; je ne vous demande pas une faveur bien signalée. Si jamais vous connûtes les noeuds chers & terribles de l'amitié, voulez-vous qu'ayant causé sa mort, j'en sois le spectateur? dois-je subir un double suplice?.... Horn! pardonne si je veux te rendre témoin de mon trépas; mais tu ne peux te le reprocher, & ton ame est plus intrépide que la mienne." Telles sont ses vaines prieres. Horn lui lance un regard où toute son amitié est empreinte, & il monte sur l'échaffaud. Une noble audace éclate sur son front, & victime de la tirannie, il semble la combattre. Ses yeux errent sur l'assemblée, & sur ces guerriers, qu'il conduisit dans la route de la gloire. Cependant son coeur demande un autre objet: il apperçoit enfin son épouse, seule ne versant point de larmes, couverte de la paleur de la mort, & poussant de ses tremblantes levres des sons inarticulés: tout à coup, un feu terrible court dans ses vei-

 nes:

nes: elle sort comme d'un sommeil funeste. „ Citoyens! s'écrie-t-elle..... il est mon époux.... je vous donne l'exemple... Vous avez arraché aux bourreaux de moins illustres victimes." Elle tire un poignard. La voix de l'Héroine & de l'Epouse retentit dans tous les coeurs; on se précipite sur ses pas. Quel spectacle pour Horn! il la voit au milieu des guerriers; il voit les glaives tournés contr'elle; c'est maintenant qu'il sent l'horreur de son sort; il veut descendre de l'échaffaud; il veut secourir cette généreuse épouse, lorsqu'elle tombe sans connoissance; on l'emporte loin de cette affreuse scène. A cette vue Horn pâlit: son courage s'ébranle. Cependant il regarde Egmont: puis tournant l'oeil vers les Provinces où Nassau déploya l'étendart de la victoire, il sent renouveler son courage. L'Exécuteur lui présente le bandeau: Horn le rejette: „ Frappe, dit-il; hâte-toi de briser mes liens." Le fer se leve; on pâlit; il se fait un silence lugubre; les soupirs s'étouffent; les larmes s'arretent; Egmont détourne les yeux; l'exécuteur lui-même tremble: Horn d'un oeil ferme regarde le glaive. Tout à coup le peuple pous-

se

ſe un cri formidable, & la tête de Horn tombe, roule aux pieds de ſon ami frémiſſant.... Cette tête, au milieu des ombres du trépas, menace la tirannie: ſes yeux ouverts ſont tournés ſur Egmont, & ſes levres mourantes articulent le nom de la liberté. Egmont enhardi monte d'un pas intrépide ſur l'échaffaud.

Cependant ſon Epouſe & tous ſes enfans étoient aux pieds d'Albe: elle embraſſoit les genoux de cet homme cruel; tandisque ſes jeunes enfans levoient vers lui les bras, & de leurs timides regards oſoient affronter ſon oeil farouche. Longtems elle n'a pu employer d'autre langage que ſes pleurs. „ Je vous conjure, lui dit-elle enfin, par tout ce que la nature a de plus ſacré, par les noeuds de l'hyménée & de l'amour paternel & filial.... par le fruit malheureux que je porte en mon ſein... hélas! s'il ne deſcend pas avec moi dans le tombeau d'Egmont, il déteſtera le jour qu'il recevra de ſa mere..... Je vous conjure par les victoires d'Egmont, par ces trophées, dont un guerrier tel que vous connoit tout le prix, & que le fer des bourreaux ne

ne peut abattre : ſauvez l'époux, le pere, le héros ... Apprenez un ſecret que m'arrache ſon péril : ſeul il n'a point ſigné l'alliance des chefs : hélas ! il ſe flattoit d'être l'heureux médiateur entre Philippe & le Belge ! Ne doutez point qu'à cette nouvelle Philippe ne vous redemande un guerrier qui peut encor défendre ſa couronne : j'irai, j'irai jusqu'au pied du trône l'en instruire .... Que fais-je ? C'est Albe ſeul que je veux fléchir : je veux tenir Egmont de votre main : que mes ſanglots, que ceux de cette famille infortunée, que les cris de l'Etat vous émeuvent. Mais le tems preſſe ; il marche au ſuplice, il touche à la place infâme ; peut-être il est ſur l'échaffaud ; je vois le glaive ....." Elle s'evanouït, ſes enfans ſe précipitent ſur elle avec des cris douloureux.

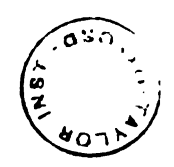
A ce ſpectacle déchirant, Albe demeure auſſi inſenſible que le rocher au pied duquel ſe briſe un navire, & flottent des malheureux, qui, près d'être engloutis, embraſſent le roc, en prononçant les noms d'époux & de pere. Cependant Albe craignant le courroux de Philippe, envoye Vargas vers l'échaffaud.

Dé-

Déjà l'on préparoit le bandeau fatal. La Liberté vole au dessus de l'échaffaud, tenant en main les trophées d'Egmont & de Horn: invisible elle-même, on apperçoit ces trophées: Egmont y arrête les yeux, jusqu'au moment où ils sont couverts du bandeau: les ombres du trépas environnent sa tête, quand Vargas arrive, & s'avançant jusqu'à lui: „Comte! dit-il d'un air irrité, votre épouse embrasse les genoux d'Albe: elle déclare que votre main n'a point signé le crime. Albe vous permet de vivre, si vous liant par des noeuds terribles & solemnels, (la parole de l'honneur est insuffisante) vous jurez devant cet échaffaud, à la face du ciel & de la terre, de ne jamais combattre pour le Belge, ni même d'intercéder en sa faveur."

Aussi-tôt on délie le bandeau, & d'un autre côté, à travers la foule, arrive d'un pas tremblant, un vieillard, courbé sous le fardeau des ans & de la douleur: c'est le plus zélé des serviteurs d'Egmont; il ne peut avancer; on le soutient: il dérobe aux regards de son maitre un enfant qui s'efforce à retenir ses

 cris,



cris, & qui verse un torrent de larmes. Le vieillard aborde Egmont: les sanglots ferment le passage à sa voix. „ O Ciel! dit-il enfin, pourquoi as-tu fait luire sur mes cheveux blancs ce jour horrible! Que ne suis-je dans la nuit du tombeau!.... Votre Epouse, plus infortunée, est expirante aux pieds d'Albe; de vous dépendent ses jours. Elle vouloit, après l'avoir fléchi, se rendre en ce lieu avec tous vos enfans, & faire retentir dans votre coeur le cri de la nature; mais prévoyant que ses forces seconderoient peu ce dessein: Prends, m'a-t-elle dit, le plus intrépide de mes fils, & cours à ma place vers l'échaffaud.... Vous frémissez... elle vous parle par ma bouche... elle a su adoucir Albe: serez-vous infléxible? un même coup ravira-t-il à vos enfans & le pere & la mere? n'avez-vous de famille que le Belge?.... Votre Epouse, ces malheureux Orphelins...." Il embrasse les genoux d'Egmont, & soudain lui présente cet enfant pâle, tremblant, poussant des cris, tombant aux pieds de son pere, les arrosant de larmes. Egmont troublé, chancelle: il détourne les yeux; tout à coup il se précipite sur l'enfant, le prend

dans

dans ses bras, & le presse contre son coeur encore assailli de l'image de tous ses enfans, & de son épouse expirante avec le fruit qu'elle porte en son sein : du fond de ce coeur déchiré coulent confondus des pleurs d'époux, & de pere : la foule, océan ému, frémit de terreur : les vieilles cohortes fondent en larmes ; l'enfant caresse son pere, & se flatant qu'il cède à ses voeux, un foible soûrire interromt ses cris & ses pleurs. „ O nature ! s'écrie Egmont : quel combat ! je suis vaincu.... Qu'ai-je dit !" Et il regarde la tête sanglante de Horn. „ Albe, reprend-il aussi-tôt, m'offre non une grace, mais un opprobre..... Peuples ! serois-je digne de vos généreux transports, si je pouvois me soûmettre à la condition cruelle d'etre le tranquille spectateur de vos calamités ? Et toi ! Horn ! toi que j'entrainai sur cet échaffaud, pourrois-je en descendre ! j'entens ta voix ; autour de moi vole ton ombre ; ne crains point ; je ne peux souiller ma gloire..... Mon fils ! retien tes cris : ne troubles point ma mort : jeune, connois l'honneur ; que ce spectacle ne sorte jamais de ta mémoire..... Serre dans tes bras tes freres, tes soeurs, ta mere infor-

tunée; pleurez ensemble, soulagez votre douleur; mais toi, qui m'as vu dans ce moment terrible, montres-leur quelque constance.... Il pâlit; son ame erre au bord de ses levres. Cher enfant! quand je devrois t'entrainer dans le tombeau, il faut mourir.... O Sabine! cruelle en ta tendresse, pourquoi répandre tant d'amertume sur cette heure derniere!..... Mon fils!.... mes enfans!.... tendre épouse!...." Il embrasse l'enfant presqu'inanimé; il le réchauffe un moment dans ses bras, & le remet précipitamment aux mains tremblantes du vieillard. Egmont l'embrasse: on écarte le vieillard sanglottant. „ Hâte-toi." Dit Egmont à l'Exécuteur. Le glaive rapide se leve; Vargas, qui seul est sans larmes, s'éloigne; l'air siffle; le sang jaillit sur le fils d'Egmont; la tête du guerrier roule près de celle de Horn; les flots de leur sang se confondent.

Alors le peuple qui s'étoit flatté qu'Egmont échaperoit au fer des bourreaux, pousse des hurlemens qui ébranlent les tours de Bruxelles: il se précipite sur les cohortes troublées, & à travers leurs rangs, se jette sur ces cadavres,

les

les embrasse, plonge ses vêtemens & ses mains dans ce sang, & le recueille avec des transports mêlés d'horreur & de rage. Vargas fuit vers Albe, qui, de son palais a vu tomber la tête d'Egmont.

Cependant l'ame du héros environnée d'un corps aerien, aperçoit Horn sous une forme semblable: ils volent dans les bras l'un de l'autre. „ Cher ami, disent-ils, nos despotes ont eux-mêmes rompu nos liens." En même tems ils voyent la Liberté tenant en main deux couronnes immortelles, & les posant sur leurs têtes. „ Venez, leur dit-elle, & avant de quitter la terre, participez à un grand ouvrage, digne récompense de votre héroique fermeté." Elle dit, & s'élevant avec eux dans les airs, elle dirige son vol vers Guillaume: tandisqu'ils fendent librement les plaines éthe-rées, il regardent avec un sourire l'échaffaud, & leurs cadavres qu'ils abandonnent aux tirans.

Mais l'épouse d'Egmont r'ouvrant les yeux à la lumiere, demande son époux: on lui dit qu'Albe a prononcé sa grace: elle livre son

soeur à l'espérance, quand le vieillard arrive de l'échaffaud: la mort semble l'avoir frappé de sa faulx terrible: l'oeil brisé par le désespoir, il s'avance d'un pas chancelant, tenant entre ses bras le fils de l'infortunée, glacé, immobile, la bouche entr'ouverte, couvert du sang de son pere. A cet aspect Sabine tremble dans tous ses membres: elle se leve, vole vers l'enfant, le serre dans ses bras, & teinte elle-même du sang d'Egmont, elle pousse des hurlemens lamentables: mais bientôt furieuse, elle fuit loin de cet enfant, court d'un pas égaré dans tout le palais, lorsqu'elle rencontre Albe: elle recule d'horreur, ses cheveux se hérissent, ses yeux éteints s'enflamment; & ces paroles, bruyant tonnerre, roulent de ses levres tremblantes. „ Tiran! monstre! issu, non des flancs d'une mortelle, mais que dans leur rage les enfers ont vomi sur la terre; fléau de la nature! Assassin de mon époux! que ne puis-je de mes mains t'arracher ton barbare coeur! Mais ce Ciel importuné par moi, ne souffrira pas que ton aspect souille longtems la lumiere. Puisse l'ombre de mon époux, de toutes les victimes de ta cruauté, te poursuivre

en

en tous lieux comme autant de Furies! puissent les fleuves de sang que tu répandis, fondre incessamment sur tes traces! qu'à ta présence & le pere & le fils, & l'époux & l'épouse fuyent, comme l'on fuit un tigre cruel! que tu sois en horreur à la nature entiere, & qu'enfin le Ciel réunisse toutes ses foudres pour t'écraser; ou plûtôt que la terre s'entr'ouvre, & t'engloutisse tout vivant au milieu des cadavres que tu y précipitas! là puissent leurs pâles ombres redoubler leurs cris persécuteurs! puissent les vers qui dévorent ces cadavres, te consumer lentement, & puissé-je sur cette tombe animée t'entendre appeller la mort, prolonger ton dernier soupir, & implorer comme un bienfaiteur celui qui t'arracheroit le jour dans les suplices, dont tu épouvantas la terre!" Elle dit d'une voix terrible. Albe ayant écouté ces imprécations, ordonne de nouveaux suplices. Il part, il vole à son armée.



GUILLAUME.

CHANT SEPTIEME.

Dans Vorn cependant Guillaume étoit saisi d'un trouble qu'il ne pouvoit expliquer. „ Que présagent, dit-il aux chefs qui l'environnent, les sentimens de mon coeur? J'ai cru entendre les voix d'Egmont, de Horn: j'ai cru me sentir serrer dans leurs bras: mon coeur est toujours plein de leur image: mais ce sentiment étoit si vif, si touchant.... Que dois-

dois-je craindre ? que dois-je espérer ? le Ciel satisfferoit-il nos voeux ? conduiroit-il enfin au milieu de nous ces guerriers ?" Il parloit encore qu'il voit une barque voler sur l'onde ; elle frappe le rivage ébranlé, & il en sort une femme, qui a revêtu la cuirasse guerriere : d'une main elle tient une urne & de l'autre un glaive : sur son front éclatent & la douleur & la vengeance ; elle est suivie d'une troupe armée, & au milieu de laquelle flotte un étendart sanglant. „ Epouse de Horn ! dit Guillaume, quel est cet appareil belliqueux ? animée du desir de briser les fers d'un héros, venez-vous affronter avec nous le trépas ? Ah ! le même desir nous enflamme : que ne puis-je à cet instant vous conduire devant sa prison, l'ouvrir, & malgré les tirans, rendre Horn, ainsi qu'Egmont, à la patrie, à son Epouse, & à Guillaume !"

A ces mots elle verse des pleurs. „ Nassau ! dit-elle, ah ! que parlez-vous d'ouvrir leurs prisons ! la barbare main d'Albe les a ouvertes ; il a saisi les deux infortunés, les a trainés sur l'échaffaud... Vous frémissez....

ju-

jugez de mon désespoir.... Mais, épouse d'un héros, il m'a communiqué son courage; j'ai osé le suivre jusqu'à l'échaffaud; j'ai vû les apprêts funestes: je l'ai vû lui-même.... seulement je n'ai pas vû tomber sa tête.... Dès les premieres ombres de la nuit je cours sur son tombeau; j'embrasse cette tête ensanglantée.... mes cris font retentir la tombe silentieuse, & sans rien craindre, j'implore à haute voix le Ciel contre les tirans..... Cependant l'on enferme dans cette urne le coeur de mon époux. De combien de larmes je l'arrose, quand du creux de la tombe j'entends cette voix: „Cesses de pleurer sur cette urne; que plutôt elle soit inondée du sang de mes ennemis; ne prends point de vêtemens lugubres; que ton deuil soit une cuirasse, un glaive; ainsi doit pleurer la veuve de Horn." J'obéis; la barque est prête; je pars, je vole, & préviens la renommée. Puissé-je faire prendre le deuil aux femmes de nos tirans! Peut-être ils trembleront, lorsque dans les combats, ils verront l'étendart teint du sang des deux guerriers, l'épée & le coeur de Horn dans les mains de son épouse."

Guil.

Guillaume pénétré à la fois de douleur & d'admiration : „ Femme intrépide ! dit-il, & digne de remplacer Horn au milieu de nous. ! . ." Il demande l'étendart ſanglant : on le met entre ſes mains frémiſſantes. Il prend l'urne, y attache longtems ſes regards, ſe trouble, laiſſe couler ſes pleurs, & penché ſur l'urne : „ O mes amis ! dit-il d'une voix qui part du fond de l'ame ; ce que j'ai craint est arrivé ! en volant au ſecours de ma patrie, j'ai avancé votre heure fatale ; vous me le pardonnez : je le crois ; mais mon coeur est déchiré comme s'il étoit coupable.... Ne l'est-il point ? falloit-il me hâter d'ouvrir cette carriere ſanglante ? Les prieres de leurs amis, de tant de Rois, & même de la France qu'ils humilierent, n'eûſſent-elles pas adouci Philippe en leur faveur ? Avant de former toute autre entrepriſe, ne devois-je pas combattre pour leur délivrance ? étoit-ce me retarder ? Avec eux je volois dans les champs de la gloire ; tout tomboit devant nous ; Philippe trembloit ſur ſon trône.... Ce noble coeur s'ébranle dans mes mains, comme pour repouſſer ces plaintes ; il ſemble frémir que je veuille partager le cri-

me

me d'Albe!..... Chers amis! ne puis-je aussi vous reprocher de n'avoir pas écouté ma voix? ah! lorsque dans vos bras, je ne pouvois m'arracher à ces doux liens; lorsque mes tendres prieres vous sollicitoient de me suivre, est-ce donc que l'amitié n'étoit point dans mes traits, & sur mes levres, comme elle étoit dans mon coeur? est-ce donc que mes larmes.... qui déjà couloient pour vous..... n'étoient point assez touchantes?... Ombres chéries! ce n'étoit pas une illusion, quand votre voix a frappé mon oreille, quand vos bras immortels se sont entrelacés autour de mon sein; peut-être n'êtes-vous pas loin de moi; venez, renouvellez ces embrassemens..... Horn! de quels nobles feux brula ce coeur! la patrie, la gloire, l'amitié: combien de fois il battit pour ces sentimens! quels exploits furent son ouvrage! ah! si combattant pour un maitre barbare, tu fus un héros, que n'eûsses-tu point été.... O ma patrie! t'ai-je fait d'assez grands sacrifices! il m'en reste à t'offrir.... Oui, Buren, en cet instant peut-être.... Philippe est-il moins barbare qu'Albe...? Ton pere le veut... ton sang coule...

je

je crois tenir ton cœur entre mes mains....! Horn! Egmont! je jure ſur ce cœur qui ſembloit vous animer tous deux, tant vous uniſſoient l'amitié, la patrie; & toi Buren!... ſi tu n'es plus.... je jure ſur ce même cœur, de venger votre mort!" Il dit d'un ton terrible; ſes larmes s'arrêtent; ſes yeux dardent ſur l'urne un feu martial.

Cependant Albe s'avance à grands pas. Le Fanatisme & la Tirannie apellent la Guerre. Elle vient du fond du Nord, armée de ce bouclier, dont elle ébranla tant de tours; de ce casque antique, & ſur lequel flotte un panache, ſemblable à un chène agité par la tempête; de ce javelot noirci de ſang, & qui frappe ſans jamais être émouſſé.

Elevés dans les airs, & voyant d'un côté les vaiſſeaux Eſpagnols fendre orgueilleuſement les ondes, & de l'autre, plus ſuperbe, Albe volant à la tête de ſes guerriers; les deux Génies pouſſent un cri d'allégreſſe, qui fait chanceler toutes les tours Belgiques, & les mâts de la flotte de Guillaume. Cependant, à l'aſpect des

deux Provinces qui se déroberent à leur joug, ils frémissent de colere, & ne peuvent attendre l'arrivée d'Albe. Furieux ils courent à l'antre de la Tempête. Ocanor les aperçoit: soûmis aux ordres du Ciel, qui, à travers un labyrinthe d'infortunes, conduit l'homme à la félicité, il leur abandonne pour quelques momens l'empire de ces côtes.

Au centre du Pole septentrional, séjour de la Tempête, s'éleve du sein de l'océan jusqu'aux cieux un rocher énorme, formé tout entier par les glaces: tandisque les montagnes s'affaissent, & que croissent les vallées, il repose sur ses anciens fondemens; l'oeil de l'univers ne le regarde que de côté; ses rayons y perdent à l'instant leur chaleur & leur vie; pour tout ombrage, on y voit des forêts de glaces, & s'il y coule une source désaltérante, elle est soudain arrêtée en son cours; on croit voir fuir les Nayades désolées; on n'y entend d'autre harmonie que le tumulte éternel des vents & leurs sifflemens discordans. Au milieu est creusé jusques vers le centre de la terre, un antre profond: là, tonne, avec

l'A-

l'Aquilon, la Tempête: à leurs côt; est l'Hyver pâle & tremblant: les bords du rocher font couverts de débris de vaisseaux & de cadavres.

La Tirannie prend la parole. „ O Toi, dit-elle, dont tout ici reconnoit le pouvoir: tu vois ta soeur, & ton émule; je suis la Tirannie; je regne sur d'immenses déserts, comme tu dévastes l'océan, je dépeuple la terre. Néanmoins un peuple insolent & un guerrier superbe insultent à ma puissance; unissons-nous contr'eux: s'arme tout l'Enfer pour les détruire. Souffriras-tu que le Batave oppose à tes flots d'orgueilleuses digues! en vain tu couvres la mer de ruines; du haut de ces digues il se rit de ta rage! Renversons ces remparts que l'océan respecte. Vien. Si je ne puis enchaîner ces Provinces rebelles, qu'elles soient anéanties." C'est ainsi qu'en priant elle commande, & sa voix courroucée l'emporte sur le tumulte de l'Aquilon.

Soudain la Tempête assemble ses plus ténébreuses nuées, & ses plus redoutables foudres;

dres; l'Aquilon s'arme de toutes ſes fureurs: ils partent ſur ces nuées: la nuit ſemble couvrir de ſes noires aîles la voûte entiere des cieux: ſous leur pasſage s'enflent les vagues émues: incertain où tombera le tonnerre, l'océan tremble en tous ſes rivages.

Les nuées, entrainant dans leur cours les vapeurs qui s'élevent des eaux, forment une chaine immenſe de montagnes mouvantes, ou (ſpectacle, qui, ce jour n'est point illuſoire) une armée innombrable, & au milieu de laquelle de ſombres Géants hérisſés de fer, traverſent les cieux. Les peuples de Zélande plaignent les infortunés, qui errans ſur les mers, lutteront vainement contre cet orage: tandisque d'autres ſont l'objet de leur pitié, c'est contr'eux ſeuls que marche la Tempête. Tout l'océan frémit; enflées, blanchisſantes, les vagues s'agitent comme une vaste forêt ébranlée par les vents, combat & jette des flammes: mais ce n'est là qu'un prélude. En un moment les nuées ont franchi l'espace qui les ſépare de Zélande. Soudain le jour ſe change en une ſombre nuit: la

mer

mer pousſe d'affreux hurlemens, qui retentisſent au loin dans les terres, préſage ſinistre! Tout-à-coup l'Aquilon s'élance des nues, & bat les vagues irritées: plus terrible encor, la Tempête le ſuit: ſa tête cachée dans les nuages, les gouverne à ſon gré, tandisque ſes pieds frappent le fond des abimes: elle tonne à la fois dans les cieux & ſur l'océan. Une forêt élevée près de la rive, & qui pendant des ſiécles brava les tempêtes, ſoudain déracinée, jonche la terre de tout ſon feuillage. Ce n'est rien encore.

Tous les vents s'échapent de leurs antres, & oubliant leur éternelle discorde, ſe tournent avec l'Aquilon contre les digues, qu'attaquent à l'envi les vagues bruyantes, les foudres ailées, les monſtres marins & la terrible baleine, pousſée par les flots, & animée d'une même rage, & les puisſances Infernales qui exciterent tout ce tumulte, & qui, du ſein des nues lancent des traits & des feux. Tel, & moins funeste, s'éleva ſur les mers épouvantées, ce miroir, dont le foyer, nouvel Etna, vomisſoit des torrens de flamme.

Cependant les digues superbes résistoient, quand la Tempête jette un cri formidable, étend son bras d'airain, frappe, & ouvre un passage aux flots amoncelés. Saisis de terreur, les habitans voisins accourent pour relever ces remparts, leur antique défense; mais renversés par les vents & les vagues, ils sont les premieres victimes. Le long des digues ébranlées vole la Tempête: elles tombent; alors, comme un vieux Monarque, dépouillé de son Royaume, & sortant vainqueur d'un combat livré sur les frontieres, se précipite plein de courroux avec son armée, dans son ancien domaine; ainsi l'Océan roule à gros bouillons dans les campagnes & les dévore. Tout fuit devant l'onde furieuse; la mer semble sortir toute entiere de ses limites; elle renverse hommes, troupeaux, arbres, cabanes, palais, & entraine un monde de ruines. Dans ce cahos, s'unissent de liens plus étroits l'amour & l'amitié. Ici deux amis, ne formant qu'un seul être, se tiennent d'une main, & luttent de l'autre contre les vagues. Là, l'amant veut sauver son amante, jusqu'à ce qu'épuisé, il la livre, en gémissant, aux flots,

&

& descend le premier dans l'abime : elle pourroit se débattre encore contre l'onde ; mais elle fuit son amant, & tombe dans ses bras. Ailleurs, un vieillard & ses enfans veulent s'arracher l'un l'autre à la mort, & ce doux combat avance leur perte : déjà les enfans sont la proie des vagues ; le vieillard ne fait plus qu'une foible résistance, & l'on ne voit plus flotter sur les eaux que sa chevelure blanchie. Cependant l'Océan continue à se répandre, & en peu d'heures, *Zélande* n'est plus.

Jusqu'alors les flots ont respecté Vorn : bientôt ils viennent l'assaillir. Guillaume & la plupart des chefs, retirés sur une éminence, voyent d'un côté leur flotte dispersée, & de l'autre la mer s'avançant couverte de cadavres ; çà & là voguent, jouets des ondes, des barques chargées de citoyens. „ O mer ! s'écrie-t-il, & tous ses traits annoncent la douleur, ô mer ! toi qui secondas mes entreprises, faut-il aussi que t'armant contre moi, tu m'arraches ce peuple cher à mon coeur, & qui rompit le premier les liens de l'esclavage ! " Ces paroles retentissent sur les vagues.

Les vagues menaçoient la colline, lorsqu'il se présente une barque. Les chefs entourent Nassau, & le conjurent de sauver sa personne. „ En vous, lui disent-ils, résideront & l'Armée & les deux Provinces." Mais lui, peu ému de leurs prieres, & uniquement frappé des malheurs du Batave: „ Non, je n'abandonne point tant de héros..... Citoyens infortunés! nous serons ensévelis dans le même abime..... Si l'on veut sauver une partie de moi-même..." Maurice l'interrompt. „ O mon Pere! n'ai-je pû mériter votre estime! Encor que vous dédaigniez que je vous suive au tombeau, j'y saurai descendre. Vous ne pouvez survivre à la patrie; survivrois-je & à la patrie & à mon Pere? Ma jeunesse est-elle assez forte pour suporter tant de pertes, ou assez vile pour ne les point ressentir? Que les fils de Caton indignes d'un tel pere, lui ayent fermé les yeux: pour moi, trop timide pour voir votre mort, assez hardi pour la partager...." Guillaume l'embrasse avec un transport d'admiration & de douleur.

Cependant les vagues s'élevoient jusqu'aux

pieds

pieds du héros: il ne recule point: il les regarde avec intrépidité: de tems en tems il tourne un œil attendri sur Hollande menacée des mêmes malheurs, sur Maurice, sur ses freres, & sur tant de vaillans guerriers. Auprès d'eux est la barque: nul n'y entre: un courage héroïque éclate dans tous les traits; tous gardent un profond silence, qui rend plus épouvantable le tumulte des ondes, prêtes à les entrainer dans leur course dévorante.

Ocanor du haut de ce rocher qui domine les mers, voit le péril du héros. Soudain environné d'un nuage, il monte sur son char, & plus rapide que les vagues, il arrive & impose silence à la foudre, & ordonne aux nuages de se séparer, à la tempête de fuir, à la mer de calmer sa rage. A cette voix puissante & harmonieuse, la foudre, au milieu de son fracas, se tait dans les nuées qui se séparent; la Tempête fuit, avec l'Aquilon, vers son antre: la mer prend un paisible cours. Le soleil plein de majesté, se mire dans l'océan qu'il colore; égarés dans les airs, les Zéphyrs reviennent caresser les flots; des parfums dé-

licieux se répandent ; & tandisque le char d'Ocanor roule sur les flots comme sur une glace unie, la mer vient se briser lentement aux pieds de Guillaume.

Cependant d'un côté vogue vers lui sa flotte rassemblée, & de l'autre des barques chargées d'habitans infortunés de Zélande : leur désespoir s'adoucit à l'aspect du héros ; ils l'abordent, & le considerent. „ La Tempête, disent-ils, a respecté Guillaume : il est désormais notre seul rempart."

Mais les citoyens de Hollande, penétrés de douleur, tremblent pour le sort de Nassau, lorsqu'il paroît dans Leide. Là se forme une assemblée, où sont admis Irthur & la Veuve de Horn. Il y regne quelque tems le morne silence qui suit la tempête, quand Aldemor se leve. L'envie & la timidité formoient son caractere ; incapable de s'élever, il vouloit rabaisser les autres jusqu'à son néant ; il s'efforçoit de traverser Guillaume ; il savoit l'art d'éblouir ; & le miel de la persuasion sembloit couler de ses levres. „ Je desirerois, dit-il,

autant

autant que d'autres qui étalent leur zele, m'affranchir de la tirannie Espagnole : cependant ceux, qui, dans l'enflure de leur coeurs n'aspirent qu'à de nobles sentimens, considerent peu, que le sage n'est pas moins grand lorsqu'il sait renoncer à des biens où il ne peut atteindre. J'admire l'intrépidité de Guillaume. Mais quoi! quand seules deux Provinces prétendoient soûtenir le choc de toutes les forces Espagnoles, c'étoit une entreprise héroïque, surnaturelle, & s'il est une expression plus forte, je n'en serai point avare; mais peut-être est-il permis aujourd'hui de l'avancer, cette entreprise si sublime, étoit téméraire. Que sera-t-elle maintenant? Des deux Provinces, l'une avant d'avoir combattu a cessé d'être, & à peine en aperçoit-on les ruines; à moins que vous ne vous flatiez, que la mer vous la rende, que ses murs se relevent avec ses digues, & qu'une divinité ranime la cendre de ses habitans. Quel sera le sort de l'autre Province? Après que toute la forêt a été déracinée, foible arbrisseau, luttera-t-elle seule contre la tempête? attendra-t-elle que la mer vienne la ravager, prélude de la vengeance

ance Espagnole! Ignorez-vous qu'Albe ne peut être surpris qu'une fois? Précédé des plus terribles fléaux, il s'avance avec son armée sur nos terres, tandisque sa flotte vole à notre déstruction. *Zélande!* tu es sous les eaux: mais voici deux armées, double torrent, dont le murmure frappe déjà notre oreille, & qui vont inonder nos campagnes, nos villes, ce Fort où nous déliberons, & que nous croyons pouvoir seul arrêter leur furie. Pensez-vous qu'ils se retirent subitement, ou qu'en se retirant, il n'entrainent pas nos biens & surtout cette liberté que l'on vante, & qui peut-être n'est qu'un brillant fantôme, dont le prix augmente par l'impossibilité de le saisir? Les ravages de *Zélande* ont comme englouti pour nous toutes les Provinces Belgiques: auparavant elles craignoient de s'unir à notre destinée; elles s'applaudissent maintenant; & saisies d'effroi, regardent ce coup terrible, comme un arrêt du Ciel, qui réprouve nos efforts. Qu'opposerons-*nous* à tant de calamités? Une flotte battue de *la* tempête, le nom de Guillaume; arme triomphante, s'il épouvantoit Albe autant qu'il nous enflamme

me...... Je ne vous propoſe point de vous ſoûmettre lâchement. N'est-il point de milieu entre des partis extrêmes? Les héros de l'Helvétie, en des circonſtances ſemblables, propoſerent de ravager leurs villes, leurs campagnes, & de chercher au delà des mers, des contrées plus heureuſes: & cependant leurs rochers n'avoient pas disparu dans les abîmes de la terre: ils n'avoient pas perdu la moitié de leurs défenſeurs. Nous, qui, plus malheureux, avons ſouffert des calamités pareilles, ne pourrions-nous exécuter ce qu'ils crurent pouvoir propoſer ſans rougir? Il est par delà l'océan des climats où l'on reſpire un éternel printems: ils ſont déſerts, & attendent des hommes: n'est-ce pas que la nature, ſi féconde, les tient comme en réſerve, & afin d'ouvrir un azile à des nations perſécutées? Mais quoi! nous retrouverons notre patrie au milieu de l'Océan. Oublions-nous ces Iles Belgiques qui recueillirent Guillaume? La tempête a briſé le navire: livrons tout à la mer; ſauvons les hommes. Que perdrons-nous? un païs couvert de marécages, où d'épais brouillards repouſſent les rayons du ſoleil; où ſans ceſſe il

il nous faut lutter contre l'océan, qui mine sourdement nos terres, & tôt ou tard les doit engloutir; où l'art arrache à la nature ses présens, tandisque de toutes-parts germe la tirannie, arbre destructeur qui les étouffe encore; où seuls désormais du parti de la Liberté, nous voyons d'un côté l'esclavage de toutes les Provinces, & de l'autre, plaie récente, la devastation de cette Province, compagne de nos efforts; où enfin nous touchons à l'échauffaut d'Egmont & de Horn! Fuyons tous ces spectacles funestes, & ne laisfant que les vieillards, & ceux qui courent au devant des fers, volons vers ces heureux climats, où la nature enfante d'elle-même, & fait naître au milieu des plantes les plus fertiles, la Liberté, qui favorise leur accroissement. Le Ciel nous secondera, & je me flate que le nom du Batave, plongé ici dans le tombeau, renaitra dans ces terres fortunées, vivra dans une postérité nombreuse, & remplisfant l'univers du bruit de sa félicité, troublera la joie de Philippe."

Aldemor s'aplaudit: son discours a frappé le plû-

plûpart des esprits & les a entraînés: déja l'on voudroit voguer sur les vastes mers: les uns entendent la voix des Iles Belgiques: d'autres aspirent à jetter dans des climats encor plus fortunés, les fondemens d'une République nouvelle. Mais Irthur est agité de sentimens contraires. La veuve de Horn, tenant l'urne qui contient le coeur de son époux, la considere douloureusement. Lumey pâlit & regarde son glaive. L'oeil attaché sur Guillaume, Barneveld est tranquile. Louis & Adolphe sont impatiens. Guillaume prend enfin la parole. „ Aldemor! dit-il, je ne m'abaisse point à vous répondre. C'est à vous, que je m'adresse, à vous qu'il a séduits, en voulant concilier le repos & la liberté, à vous dont il vient d'affoiblir le courage, dans un tems où il faut montrer tout ce que nous sommes. Les héros de l'Helvétie proposerent d'abandonner leurs montagnes; l'ont-ils exécuté? la nature les entoura de remparts: l'intrépidité, voilà le Fort le plus puissant; il est au dedans de l'homme; partout il l'accompagne; il subsiste, quand les remparts sont détruits: qui osera dire, en présence de tant de guer-

guerriers, que la nature nous le refusa, ou que nous ne l'avons pas su maintenir? Mais quoi! la Patrie n'est-elle qu'un nom stérile? Nous résoudrons-nous à porter de nos propres mains dans ses entrailles le fer & la flamme, à rompre ces raports, doux liens de l'habitude, à quiter cette terre qui dès l'enfance fut notre nourrice, cet air qui harmonise avec notre sang? La nature envers nous n'est point marâtre; les travaux où elle nous appelle, réveillent notre industrie: il nous faut combattre l'Océan; mais la main qui réprime ses fureurs, s'endurcit, & s'exerce à repousser le despotisme: le Batave est environné d'obstacles, mais il les fait vaincre; créateur de son païs, il le doit plus chérir. La mer le lie aux terres les plus reculées; & le Commerce peut transplanter dans ses villes les productions des autres climats. Nous avons assez de vaisseaux pour combattre, non pour fuir. Quel citoyen voudra rester dans l'esclavage? abandonnerons-nous ces vieillards, qui, près de mourir, esperent que leurs derniers regards nous verront combattre pour la patrie, que le jour de la liberté luira du moins sur leurs tom-

tombeaux? la gloire du Batave n'est-elle pas entre nos mains comme un dépot sacré que nous devons transmettre à nos descendans? Que dis-je? perdrons-nous le soin de notre propre gloire, & à ce jour illustre à jamais, où m'offrant à vous, vous m'ouvrites les portes de vos villes, ferez-vous succéder une fuite honteuse? Oui, votre départ n'est qu'une fuite: vous échaperez à la tirannie; vous ne l'aurez point renversée: l'Espagne repeuplera ces climats d'esclaves; vous couvrirez d'un oprobre éternel le nom de vos peres, votre nom, le nom de leur postérité. Quel exemple pour les autres peuples, & surtout pour ces Provinces, dont vous deviez exciter le courage, & qui, si elles n'osent encor vous imiter, vous admirent, peut-être vous envient votre gloire! Et si dans votre absence, elles secouoient le joug, que feriez-vous? Quitteriez-vous une douce retraite pour venir partager leurs périls? mais elles rejetteroient votre secours: retournez, diroient-elles, dans votre nouvelle patrie; nous n'avons pas besoin de guerriers qui reculent au milieu d'une haute entreprise; sans

vous nous avons fait tête à l'orage; sans vous nous saurons en triompher. Quel sera le lieu de votre refuge? les Iles Belgiques? s'il vous reste quelque pudeur, irez-vous quesir le repos au sein d'une Nation qui abandonna ses paisibles foyers pour courir vous défendre? Où donc chercherez-vous la Liberté? Sera-ce dans l'Amérique, théatre sanglant de la barbarie Espagnole? Dans l'Asie, où vous retrouverez encor vos tirans? Dans l'Afrique, pour augmenter le nombre des esclaves? Qui ne vous oprimera? Voilà, dira-t-on, ce peuple qui n'a pu s'affranchir que par la fuite; il est né pour errer sur les mers; courons l'attaquer, le contraindre à rentrer dans ses vaisseaux. Ou si vous demeurez tranquiles à l'ombre infame du mépris universel, croyez-vous que parmi des hommes si timides, il ne naitra pas quelque tiran, qui d'un regard vous asservira pour toujours? Non, un peuple généreux ne va point chercher la Liberté en d'autres climats; elle est tout près de lui, s'il est brave. Dût la mer engloutir encore une partie de la Hollande; dût-il ne nous rester au milieu des ruines qu'autant de

fe place qu'il en faut pour combattre, nous combattrons fur ces ruines. Que fi vous voulez partir, je demeure; j'attendrai que quelqu'autre Province..... Vos yeux s'attendrisfent, s'enflamment. Hollande! feule Province, en qui réfide notre patrie, & fe concentre notre amour! Ports, canaux, digues, notre ouvrage! Mer terrible! qui déformais feras notre défenfe! Terres inondées du fang de nos Citoyens! Echaffaud facré d'Egmont & de Horn!.... Cachot;... ou, échaffaud de Buren!... Et toi, Zélande! qui du fond des eaux nous cries de ne pas fuccomber à cette tempête; toi que la mer ne rendra point à nos voeux, mais qui déjà revis en nous par notre conftance; je jure, nous jurons tous de ne vous point abandonner." Il dit. On croit voir en Nasfau le Dieu tutélaire de ces Provinces, ou la Patrie elle-même: l'intrépidité & l'amour animent fes regards; tous les coeurs font embrafés; toutes les bouches répétent ce ferment. Alors plein du même feu: „ J'irois vers Albe, reprend-il, s'il ne falloit m'opofer à la flotte Espagnole. Albe marche contre Leide: fi ce Port tombe, Hollan-

tle n'est plus. Leide! fois donc invincible! Quand on vogue avec le vent de la Fortune, les fautes ont des fuites moins funestes. Dans l'état où nous fommes, la moindre erreur, le plus léger trouble...... Il faut à Leide un guerrier d'une vigilance, d'une intrépidité confommées...... Douza! combattez fur ces remparts! mais à quelque extrémité que vous foyez réduit, dût votre perte être infaillible, (la Patrie fait taire ici l'amitié:) jurez de ne point ouvrir à l'Espagnol les portes de Leide." „ Prince, s'écrie Douza, dictez moi ce ferment." Guillaume l'embrasfe. „ Je ne veux, dit-il, que votre parole."

Il rejoint fes vaisfeaux, & bientôt il voit paroitre la flotte Espagnole. Bosfut la commande, Bosfut, guerrier vaillant & généreux. En même tems Albe, avec fon armée, inonde la Hollande, & déploye devant Leide fes forces les plus redoutables. Là font ces fuperbes Espagnols, vieillis la plûpart fous Charles. Libres de travaux belliqueux, ils cultivoient les bords du Tage, fier d'avoir jadis roulé l'or, & du Guadalquivir qui fe promène

entre

entre des forêts d'orangers ; le laurier & l'olive croissant sous leurs mains, les couvroient d'une ombre fortunée ; leurs derniers jours couloient sous un ciel sans nuages, quand la trompette éclatante des combats frappa leur oreille, & leur aprit qu'Albe, leur ancien Chef, voloit dans les hazards : soudain, oubliant le poids de l'âge, ils reprirent d'eux-mêmes leurs glaives suspendus à l'olive. Ce sont eux qui s'avancent les premiers ; leur yeux sont attachés sur ceux d'Albe, dont le coeur s'enfle d'une joie orgueilleuse : l'ombre retrace leur démarche altière, & leurs armes noircies par le temps, & qu'ils ont dédaigné de polir. Parmi eux il en est qui combattant sous Cortez, donnerent au Méxique des chaines : plus fiers que leurs compagnons, ils portent sur le castor qui les couvre, un plumage & des pierreries, glorieux trophées de l'Amérique. A la tête de ces anciennes Cohortes sont deux jeunes guerriers, mais dignes de les conduire : l'un est Frederic, fils d'Albe : à peine entré dans la carriere des combats, il brule de la parcourir toute entiere ; semblable au coursier qui paroît dans l'arène,

& qui, plein d'une flamme indomptable, fait retentir de ses hennissemens les forêts lointaines, où il veut précipiter ses pas: dans les yeux du fils étincelle la cruauté du pere; contraint de partir avant lui, il regrette de n'avoir pas vû tomber la tête de Horn. Aremberg est l'autre guerrier; sa valeur qu'adoucit l'humanité, fut plus d'une fois couronnée. Il a refusé de paroitre devant l'Echafaud d'Egmont & de Horn. Au moment de son départ, & tandisque son épouse lui ceignoit le glaive: „ Retien tes larmes, lui dit-il, si je meurs, mon trépas est glorieux, Guillaume fit tomber le fer de ma main; voici le moment d'effacer cet affront. Je jure de t'aporter...." „ Quoi! dit-elle en frémissant, le glaive de Guillaume!" „ Je jure, reprit-il, d'aporter à tes pieds le glaive de l'un des Nassau." Elle pâlit cependant: mais le serment étoit prononcé.

Après ces guerriers paroissent des cohortes moins anciennes, mais plus nombreuses. Les uns sont descendus des Pyrénées, immenses boulevards qui s'étendent d'une mer à l'autre,

&

& où croissent l'or & l'argent, sans que la main de l'Espagnol daigne l'en tirer, tandisque son avarice traverse l'océan. D'autres sont sortis de Madrid, dont les tours non moins superbes que ces montagnes, aspirent à dominer sur les deux mondes. Soria, Naiera, Mirande envoient ici leurs enfans, Soria, née des ruines de Numance, Naiera qui distile le miel, pendant que Mirande verse dans les coupes un vin délicieux. On distingue les guerriers d'Amaya, résidence du dernier Roi des Goths, de Pedrazza, berceau de Trajan, d'Agréda, où se baignent dans des sources argentées les troupeaux couverts d'une laine éclatante, de Palos, d'où le vaisseau de Colomb prit son vol sur les vastes mers. Ceux de Cordouë n'ont point été retenus par les forêts enchantées, où le citron & l'orange, en frappant l'oeil par l'éclat de l'or, exhalent d'heureux parfums, ni ceux de Grenade par les voluptés d'un séjour, au dessus duquel le Sarrazin plaça la demeure de son Elysée. Murcie & Valence qui s'élevent comme de superbes palais dans des jardins odoriférans, ont mis le glaive dans les mains de leurs fils.

Les habitans des ruines de Sagonte, viennent ici considérer des ruines plus terribles. Enfin l'indocile Catalan & l'Arragonois orgueilleux, montrent un air plus martial, ainsi que les guerriers sortis des sombres forêts de Biscaye, des murs de Tolose & de Placence, temples de la Guerre, & des rochers d'Asturie, sur lesquels s'éguisa le fer vainqueur du Sarrazin.

Les fils de l'Italie suivent les Espagnols. Ils viennent, sur les pas d'Alphonse, des portes de Milan, & ont abandonné ces campagnes où le Po roule son onde impétueuse: ils ont quité les beaux murs de Naples, & ces plaines fertiles qu'arrosent le Vulturne & les ruisseaux qui descendent dans les deux mers des sommets de l'Apennin, double amphithéatre d'ombrages, que le soleil voit avec complaisance, soit qu'il se leve, soit qu'il acheve son tour. Si les délices ont amolli leur courage, il suffit pour le rétablir d'un regard d'Albe. Sur leurs traces marchent ceux de Sicile; leurs Chefs sont Ulloa, Romero: ceux d'entr'eux qui demeurent aux pieds de l'Etna, se montrent les plus intrépides: leur front est noir-

noirci par la fumée: accoutumés au tumulte & aux flammes de ce Volcan, ils méprisent les foudres belliqueuses. Braquemont à l'oeil fier & terrible, brigue un poste périlleux pour lui & ses soldats endurcis dans les rochers de Sardaigne.

Espagne! tu t'es épuisée de tes nobles coursiers: ceux qui sont encor dans les prairies, comme s'ils regrettoient leurs compagnons & la gloire, errent tristement, & n'affrontent plus les torrens écumeux. Mais ici l'on ne sait lequel se montre plus superbe, ou du coursier ou de l'Espagnol qui le monte. A la tête de ces Cohortes sont Ferdinand, fils naturel d'Albe, Vitelli, célèbre dans les combats, & que Philippe obtint de Cosme de Florence, Olivera, dont l'Italie admira la valeur, & qui fit trembler l'Afrique jusque dans ses déserts: cependant son ambition n'est point satisfaite; on voit gravés sur sa cuirasse les exploits de ce fameux guerrier dont il descend, & que Pierre apella de la France, pour bannir le Maure indomté: s'il peut se signaler dans cette guerre, il a résolu de porter une cui-

rasse, où ses rivaux liront ses propres exploits. Parmi ces guerriers on voit Avila, qui depuis son enfance, fut guidé par la main d'Albe, dans tous les sentiers de la gloire : Albe est le seul auquel il ne prétende point disputer la palme. Sous eux Daval, Mendoze, Mondragone, moins distingués par leur rang, aspirent à les égaler en valeur.

Tandisque ces guerriers se rendent chacun à leur poste, Paciotte, qui sait & défendre & renverser les remparts, trace autour de Leide les lignes fatales; Serbellone dirige les foudres, & déjà les fait tonner. Albe placé sur une hauteur, & semblable au navire, qui, ayant jetté l'ancre, voit à ses pieds rouler les flots orgueilleux, considere d'un oeil attentif & les remparts & son Armée. Il apelle son fils: „ Ne perds point de tems; dit-il, & pendant que ton pere foudroye Leide, cours abattre les murs de Harlem." La joie éclate sur le front de Frederic. Il part, suivi d'une troupe, qui ne respire que le carnage.



GUILLAUME.

CHANT HUITIEME.

Semblable à une nuée de vautours, qui volant ſur les pas des armées, obſcurciſſent les airs, &, par le battement de leurs ailes & par des cris impatiens, apellent leur ſanglante proie: tel élevoit ſon front courroucé le Génie des combats: il voit l'armée d'Albe & l'intrépidité de Guillaume. „ Quoi! dit-il, les déités infernales ont ſubmergé

l'une

l'une des Provinces, & je ne triompherois point de l'autre, moi qui m'arme d'un élément plus terrible! Je ravage le monde entier; à ma voix roulerent les torrens du Nord sur l'Europe ébranlée; mon glaive est le sceptre des conquérans: c'est à moi de terminer cette querelle, qui fixe l'atention de l'univers. Nassau! telle est cependant ton audace, que pour l'abattre, j'irois dans les enfers prendre des foudres nouvelles." Il dit, & porte vers la Sicile ses regards. En ce moment l'Etna vomissoit, avec un bruit épouvantable, des rocs, des métaux & des torrens enflammés, qui allumant dans les cieux le tonnerre, couvroient d'un déluge de feux la Sicile tremblante. A cet aspect, il gémit de ne pouvoir transplanter au camp d'Albe ce mont infernal. Il part; il vole à l'un de ses temples; la Mort le précede; les noires portes s'ouvrent. „ Qu'on laisse, dit-il à ses ministres, ces armes vulgaires: multiplions l'Etna dans les camps; que les bombes, s'élevant sur des ailes de feu, épouvantent le ciel & la terre." Il dit. On allume, dans des gouffres ténébreux, les feux des enfers: un fleu-

ve d'airain, brulant Phlegeton, bouillonnè avec furie: on y présente les formes fatales; il recule; puis s'y précipite avec un tumulte qui ébranle tout le temple: les flammes disparoissent devant la noire fumée. Les ministres de la Guerre frémissent à l'aspect de ces machines terribles. Elle les regarde avec un souris cruel, déjà les entend tonner, déjà voit sortir de leurs flancs le trépas.

Cependant, au camp d'Albe, Aremberg ne peut réprimer son ardeur martiale. L'oeil ataché sur son fer, il se dit: „ Faut-il livrer ses jours à l'indolence dans les champs de la guerre? Jadis le courage étoit plus libre: on n'attendoit pas que le sort vous présentât votre ennemi; on le choisissoit; on le poursuivoit dans des plages lointaines; un guerrier de mon rang se traçoit la route de la gloire; son fer étoit à lui; quand il vouloit combattre, il combattoit." Il dit, & son imagination enflammée se peint le tombeau d'un vaillant guerrier: il y regne le silence; les *Zéphyrs* agitent doucement les fleurs qui le couronnent; mais il en émane une flamme secret-

fecrette; la valeur s'y prosterne. Aremberg s'écrie: „ Cette tombe est un trône!"

Il court à la tente d'Albe: les principaux chefs y font assemblés: „ Albe! dit-il, (& dans tous ses traits éclate un feu terrible) j'ai peine à contenir l'ardeur des cohortes Espagnoles: ces vaillans guerriers murmurent que l'on épuise leur courage dans l'attaque de ces remparts: c'est Guillaume qu'ils veulent combattre: ils demandent si la flotte Espagnole se couvrira de plus de gloire que l'armée d'Albe? Moi-même je ne puis oublier, qu'au moment où j'allois percer le sein d'Adolphe, Guillaume abatit mon fer: croiroit-il m'avoir désarmé pour toujours? Ah! plutôt...... si vous chérissez ma gloire, &, j'ose dire, la gloire de l'Espagne, permettez que j'apelle seul au combat Adolphe, ou Louis, ou Guillaume; oui, Guerriers! Guillaume lui-même: est-il invincible? Ce combat calmera l'impatiente ardeur de nos cohortes; mon triomphe sera l'heureux présage de leur victoire; & ceux qui, dans l'avenir le plus reculé, traverseront ces mers, de-

découvriront de loin la tombe de l'un des Nassau, trophée d'Aremberg!" Il dit d'un ton superbe. Tous les chefs se levent, saisis de jalousie, & prêts à lui disputer cette gloire, quand Albe s'armant d'un air sévere; „ Aremberg! dit-il, il est beau d'être enflammé par la valeur: mais il faut savoir la réprimer. Assez d'exploits vous signalerent: Guillaume ne les peut noircir. Je vous défends de songer à ce combat: peu d'utilité suivroit votre victoire, tandisque votre défaite (j'aime à vous voir rougir à ce mot:) seroit moins honteuse pour vous que fatale à l'Espagne." Aremberg se retire, plein de courroux.

Guillaume rassembloit dans son vaisseau plusieurs chefs de l'armée, lorsqu'il se présente un héraut Espagnol, dont tous les traits annoncent l'audace. „ Un guerrier terrible, dit-il, & qui, dans l'armée d'Albe, frémit de ne point combattre, m'envoye en secret: il demande que l'un des Nassau mesure avec lui son courage: à ces traits vous le reconnoissez, & le nom d'Aremberg est sur vos levres.

Oui,

Oui, guerriers ! il paroitra, armé d'un fer plus redoutable que celui.... mais il a juré de laver cette insulte dans le sang du héros, qui se montrera dans la lice." A ces paroles tous les Nassau se levent. Maurice même, oubliant sa jeunesse, ose briguer cette gloire. Louis porte la main sur son fer. Adolphe le prévient. „ C'est moi, dit-il, que ce combat regarde; nous l'avons commencé; je lui promis de reparoitre avec mon glaive; sans me nommer, il m'attend. Si quelqu'autre entroit dans cette lice: Adolphe est heureux, diroit-il, d'avoir des freres; l'un le sauve au milieu du combat; l'autre le remplace dans les champs de l'honneur. Soutiendriez-vous ce langage, & ne partageriez-vous point ma honte? Louis! ton courage te conduira dans une lice encor plus glorieuse; ne m'enleves pas mes trophées: ou si je dois succomber; (sans la craindre, je connois la valeur d'Aremberg:) je vous laisse tous deux après moi; le Batave conserve ses défenseurs les plus intrépides." Guillaume s'adressant au héraut: „ Dis au guerrier qui t'envoie, que chacun brule ici de courir dans cette lice:

seul

ſeul je m'opoſe à cette ardeur. Le ſang des Naſſau ne doit couler que pour la patrie; ce combat ne peut décider de ſon ſort. Qu'Aremberg atende: peut-être lui ouvrirai-je une carriere, où il n'aura pas trop de tout ſon courage." Le héraut ſe retire étonné.

Dèsque le char du ſoleil a roulé dans l'onde, Guillaume choiſit la fleur de ſes guerriers, & laisſant une partie de ſa flotte, il vogue avec une armée peu nombreuſe, mais redoutable, vers les tours de Leide. Il aborde en peu de tems. Ocanor environne de nuées les vaisſeaux. Naſſau descend ſur la rive; comme un torrent qui s'enfle ſans bruit, il précipite ſa marche. Aremberg aperçoit le premier les étendarts du Batave.

Adolphe cependant presſoit Guillaume avec les plus vives inſtances, de permettre que ſeul avec Aremberg, il ouvrît la lice du combat. Le héros troublé gardoit le ſilence. „ J'ai perdu Buren, lui dit-il; cher Adolphe! pourquoi veux-tu prodiguer des jours que me redemanderont & la patrie & l'amitié? Je

 con-

connois ta valeur: je ſais combien Aremberg est redoutable: j'ai vu ſon fer tourné contre ton ſein: pourrai-je encore..... Ton courage s'irrite. Engages le combat: & ſi dans la mêlée tu rencontres Aremberg...... tu n'oublieras point la patrie: ſouvien-toi de Guillaume." En diſant ces mots il le ſerroit contre ſon ſein, comme pour le retenir: Adolphe ému s'oublie dans ces embraſſemens: mais il entend la trompette guerriere: il s'arrache des bras de Guillaume, & vole au combat.

La pâliſſante aurore s'élevoit ſur l'horizon attentif, quand Adolphe, avec ſa troupe, tombe ſur les cohortes, que commande Aremberg. Aremberg reçoit ce choc ſans ſe troubler: ſemblable à la foudre, qui déchire de toutes-parts un ſombre nuage, ce guerrier court çà & là, demande Adolphe de l'oeil, du glaive, & de la voix. „ Adolphe! s'écrie-t-il, Adolphe! ton courage t'auroit-il conduit au devant de mes pas? Vien, oſes combattre en l'abſence de Guillaume; parois à mes regards." A peine a-t-il parlé, qu'Aremberg paroit à ſes

ſes regards. Les cohortes, malgré leur furie, ſuſpendent le combat, & attachent l'oeil ſur ces jeunes héros, dont le ſort ſemble décider du ſort des deux armées. Ils croiſent leurs glaives: l'Eſpagnol frémit ainſi que le Batave. La valeur & l'adreſſe conduiſent & parent les coups: l'un veut ſoutenir ſa gloire, & ne paroitre devant Albe qu'avec des trophées; l'autre ſignale l'un de ſes premiers combats, & ſe dit qu'il est frere de Guillaume: Aremberg est exercé dans les périls; Adolphe est un lionceau qui n'a point exhalé ſa fureur.

La Victoire flotte au deſſus d'eux d'une aile incertaine: l'immortelle, tenant une couronne, la poſe tantôt ſur le front d'Aremberg, tantôt ſur le front d'Adolphe, & quelquefois la ſuſpend au milieu d'eux; quand tout-à-coup vole en éclats le fer d'Adolphe: les Bataves pâliſſent: le jeune guerrier, ſans défenſe, atend la mort. Mais Aremberg, maitre de ſa furie: „ Prenez, dit-il, un glaive; le haſard n'est point l'arbitre de ce combat." Adolphe le regarde avec reconnoiſſance, & recevant

vant de l'un des ſiens un glaive, il combat, avec moins d'ardeur, un ennemi généreux. Aremberg l'aperçoit, & ralentit ſon ataque: autant ils étoient furieux, autant ils ſont adoucis: ils ſemblent armés pour montrer leur adreſſe: ainſi le jeune taureau tourne contre ſa mere ſes cornes naiſſantes.

Cependant le bruit des trompettes ſonores frappe l'oreille d'Aremberg, & il voit dans le lointain Albe qui s'avance. „ Adolphe! s'écrie-t-il, défends-toi." Les éclairs de ſes yeux accompagnent ces paroles. Soudain leurs glaives, comme la langue acérée du ſerpent, ſe multiplient à tous les regards, & dardent des flammes. Aremberg! tu ſaiſis un inſtant favorable: le ſang d'Adolphe coule ſur ton fer: il chancelle: avec lui chancellent les Bataves. Guillaume arrive en ce moment: quel ſpectacle! il voit ſon frere prêt à tomber aux pieds du ſuperbe Espagnol. „ *Adolphe! Adolphe!*" s'écrie-t-il, avec les accens de la douleur & du reproche. Comme ſi une voix céleste eut percé la nue, le coeur du guerrier ſe ranime, s'enflamme, repouſſe

le

le trépas: ſon fer ſe raffermit dans ſa main: il le plonge dans le ſein d'Aremberg: après ce noble coup il tombe: Aremberg lutte un moment contre le trépas: il tombe à côté d'Adolphe. Alors, charmés de partager la victoire, n'ayant pu l'obtenir toute entiere, leur fureur s'adoucit; il ſe regardent d'un oeil ſatisfait; &, comme deux fleuves, après un combat dont tremblerent les forêts & les montagnes, uniſſent leur onde frémiſſante, & vont d'un cours égal & tranquile ſe perdre dans l'océan; ces deux guerriers ferment enſemble la paupieres les flots de leur ſang ſe confondent; leurs ames prennent au même inſtant leur eſſor.

Guillaume ſe précipite ſur le corps de ſon frere: ſes larmes coulent avec ce ſang chéri: tout-à-coup s'arrachant à lui, il tombe, comme un tonnerre, ſur les cohortes ennemies, les repouſſe, ſeme un affreux carnage: mille Eſpagnols accompagnent Adolphe au tombeau. Albe frémiſſant de courroux, arrête l'impétuoſité de Guillaume.

Comme ſur la ſcene, des mouvemens har-

moniques transforment soudain de sauvages déserts en des jardins enchantés ; les rapides torrens sont des lacs tranquiles, les rochers fuyent, & les arbres çà & là dispersés, se rassemblent en longs berceaux de verdure : telle à la parole d'Albe obéit son armée; les cohortes fugitives s'arrêtent; les ailes immenses se déployent. Albe élevant une voix superbe: „ Guerriers! dit-il, vous ne ternirez pas aujourd'hui vos anciens exploits, & après avoir agrandi l'empire de Charle, vous saurez le défendre. Son ombre vole autour de vous; elle vous contemple. Espagnols! vous avez combattu les peuples & de l'Europe, & de l'Asie, & de l'Afrique & de l'autre hémisphere: toute la terre est couverte de vos trophées. Vous parlerai-je de votre chef? vous le connoissez, comme il vous connoit; il est accoutumé de commander à la victoire. L'ennemi même qui vient nous assaillir, ne l'avons-nous pas terrassé, & n'est-ce pas pour lui le comble de l'audace d'oser seulement paroitre devant nos regards!" Il dit, & l'Espagnol puise dans ses yeux une fierté nouvelle.

Guil-

Guillaume est monté sur un coursier, tel que l'on peint le roi des oiseaux, portant à travers les cieux le maitre des nues, & tenant la foudre dans ses serres: avec ce coursier il vole dans tous les rangs, & laisse dans tous les coeurs quelqu'étincelle du feu qui l'embrase. Arrivé devant les François, il se retrace un doux souvenir, & s'avançant vers Genlis, qui encourageoit ces cohortes. „Valeureux Genlis! dit-il, l'image de Coligny & de Henri m'accompagne dans les combats: qu'elle enflamme vos guerriers." Il s'éloigne. Il anime les Bataves en leur montrant de son fer le corps d'Adolphe, & la banniere teinte du sang de Horn & d'Egmont. Rencontrant Louis, il l'embrasse, donne avec lui un soupir à leur frere, & revole au centre de ses combattans.

Maintenant regne dans les deux armées un farouche silence. L'ordre, la pompe qu'elles étalent, forment un beau spectacle: la vaste plaine étincelle, & l'on ne sait où se leve l'astre du jour. Sortis du feuillage, les oiseaux innocens voltigent autour des armes meurtrie-

res, & entonnent leurs chants consacrés à l'aurore; le zéphyr, chargé du parfum des fleurs, badine au milieu de ces cohortes, & frémit légerement. Bientôt les clairons perçans & les sombres tambours font entendre une harmonie guerriere, que les vallons répétent avec complaisance, quand tout-à-coup dans l'étendue de ces rangs s'allument des éclairs rapides; & le bronze éleve sa voix formidable. Comme sur la vaste mer partent des deux bouts de l'horizon deux longs rangs de nuées; à mesure qu'ils avancent, ils vomissent plus de feux, jusqu'à ce que séparés par un court intervalle, ils fondent l'un sur l'autre, & réunissent leurs foudres éclatantes; la voute céleste est embrasée, & les astres retentissent, ainsi que l'océan dans ses gouffres les plus profonds: telle est l'attaque de ces armées. Deux torrens de flamme combattent: leur effrayante lueur perce à travers l'épaisse nuit que forment la poussiere & la fumée. Sur ce nuage brulant roule avec un fracas épouvantable le char de la Guerre; elle est suivie de la Rage s'abreuvant de sang, de la Terreur la bouche entr'ouverte, & de la pâle Mort,

ar-

armée de cette faulx terrible, qu'elle réserve pour les combats.

A ce tumulte la nature s'étonne. L'océan fuit le rivage. A l'entour des combattans regne un lugubre silence : les habitans de l'air ont disparu, avec le zéphyr, les troupeaux & le berger tremblant. Mais la Terre, cette mere commune, frémit jusqu'en ses entrailles : dégoutante du sang de ses fils, elle pousse de longs gémissemens : combien elle engloutit de villes paisibles ! on craint que pour épouvanter les mortels par un exemple éclatant, elle n'ensévelisse ces armées qui se dévorent : de toutes parts s'ouvrent à leurs yeux de noirs abimes ; ils pâlissent ; les armes ne tombent pas de leurs mains. L'Humanité, en pleurs, va de rang en rang, se frappant le sein, attestant tous les liens de la nature : puis elle court au fond des forêts.

Jusqu'alors on n'a combattu que dans l'éloignement. Mais les guerriers, dont les coursiers noircissoient la plaine, se menaçoient & de l'oeil & du glaive : frémissant d'impatience, ils ont peine à retenir l'ardeur de leurs cour-

siers écumeux. L'un des chefs de ces guerriers, Lumey vole vers Guillaume. „ Prince! dit-il, demeurerons-nous spectateurs du combat? le feu embrase l'air; nos glaives brulent dans nos mains: si nous tardons encore, plus impétueux que nous, nos coursiers vont nous entrainer." „ Je ne mets plus de frein à votre valeur." Dit le héros. Lumey revole vers sa troupe. A-peine ont-ils reçu l'ordre, qu'ils relâchent les rênes; & les coursiers marchent à l'ennemi. Albe les voit s'ébranler: plus rapides que l'éclair, ses ordres vont de bouche en bouche; ses guerriers croyent entendre sa voix; *ils* partent aussi-tôt que le Batave. D'abord ils avancent des deux parts à pas lents, mesurés: par dégrés leur marche s'accélere: bientôt c'est un torrent précipité: sous leurs pas, la terre tremblante roule à grand bruit ses foudres; sur leurs têtes combattent de noirs tourbillons de poussiere.

Tels que deux montagnes qui, pendant des siécles, se menaçoient de leurs cimes terribles, quand les vents agitoient leurs forêts,

pans-

panache ſuperbe, s'ébranlent enfin avec ces forêts, & dans leur chute, ſe heurtent au milieu des airs; le ciel s'émeut de ce combat; les pins déracinés roulent dans la plaine, avec les torrens qui s'ouvrent, tandisque ces monts vomiſſent tous les feux renfermés dans leur ſein: tels ces deux Corps tombent l'un ſur l'autre, en lançant leurs foudres, & ſe frappant ſoudain de leurs cimeterres, foudres nouvelles. A ce choc ſe déchirent les tourbillons ténébreux de poudre; les tonnerres ſouterrains font ſilence: le crin des courſiers ſe hériſſe; ils mêlent leur ſouffle au ſouffle des combattans; avec des flammes on respire la rage; le ſang coule à gros bouillons dans la plaine ardente; les guerriers ſont abattus, pendant que les courſiers foulent ſous leurs pieds leurs maitres, ou courant à pas précipités, s'arrêtent, frémiſſans de fureur, étonnés de ne plus combattre.

Comme l'océan roule dans les terres, Lumey porte l'effroi dans les rangs Eſpagnols; le feu de ſes regards, ſa barbe qui ombrage ſa poitrine, ajoutent à ſon air farouche; tout fuit

fuit devant lui; Olivera l'atend: les éclairs de leurs yeux se rencontrent; leurs glaives retentissent dans la terrible mêlée. Mais quel est ce héros qui paroit seul ébranler les escadrons ennemis? est-ce Guillaume? il porte quelques-uns de ses traits; les Espagnols reculent. Ferdinand les rallie, & opose son fer au fer de Louis. Cependant il se dit: „ Que Frederic triomphe des remparts de Harlem, j'efface ses trophées, si je puis vaincre le frere de Guillaume. Albe! vien, regarde ce combat, & juge qui de Frederic ou de moi mérite de porter le nom de ton fils." En même tems son fer étincelle. Louis entrainé par son courage, est environné d'Espagnols. „ Guerrier! s'écrie Ferdinand, rends-moi ton glaive; choisis de mes liens ou de ceux de la mort." Louis regarde, & voit couler son sang: il leve un oeil intrépide. Cependant son bras s'affoiblit; un nuage flotte devant sa paupiere: dans les ténebres, il combat. Aldegonde l'aperçoit: suivi de Bataves nombreux, il vole vers lui, écarte les Espagnols, & prenant le fer de Louis: „ Arrêtez, dit-il, ce sang, cher à la patrie." Deux guerriers condui-

duisent Louis derriere les rangs. Ferdinand s'écrie: „ Qu'on éleve à cette place un monument immortel: l'un & l'autre Nassau sont abattus: il n'en reste qu'un: je veux l'étendre à côté d'eux dans la poussiere." Ces mots glacent d'effroi les Bataves: Aldegonde lui-même frémit: tenant d'une main son fer & de l'autre le fer de Louis, il est plus redoutable; il retarde l'impétuosité de Ferdinand: mais il ne peut résister à Vitelli qui s'avance, précédé du tonnerre, & qui, avec sa cohorte, semble armé de la faulx même du trépas. Guillaume voit la déroute de ses escadrons: comme l'éclair, il accourt, & sa seule présence rétablit l'équilibre du combat. L'orgueilleux Ferdinand est intimidé: Vitelli se retire en bon ordre.

Mais Guillaume demande Louis, lorsqu'il le voit s'avancer, ranimé par de promts secours, & plus encor par le feu de son courage. Louis, sans arme, devant Guillaume, baisse en rougissant les yeux. „ Quel est, dit-il, le téméraire Espagnol, qui n'a pas craint d'irriter mon courroux, & de me dépouiller de mon glaive!" Aldegonde lui présen-

ſente le glaive. Louis charmé le reconnoit. Enflammé par cet aspect, & par la préſence de Guillaume: „ Amis! dit-il aux ſiens, le combat n'est pas terminé; il est encore tems d'effacer notre honte. Que les plus intrépides me ſuivent: courons arracher à l'ennemi ſes armes les plus terribles, ces bouches tonnantes, qui vomiſſent la mort." Guillaume entend ces paroles: il n'a que le tems d'adreſſer à ſon frere un regard, où, par un mêlange inexprimable, ſe peignent & l'amour ſublime de la patrie & la tendreſſe fraternelle. Louis s'élance aux dangers.

Serbellone voit accourir cette troupe héroïque: il reconnoit Louis: il ne peut vaincre ſa terreur. Rapidement il ſe retrace ſes exploits. „ Tonnent à la fois, dit-il, toutes mes foudres." Elles tonnent à la fois: ainſi s'ouvrent en vomiſſant de bruyans tourbillons de flamme, les cavernes ſouterraines. Louis ne ralentit point ſa courſe: on diroit qu'aux ſons d'une agréable mélodie, il vole à une fête: en vain tombe la moitié de ſa cohorte; il inſpire ſon courage aux guerriers qui lui

res-

restent, & ose affronter tant de morts. Tel que l'on peint l'audacieux Promethée, qui sans être ébloui de l'éclat, ni étourdi du tumulte, ravit au dieu du tonnerre le feu céleste: tel Louis fond sur ces nombreux tonnerres: deux fois s'abat sous lui son coursier; deux fois Louis se releve plus redoutable: par une route ensanglantée il arrive devant ces bouches fatales: là se fait un combat terrible: le fer les attaque; le fer les défend; en même tems elles tonnent: le sang ruisselle & siffle sur l'airain embrasé. L'intrépide Idamor, animé par la présence de Louis, saisit ces foudres, quand le feu, jailli du choc des glaives, allume le salpêtre; le bras d'Idamor est emporté; son front où brilloit la victoire, frappe l'airain. Le même sort menace Lumey: Irdazan s'avance, tenant d'nne main le glaive, & de l'autre le feu; déjà, signal du trépas, il l'abaisse, quand le fer de Lumey l'écarte, & se plonge dans le sein d'Irdazan; le feu tombe de sa main; son ame fuit ses levres. Ainsi que dans les champs Troyens, le vainqueur arrachoit au vaincu son armure sanglante: tel & plus grand, Louis dépouille tous

les

les combattans de ces armes redoutables, & ſoudain les tournant contr'eux, fait voler dans leurs rangs le déſordre & l'effroi. Guillaume s'avance & s'écrie: „ Volons, ſur les pas de Louis, à la victoire!"

On étoit à l'heure où le berger ayant abreuvé ſes troupeaux, les conduit à l'ombre d'un bois, où, tandisqu'ils errent négligemment, & cherchent avec la pâture la fraicheur & le ſommeil, il prend un repas champêtre: mais ici l'on combat ſans s'apercevoir des beſoins de la nature épuiſée, ni des feux ardens du ſoleil, que redoublent les feux dont s'arment ces guerriers, & leur haleine brulante de fureur.

Cependant le parti le plus juste alloit remporter l'avantage: Albe ne cherchoit de reſſources que dans la valeur; quand la Guerre amene au devant de ſes pas les foudres qu'elle a nouvellement forgées. Albe dit: „ Que les bombes s'élevent dans les champs du carnage." Almanzor s'avance: d'un bras tremblant il embraſe le ſalpêtre: il tombe étouffé par

par les flammes. Les Espagnols pâlisſent, & refuſent d'allumer des foudres, dont ils ſont les premieres victimes. Serbellone irrité ſaiſit un roſeau brulant : les éclairs de ſes yeux & ſa voix annoncent les éclairs & la voix de ce nouveau tonnerre : il embraſe le volcan : un inſtant fuit : de ces flancs caverneux ſort, avec des torrens de flamme, un bruit épouvantable, qui engloutit le bruit des autres foudres, ébranle les remparts de Leide, & les antiques rochers de l'océan. Les pâles combattans s'arrêtent : plusieurs laisſent tomber leurs armes. Serbellone ! tu t'aplaudis : Albe ! tu te crois le dieu du tonnerre. Cependant des bombes enflammées, masſes énormes, que leve à peine la main de l'homme, plus rapides que l'aigle s'élancent dans les airs, allument la foudre dans les nues, & retombant, crevent avec fureur, & multiplient la mort. L'homme ſemble attaquer les cieux : les cieux ſemblent voler en éclats.

Ausſi-tôt la Terreur, à la chevelure hérisſée, & la Mort plus pâle & plus hideuſe qu'elle ne ſe montre aux mortels, ſe précipitent

tent du char de la Guerre dans l'armée de Guillaume. Les rangs entiers ſont enlevés. La Terreur frappe ceux qui respirent: Lumey, Louis ſe troublent: le coeur même de Guillaume s'étonne: mais il étouffe ce ſentiment avec indignation, & voyant s'ébranler les Bataves, il éleve la voix, & à travers l'horrible tumulte, il fait entendre ces paroles. „ Arrêtez; ſuivez mes pas; dans les nouveaux périls, déployez un nouveau courage: ce ne ſont point les Immortels qui vous livrent la guerre: ces foudres ſont terrestres: moins terribles de près, elles ateindront votre fuite: oſons, à l'exemple de Louis, les arracher à nos aſſaillans." Il dit, & marche vers cette conquête. Mais les plus intrépides refuſent de le ſuivre. „ Peut-on, s'écrient-ils, ataquer l'Enfer!" Cependant ils ſe rallient: les chefs donnent l'exemple, & le ſoldat attend la mort.

Albe vole, & croit achever leur défaite. Tel qu'un roc détaché du ſommet de la montagne, roule à grand bruit, & bondiſſant, lance des feux, franchit les torrens étonnés, ou

où détourne leur cours, & met en fuite & troupeaux & bergers, lorsqu'un chêne, géant aux cent bras, accoutumé à combattre l'aquilon, résiste seul au roc, l'oblige à reculer: tel Albe court, quand Guillaume l'arrête: du chaos nait l'ordre: les rangs se forment: on combine les marches; ici l'on s'observe; ailleurs on se joint.

Douza, malgré la voix des nouveaux tonnerres, sort des remparts de Leide: il disperse Alphonse, & Braquemont, avec leurs cohortes; il se mêle aux combattans de la plaine; entrainé par son ardeur, il parvient jusqu'au héros. „ Douza! est-ce vous? lui dit Guillaume: ah! courez défendre les boulevards, moins de Leide, que de la Liberté: si nous tombons, ils doivent arrêter la tirannie. Ne voyez-vous point les bataillons qu'Albe y précipite?" Douza part avec les siens: ils ne peuvent rentrer dans Leide qu'à travers ces bataillons: ils se frayent, le fer à la main, cette route glorieuse.

Mais c'est dans la plaine où éclate le plus

la valeur. On voit dans la plus ardente mêlée, les Mexicains échapés à leurs fers, fur les pas de Guillaume : les Espagnols, qui les vainquirent dans l'autre hémisphere, ne peuvent ici foutenir leurs coups, & frémisfent de fe voir arracher par eux ces plumages & ces pierreries, brillans trophées qui les décorent.

Parmi les Bataves fe distingue Orvan, vieillard à qui les tirans enleverent fon fils. Il a réfolu d'aller dans l'Espagne, chercher de prifons en prifons, ce feul apui de fa vieillesfe; puis il ira, dans un défert, terminer, loin de l'oeil des mortels, fa longue & triste carriere. On voit ce vieillard femer autour de lui la mort: le tumulte ne peut étouffer en fon coeur les accens de la nature. „ Hélas! fe dit-il; c'est ici qu'est marqué mon tombeau. Encor fi la main de mon fils, en me fermant la paupiere, adoucisfoit l'horreur du nuage ténébreux....." Tandisque ce defir l'occupe, il aperçoit, à travers la pousfiere & la fumée, dans les rangs Espagnols, un jeune guerrier, qui ne combat point: il le confi-

ſidere : l'infortuné reconnoit ſon fils. Il veut courir dans ſes bras ; il recule d'horreur. Le jeune guerrier regarde, & aperçoit ſon pere. Troublé, il jette ſon glaive, ouvre ſes bras au vieillard : le vieillard s'y précipite : il ne peut l'arroſer de larmes. „ Malheureux ! s'écrie-t-il ; tandisque ton pere combat tes ennemis, les ſiens, ceux de ta patrie, tu partages leurs fureurs ! le glaive Espagnol étincelle dans tes mains parricides ! Que n'as-tu tranché le fil de mes jours ! que n'as-tu expiré dans les tourmens de ces barbares !" Il leve un bras tremblant.... il frappe ſon fils d'un coup mortel : le ſang jaillit ſur ſa chevelure blanchie : ils tombent, expirent en même tems, l'un de la main d'un pere, & l'autre de douleur. Guerriers ! qui combattez autour d'eux, vous ſentez au fond de vos coeurs frémir la nature : vos glaives s'arrêtent dans vos mains ſanglantes !

Loin de cette ſcene funeste, Irthur fait éclater un noble feu. Près de lui est Idalyre ſon épouſe : trop timide pour combattre, elle affronte la mort ſans la craindre : hélas ! elle

la craint, non pour elle, mais pour son époux: l'oeil attaché sur lui, elle l'accompagne dans une forêt de glaives. Mais si elle partage son intrépidité, elle l'intimide: assûré qu'elle suit ses pas, il n'ose pénétrer dans les bataillons les plus épais. En ce moment, il s'avance vers Mendoze: puis il hésite, & se souvient d'Idalyre. Mendoze l'apercevant: „ Tu es vaincu, s'écrie-t-il, puisque tu balances." A ces mots, Irthur, avec Idalyre, vole vers Mendoze: un spectateur indifférent seroit épouvanté du choc de leurs glaives. Tendre épouse! est-ce toi qui respirois l'ame des fleurs, en voyant couler une onde, où se traçoit ton image, & dont tu semblois la Nayade tranquile? ces champs n'enfantent que le meurtre! tu respires l'haleine des volcans; des ruisseaux de sang baignent tes pieds délicats!

Comme une fleur est agitée de la lutte des vents, telle, à cette heure, frémit Idalyre: en vain se heurtent autour d'elle mille glaives; en vain tonnent de nombreuses foudres: elle ne voit rien, n'entend rien; seuls à ses yeux combattent Irthur & Mendoze. Le sang d'Irthur

thur coule : épouvantée, elle ose de sa main timide écarter le fer de l'Espagnol, quand le fer de Mendoze, semblable à l'insecte qui, nourri de sang, darde la mort, ce fer triomphe d'Irthur ; car il frappe Idalyre ; elle tombe : son sang ruisselle sur son front pâlissant : les zéphyrs n'agitent plus sa chevelure. Irthur, aussi pâle qu'Idalyre, demeure sans défense. Mendoze ! tu fus généreux ; & croyant avoir coupé la trâme d'une si belle vie, tu gémis, & ne voulus point achever de vaincre.

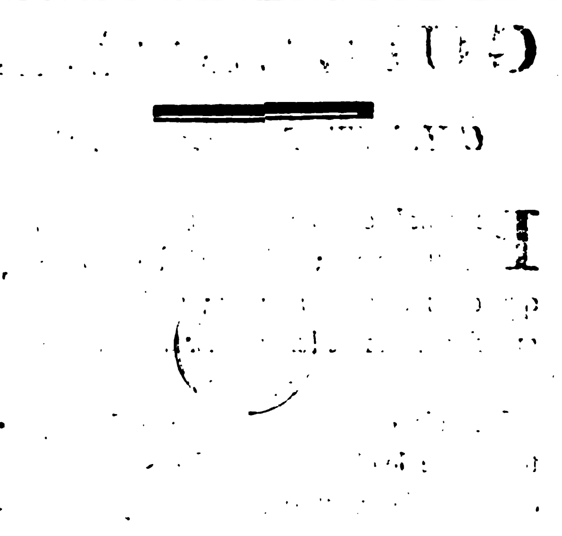
Cependant, précédée de l'étendart sanglant, météore enflammé, qui présage le trépas, la veuve de Horn, tenant d'une main le glaive, & de l'autre le çoeur de son époux, va de rang en rang, & embrase tous les courages. Du milieu des airs, Horn, avec Egmont, considéroit le combat : le feu divin qui brilloit dans leurs yeux, jette, jusque dans la plaine, un éclat terrible. Horn aperçoit son épouse : soudain il descend de la région éthérée, & volant vers l'héroine, il l'accompagne en tous lieux. „ Chere Epouse ! dit-il, que j'admire ta tendresse, ton courage !

je crois renaitre en toi ſur la terre, & participer à tes exploits." Elle entend ces paroles dans un heureux murmure, regarde avec ſurpriſe, & n'aperçoit point celui qui les prononce : mais elle est animée d'une flamme nouvelle, qui, de ſon ſein paſſe jusque dans ſon glaive, & embraſe dans l'urne le coeur de ſon époux. La mort régnoit autour d'elle : trois guerriers, à ſes yeux, ſont abattus. La flamme part ; le globe d'airain arrive : elle préſente ſon front au trépas, quand Horn, de ſa main immortelle, arrête le globe furieux : il expire, & tombe aux pieds de la guerriere : la reconnoisſance ſe peint dans tous ſes traits. „ Cher époux! dit-elle, non, ce n'étoit point une illuſion, quand j'ai cru entendre ta voix." Elle dit, & porte l'urne à ſes levres.

Mais l'Ange qui préſide à la terre, accourt du haut des cieux. D'un regard il raſſemble les nuages ; ſon front radieux s'obſcurcit ; ſa main bienfaiſante s'arme du tonnerre : il commande à la Nuit de voiler de ſes plus épaisſes ombres la plaine enſanglantée. Ausſi-tôt précédée du Silence, la Nuit ſort de ſon antre, & monte

ſur

ſur ſon char lugubre. L'Ange étend ſon bras: la terre s'incline: l'astre du jour disparoit; de profondes ténebres ſe répandent. Guillaume & les Bataves ſe défendent encore. Enfin conduit par la Liberté ; & couvert de ſon Egide tonnante, il va rejoindre la flotte. Environné de tant de périls, c'est vaincre que balancer la victoire: Leide a vu combattre ſon héros: un nouveau courage l'enflamme. Albe étonné ſe retire, & ſe promet de tourner contre les remparts de Leide des coups plus terribles.





GUILLAUME.

CHANT NEUVIEME.

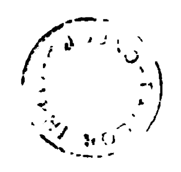
Pendant le combat, Bosſut avoit attaqué la flotte Batave; il étoit près de triompher, quand les ténebres arrivent; Guillaume & ſes guerriers viennent lui arracher la palme.

La nuit ombrageoit la terre & les mers: tout dort: le glaive repoſe. Mais ſur le champ de la bataille errent deux guerriers, accompa-

gnés

gnés chacun d'une escorte nombreuse: ils portent de tous cotés leurs pas incertains; ils se rencontrent, & s'arrêtent. „ Guerrier! dit l'un, mon dessein n'est pas de répandre encore le sang: je ne veux, hélas! qu'ensévelir une Epouse adorée: mais si tu prétens troubler ce témoignage de mon amour, je suis prêt à combattre." „ Cher Irthur, dit l'autre Guerrier, un même sentiment nous anime; l'amour fraternel retient ici mes pas." „ Irthur reconnoit Louis: ils s'embrassent, & unissent quelque tems leurs regrets. Le pâle flambeau de la nuit s'allumoit lentement dans les cieux, & ajoutoit à l'horreur de cette scene de carnage: l'oeil n'embrasse qu'un vaste tombeau, de noirs fleuves de sang, la mort hideuse comptant ses victimes; on marche sur des cadavres déchirés, palpitans; ici l'on entend de foibles cris; là regne un profond silence; ailleurs des ennemis acharnés s'arrachent un reste de vie, combattent jusque dans l'Empire du trépas; on croit apercevoir des ombres errantes à travers le sang & les cadavres. Louis & Irthur, après avoir considéré ce spectacle, se quittent, & suivent chacun la route où les guident leurs cœurs.

Louis,



Louis, avec ſa troupe, arrive devant le corps d'Adolphe : il le voit tenant Aremberg dans ſes bras glacés; tels deux amis dorment d'un ſommeil tranquile, près de ſe couronner à leur réveil, des fleurs des prairies. Louis demeure un moment plongé dans une douleur muette. „ O toi, dit-il, qui, prodigue de ton ſang, fis éclater à la fois l'amour patriotique & fraternel! Nous ne pouvons encore élever à ta cendre un monument digne de tes vertus, mais ton ombre ſe contentera d'un tombeau ſimple, érigé par la main de ton frere..... Après ce devoir, mon fer t'immolera de nombreuſes victimes..... Peut-être je deſcendrai bientôt vers toi dans la nuit du trépas..... Cher Adolphe! reçois dans cet embraſſement la derniere marque de ma tendreſſe, & de la reconnoiſſance de Guillaume...... Et toi, généreux ennemi, qu'Adolphe ſerre dans ſes bras, je crois entendre ſa voix qui m'ordonne de ne vous point ſéparer; couverts de la même gloire, participez aux mêmes honneurs." En prononçant ces paroles, il ſe penche ſur le corps de ſon frere. Vive amitié! ſupérieure au plus énergique

burin

burin, tu graves dans son coeur tous les traits d'Adolphe, image qu'il veut emporter au tombeau. On ensévelit, sans les séparer, Adolphe & Aremberg. Louis enfonçant sur leur tombeau leurs épées: „ Voilà, dit-il, les Colonnes que j'érige à votre gloire."

Il s'éloigne à regret, & porte ses pas vers Irthur qu'il trouve prosterné devant son épouse, oubliant qu'il doit lui rendre les honneurs du tombeau. „ Cher Irthur, dit Louis, il faut partir; l'Aurore ne tardera point à paroitre." Irthur sort comme du sommeil de la mort, & leve un œil éteint où s'allume un feu terrible: l'astre de la nuit éclairoit Idalyre de ses pâles rayons. „ Tendre Epouse! dit-il, c'est donc pour rencontrer ce coup fatal que tu m'as suivi loin de ta cabane odorante, temple de la paix! Que n'écoutai-je mes pressentimens! au lieu d'être couchée dans ces champs de la mort, tu respirerois dans cette cabane l'haleine des fleurs; ta main uniroit nos deux noms; tu me préparerois des couronnes triomphales, pour m'en décorer à mon retour, & pour adoucir tes craintes, ainsi que celles du

du vieillard, qui peut-être en ce moment verse des larmes..... Qu'elles coulent désormais! compagnes d'Idalyre! cessez d'entretenir son asyle chéri, remplissez-le de cris de douleur..... Il est donc vrai! ton ame généreuse a passé ces levres! Et cependant la mort n'a pu t'enlever tous tes charmes: non, je ne veux point te renfermer dans la nuit du tombeau: Amis! respectez ma douleur; Idalyre n'est point morte; regardez-la: ne semble-t-elle point encore sourire: cruels! livreriez-vous aux vers un objet si beau? vien, chere Idalyre, vien, je veux disputer à la mort ta dépouille; tu m'as suivi jusqu'en ce lieu funeste!" tu me suivras encore, idole de mon coeur! En achevant ces paroles, il prend la main de son Epouse. Ses amis respectent sa douleur: on porte dans le vaisseau Idalyre: Irthur l'accompagne en tenant cette main chérie. Le vaisseau joint la flotte. Louis paroit devant Guillaume: leurs larmes coulent: le nom d'Adolphe est sur leurs levres.

Mais Irthur n'abandonne point Idalyre. Tantôt l'oeil attaché sur elle, il garde un sombre

bre ſilence : tantôt il lui parle ; il invoque la mort. „ O mort ! dit-il, mort terrible, ne rends-tu jamais ta proie ? quelquefois cependant tu fuis comme un ténebreux nuage. Chere Epouſe ! réveille toi ; depuis longtems ta main n'a pas ſerré la mienne ; depuis longtems je n'ai point entendu ta voix." Il dit, & il lui ſemble qu'elle agite ſes levres ; il frémit, il s'accuſe d'être égaré par la douleur ; cependant il porte la main au coeur d'Idalyre ; ce coeur palpite : il y reporte une main tremblante ; ce coeur palpite encore. Alors il l'embrasſe, & l'appellant avec des cris furieux : „ Idalyre ! mon Amante, mon Epouſe ! écoute ma voix dans le ſein de la mort : renais pour moi ; ne trompes pas mon eſpoir, ouvres ta paupiere, ou je jure de te ſuivre dans le noir empire." Elle ouvre la paupiere ; ſes levres ſe colorent ; elle lui tend les bras : mais Irthur ne pouvant ſoutenir l'excès de ſes transports, pâlit & chancelle. O mortels ! parmi tant d'amertumes, la joye auſſi déchire votre coeur ! Idalyre à ſon tour le conjure de vivre : il n'est pas ſourd à cette voix. Les Chefs viennent conſidérer ce doux ſpecta-

ta-

tacle: Guillaume & Louis partagent la félicité des deux époux: leurs larmes s'arrêtent, pour couler bientôt avec plus de force: leurs regards se disent: „ L'Epoux retrouve ici l'Epouse: nous ne te reverrons point, Adolphe! tu es dans les liens de la mort!"

Cependant, encor que la Victoire ait également balancé les succès d'Albe & de Nassau, l'orgueil persuade aux Espagnols que Guillaume a succombé. Albe, l'oeil en feu; vole devant Harlem. „ Je t'avois ordonné, dit-il à Frederic, d'une voix de tonnerre, de réduire ces murs en poudre, & ils subsistent encore! sont-ils, ainsi que Leide, environnés de puissans remparts? Leurs remparts, c'est ta lâcheté. Heureux Nassau! faut-il que je t'envie tes fils! L'un soutient noblement ses fers: l'autre égale en valeur son pere..... au milieu du combat, je m'arrêtois pour l'admirer..... Frederic! si ce jour n'éclaire la ruine de cette ville rebelle, il éclairera ta tombe: & pour outrager encor tes cendres, j'appellerai ta mere, afin qu'elle renverse ces frêles murailles." Il dit, &

l'océ-

l'océan courroucé ſemble moins terrible. Frederic, ſaiſi d'épouvante & de colere: „ Mon pere! dit-il, vous accordez un jour aux habitans de Harlem: ils n'entendront point ſonner la derniere heure de cette nuit." Il dit, & marche ſoudain à l'asſaut. Albe le conſidere: par dégrés s'éclaircisſent les nuages de ſon front: il part, & revole vers Leide.

Quelques heures s'écoulent, & tout est préparé pour asſaillir ces remparts. Comme il en donne l'ordre, il entend le bruit de trompettes guerrieres, & de courſiers battant rapidement la plaine ébranlée: il leve l'oeil & aperçoit ſon fils, ſuivi d'une troupe, qui préſente un ſpectacle funeste; leurs glaives ſanglants ſont hérisſés de têtes pâles & livides; leurs mains ſont teintes de ſang; il luit dans leurs yeux féroces. Frederic s'avançant vers Albe avec fierté: „ Ai-je rempli vos ordres? dit-il; apellerez-vous ma mere, afin qu'elle renverſe ces murailles? A la fureur de mon attaque, Harlem a crû que vous veniez vous-même l'abattre: on m'ouvre les portes, on demande la vie: je l'accorde, & me repens

aussitôt: nous entrons; les habitans me croyent vil esclave de ma parole, & ne sont point allarmés: nos soldats se répandent dans la ville, & soudain mille bras donnent la mort; le sang coule: des hurlemens s'élevent dans les ténebres. L'exemple est donné. Leide tremblera; & peut-être votre fils aura, par ce coup heureux, abattu toutes les têtes de l'hydre de la rebellion." Il dit, & ses soldats furieux agitent leurs glaives, chargés de ces affreuses dépouilles. Mais ceux qui dans l'armée Espagnole respectent avec la foi des sermens, les droits de l'humanité, ne peuvent cacher leur indignation; il leur semble que ces têtes sanglantes vont prendre la parole pour leur reprocher la plus noire perfidie; & il s'éleve parmi eux un murmure sourd. Albe les regarde; tout se tait. „ Je suis content de ton courage, dit-il à son fils: le Batave se soumettra; ou le torrent ensanglanté, que tu viens de répandre, grossi de toutes parts, couvrira cette Province entiere d'un déluge plus funeste que celui qui t'engloutit, Zélande!" Il dit, & l'Espagnol même frémit. Ensuite on jette dans Leide, par l'ordre d'Albe, ces têtes,

têtes, trophées infamans pour le vainqueur. Frederic ajoûtant à cette action des railleries féroces : „ Recevez, dit-il, ce renfort, qu'un ennemi généreux vous accorde." Leide est glacée d'horreur : à chaque instant ces têtes tombent à grand bruit au milieu des pâles citoyens : ils voyoient avec plus de constance arriver les globes, ministres aîlés de la mort : chacun considere en tremblant les traits de ces victimes, craignant de rencontrer les traits d'un parent, d'un ami ; & leve ensuite un oeil épouvanté vers l'endroit d'où elles sont lancées, comme celui au pied duquel fume la foudre, recule d'effroi, & regarde en frissonnant le nuage enflammé qui flotte au dessus de lui. Douza vient en ce lieu, & encore qu'il connoisse la cruauté Espagnole, il demeure immobile à ce spectacle. „ Guerriers, dit-il enfin, voilà l'image de votre sort, si vous donnez entrée au glaive Espagnol. Albe ! nous te remercions dans ta fureur ; tu te fermes toi-même les portes de Leide. Citoyens ! Guerriers ! (désormais ces titres sont ici confondus :) jurez sur ces têtes qui semblent vous inviter à ce serment, jurez que

le premier d'entre nous qui oſera propoſer d'ouvrir à l'ennemi ce temple de la Liberté, recevra la mort, non de nos mains : elle ſeroit trop honorable ; mais ſera conduit hors de nos remparts, & livré à cet ennemi féroce : ſon nom ſera dans nos faſtes une tache éternelle ; du faîte de nos tours nous contemplerons ſon ſuplice, & nous dirons que durant ces calamités, le fer de l'Eſpagnol fut juste une fois. Que ſi l'Eſpagnol le laiſſe vivre, ſon châtiment ſera d'être le ſpectateur de tant de perfidies & d'atrocités." Ils répétent ce ſerment ſolemnel.

Roſalinde n'asſistoit point à ce ſpectacle, mais du ſein de ſa demeure, elle prononce le même ſerment. Arodar, ſon amant, étoit dans l'armée d'Albe : les noeuds de l'hymen alloient les unir, quand l'Eſpagnol & le Batave devinrent ennemis. Ni la guerre, ni aucune puiſſance ne peuvent éteindre les feux de l'amour. Arodar erroit ſans ceſſe autour de ces murailles. Dans un endroit écarté & ſans défenſe le rempart a reçu une brêche. Amour! tes yeux ſont plus perçans que ceux du plus grand

grand guerrier! A l'arrivée des ténébres, Arodar se rend en ce lieu; il ne délibere point: il franchit le fossé, se coule dans la brêche; & employant tour à tour la ruse & l'audace, il pénétre jusque dans la ville: il court à la demeure de son amante; il frappe palpitant de crainte & d'amour; on ouvre, il vole, il est aux pieds de Rosalinde. „ Arodar! s'écrie-t-elle,.... est-ce ton ombre!..... c'est toi-même..... l'ennemi est-il dans ces murs?" „ Il n'est ici, répond-il, d'autre ennemi que moi, si tu peux donner ce nom à l'amant le plus tendre..... Tu pleures...., tu frémis des périls que je cours: songe à ceux qui t'attendent. Tes yeux ont vu les témoignages de la férocité de l'Espagnol: apprens qu'Albe, toujours plus implacable, va livrer un assaut terrible: t'exposeras-tu aux suites de ce combat? ton amant est-il sûr de t'arracher à la rage la plus effrénée? hélas! dans l'ardeur qui me fera voler & à la destruction de Leide & à ta défense, tombant peut-être le premier sur ces remparts, je descendrai chez les morts: alors quel sera ton destin? tu n'auras point d'ami dans l'armée

d'Albe, & je frisſonne à la penſée.... Chere amante! la guerre ne nous a-t-elle point aſſez longtems ſéparés? un devoir rigoureux ne t'enchaine pas dans ces murs: vien, la brêche heureuſe qui m'a ouvert le chemin jusqu'à toi, peut te procurer une retraite: Leide n'attend pas de toi ſon ſalut: laisſe aux combattans à décider de ſon ſort. Si tu ne veux pas mettre le pied dans le camp d'Albe, tu ſeras libre de choiſir une autre retraite."

Le feu d'un noble courroux ſe mêle dans les yeux de Roſalinde à l'amour attendri. „Qu'oſes-tu me propoſer! dit-elle, pour ſauver ma vie & mon honneur, que je coure à l'infamie! ſi l'amour ne t'aveugloit, tu tiendrois un autre langage. Lâches amis, n'aimerions-nous la patrie que dans ſes jours proſpères, & nous verroit-elle fuir dèsqu'elle ſeroit en péril? à quel point ravales-tu notre ſexe! Apartenons-nous ſi peu à la patrie qu'il lui ſoit indifférent de nous conſerver? ne la défend-on que les armes à la main? notre préſence, notre voix ne peuvent-elles animer ſes défenſeurs: & quels citoyens, quels guerriers

riers naitroient de nous, quel exemple, qu'elles leçons pourrions-nous leur donner, si nous nous permettions la fuite? Que dis-je? notre bras-même ne peut-il la soutenir sur le penchant de sa ruine?..... Cher amant! si un pere ou une mere s'oposoient seuls à nos feux, fille désobéissante, je volerois dans tes bras; l'amour voileroit cette faute; mais il n'excuse pas la trahison envers la patrie. Va, ne perds point de tems; fui loin des périls: puisse la nuit favoriser ta retraite!" Arodar pénétré d'admiration, ne la presse plus de le suivre: il la serre dans ses bras, & tout à coup s'arrache à ces doux noeuds: à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il s'arrête, entend des sanglots: il revole vers Rosalinde: il se précipite enfin loin d'elle. Rosalinde compte les instans, & va trouver Douza: on répare la brêche; Arodar se rend en ce lieu. Saisi de douleur, il embrasse le mur auquel il doit le bonheur d'avoir entretenu son amante.

Cependant tout annonce de la part d'Albe une attaque prochaine; déjà grondent ses foudres, quand Frederic impatient rassemble ses

cohortes. „ Amis, dit-il, une nuit vous a livré Harlem; que le ſoleil éclaire un plus beau triomphe: plongeons nos fers dans le ſein du Batave." Il dit, & aux yeux de ſon pere, il court vers les remparts. Tel qu'un vieux aigle, rasſaſié de victoires, & qui, du haut d'un rocher, ſon palais ſuperbe, ſuit d'un oeil ſatisfait à travers l'espace des airs, ſon jeune aiglon, & le voit tomber ſur les brebis tranquiles, & enlever un agneau à la mere qui l'allaite; transporté de joye, il célebre cette victoire par le battement de ſes aîles; tout le rocher en retentit, & ce ſon aiguillonne encor l'aiglon chargé de ſa proie: tel Albe voit ſon fils voler à l'asſaut. Mais bientôt s'avançant d'un pas majestueux avec ſes meilleures cohortes, il attaque à la fois pluſieurs Forts. Les Bataves rougisſent de rester à l'ombre de leurs murs: Douza ſeconde leur ardeur, & s'élance à leur tête hors des remparts: les Espagnols reculent: la préſence d'Albe les retient, & la voix & l'exemple de Frederic les ramenent an combat. Alors ſe fait un ſanglant carnage: nul ne veut céder le terrein; longtems les Bataves, non-moins

iné-

inébranlables que leurs digues, résistent à la fureur Espagnole. Mais Albe frémit de ne pas vaincre; il court de rang en rang, comme la baleine pousse contre le rivage les vagues écumeuses; chaque instant le rend plus terrible; les Bataves plient: vainement Douza les veut rallier: Albe, qui profite du moindre avantage, fond sur eux, les presse, & s'empare d'un Fort. Animé par ce succès, Frederic attaque un Fort, vers lequel se réfugioient les Bataves.

Les femmes, qui, du faîte des maisons, considéroient ce combat, poussent des cris de douleur. Parmi elles, Ilsonte avoit souvent nourri ses yeux du spectacle de la guerre. En ce moment elle apelle ses Compagnes; ses mains sont armées du fer étincelant. „ Arrêtez, dit-elle; que vos cris ne frappent point l'oreille des combattans: descendez-vous de ces femmes intrépides, compagnes illustres de la gloire du Batave? Ah! si elles avoient versé des pleurs, leurs époux eussent-ils montré tant de courage? Qu'elles renaissent en nous: mais non: sourdes à la voix de la Patrie,

 faites

faites retentir de vos cris ces maiſons déſertes. Et vous, héroïnes, dont nous foulons les cendres, & que nous deshonorons! ſortez de vos tombeaux; allez combattre avec nos guerriers, & venez enſuite plonger dans notre ſein votre fer trempé dans le ſang Espagnol!" Elle dit: on croit voir en elle l'une des héroïnes qu'elle implore. Elles courent s'armer.

Bataves! on vient à votre ſecours. Comme dans l'empire fabuleux on vit en faveur des héros s'ouvrir l'Olympe, & en descendre Pallas, armée de la formidable Egide, Diane agitant ſon carquois, & Venus laiſſant flotter ſa chevelure, & tenant d'une main le javelot, & de l'autre la ceinture mistérieuſe, tandisque dans le lointain l'attendoient les Graces, & l'Amour épouvantés; ainſi ces héroïnes viennent ſeconder ici le courage. Ilſonte ſe précipite dans la plus ardente mêlée: ſes compagnes volent l'une à côté d'un pere, l'autre à côté d'un époux: ils ignorent quelle main généreuſe détourne d'eux la mort: mais à l'inſtant qu'ils les aperçoivent, ils ſont invincibles; l'Espagnol ne peut réſister à l'intrépidité

dité qu'enflamment la beauté & l'amour. A côté d'Ilfonte est Sélide : elle n'a point d'armure. „ Pourquoi, lui dit-on, courir sans défense au trépas?" „ Dans les rangs ennemis n'est-il point de glaives? répond-elle; l'un d'eux est à moi, ou il me perce le coeur." Elle se jette au milieu des Espagnols, & arrachant à l'un d'entr'eux le glaive: „ Tu n'es pas digne de porter cette arme; meurs." Elle dit, & frappe: le Guerrier tombe: mais plus loin on voit un autre spectacle.

A la voix d'Ilfonte, Rosalinde s'est armée: parmi les ennemis est cependant un mortel qu'elle veut épargner. „ O ma Patrie! se dit-elle, pardonne, mais tu n'exiges point que je t'immole Arodar, cet Espagnol aimable, qui porte en son sein le coeur d'un Batave, qui s'attendrit à nos disgraces, & brave les plus grands périls pour me sauver le jour: d'autres victimes honoreront mon courage." En même tems elle sème la mort: mais à la fois intrépide & tremblante, elle considére son ennemi avant de le frapper. Arodar voloit

aux

aux premiers rangs; animé par le devoir & l'amour, il veut abattre les remparts de Leide. Rosalinde l'aperçoit, & porte des coups plus timides, l'amour l'entraine plus loin; elle voit un Batave prêt à le blesser: elle vole, & détourne le fer du Batave: Arodar ne connoit point sa libératrice. O fureur des combats! cet Amant devant les yeux duquel flottoit sans cesse l'image de son Amante, aveugle en ce moment, il ne la voit point, il n'entend point sa voix: c'est peu qu'il triomphe de plusieurs Bataves: il combat Rosalinde. Elle est plus attentive à l'épargner qu'à se défendre, & guerriere intrépide, elle ne rougit pas de fuir; lui, enflammé par l'espoir de vaincre, la suit, l'oblige à renouveler le combat; les noms d'Arodar & de Rosalinde, sont sur les levres de cette Amante; ces noms perdus dans le tumulte, n'arrêtent point le fer d'Arodar: enfin Rosalinde éperdue, jette son glaive. Un mouvement de pitié se fait sentir au coeur du guerrier: son fer levé sur le sein de Rosalinde, frémit, recule dans sa main, mais le démon des combats couvre encor ses yeux d'un nuage; Arodar se reproche sa pitié, comme

me une foiblesse : il enhardit son bras tremblant ; il veut frapper. Rosalinde jette un cri : il la voit ; pâlissant, il regarde son fer, le tourne contre son sein : Rosalinde lui arrête le bras : des pleurs coulent de leurs yeux. Mais Arodar lui prenant la main : „ Venez, lui dit-il, & pour éviter un semblable malheur, soyez ma captive." Rosalinde résiste avec fierté, lorsqu'environnée d'Espagnols, elle est contrainte de suivre les pas d'Arodar, qui doucement l'entraine.

Albe satisfait d'avoir emporté l'un des Forts, se retire dans ses lignes. Douza, sur les remparts, témoigne sa reconnoissance aux héroïnes, qui ont volé à son secours. On se demande cependant avec douleur quel est le sort de Rosalinde.

Mais, par l'ordre d'Albe, on creuse la terre, & on la remplit de salpêtre & de bitume. Mortels ! qui murmurez contre la nature quand elle allume ses volcans ; vous les multipliez ; poussés par la soif ardente du sang, vous pénétrez dans les entrailles de la terre ; vous y pré-

préparez dans les ténebres la mort la plus terrible. Sur les remparts, tout est tranquile; mais sous terre on combat: armés de glaives & de feux, les deux partis s'y rencontrent, semblables à des furies, ou à des ombres, dont la lutte infernale trouble le séjour paisible des morts. Ministres des volcans, ils les allument dans leur rage; d'horribles éclairs chassent les ténebres; la terre tremblante tonne; elle se fend & vomit leurs cadavres: les remparts sont enlevés; des ruines frappent la voute céleste; les tombeaux voisins s'ouvrent; on croit voir la Mort s'élançant de sa caverne, agitant sa faulx, reprochant aux mortels de troubler ces demeures qui les attendent, & menaçant de les y précipiter.

Albe, en même tems, fait avancer ses machines les plus terribles. Au fracas des tonnerres soûterrains & des bombes enflammées qui s'élevent dans les airs avec les ruines, la ville chancelle depuis le sommet de ses tours jusque dans leurs fondemens les plus profonds: une pluye de feu la dévore; le nuage de la mort l'environne: on ne l'apperçoit plus:

seu-

ſeulement on entend la chûte de ſes édifices : les bombes volantes attaquent les tours antiques ; en vain elles ont triomphé des âges dont elles tracent le cours ; l'heure de leur ruine ſonne ; elles s'écroulent avec les palais & les temples. Leide toute entiere ſemble rouler dans un abime éternel.

Mais du ſein de la Lybie accourt, fantôme effrayant que l'on confondroit avec la Mort, la Famine ! elle ſuit les pas de la Guerre : elle frappe les champs couverts d'épis, & ſoudain on les voit ſe hériſſer de ronces. „ Va, lui dit la Guerre, deſcens dans ces murs, & dévore ceux qui me ſont échapés. " Elle dit : la Mort préſente au monstre ſa faulx : il la ſaiſit, & au milieu d'un tourbillon de flamme & de fumée, il s'élance dans Leide. Là, de maiſons en maiſons, il montre ſa tête livide & hideuſe, desſeche de ſon ſouffle aride les canaux de l'abondance, s'immole de nombreuſes victimes, porte l'épouvante au ſein du plus intrépide. Bientôt on diroit que ce Monstre s'est multiplié : on voit errer languiſſamment les citoyens ; on croit être dans

le

le séjour lugubre de la mort, au milieu des pâles ombres. Ce qui agrave leur infortune, ailleurs on recueilloit les présens de la Terre : ils se peignent l'agréable bruit des faucilles qu'éguise le moissonneur, les épis abattus sous leur tranchant, les villageois formant des gerbes odorantes, en chargeant un char qui gémit sous le faix, & le conduisant en triomphe : à ces tableaux succéde l'affreux spectacle de leur misere. Douza les encourage & fait paroitre sur le front l'espoir qu'il ne porte point au fond du coeur. Cependant il songe aux moyens d'instruire de ces calamités le héros du Batave : toutes les routes sont fermées : il leve l'oeil tristement vers le libre espace des airs.

La Liberté considéroit ces calamités du haut d'une tour, qui, échapée seule à tant de ruines, & environnée de débris, s'élevoit fierement vers les cieux : en vain Albe a dirigé contr'elle toutes ses foudres : elle est couverte d'une Egide impénétrable : les Espagnols en conçoivent de noirs présages : Leide voit en elle l'image de Guillaume.

Ce-

Cependant la Famine pourſuit ſes ravages. Des Citoyens, (à leur pâleur on diroit les victimes du trépas:) s'asſemblent autour des tombeaux: leur main mourante trouble le ſilence & la cendre des morts, pour chercher un aliment funeste, quand ſoudain ils ſe croyent environnés des ombres de leurs anciens concitoyens: d'épouvante ils reculent; leurs cheveux ſe dresſent; il leur ſemble entendre ces paroles: „Cesſez de frémir; pourſuivez; vous ne violez point le respect que l'on doit aux mânes; plûtôt que de les livrer à l'Espagnol, prenez nos cendres pour pâture; heureux de revivre en de tels citoyens, de concourir à la défenſe de ces remparts! Ainſi puisſent un jour vos cendres combattre un ennemi barbare!" Et ils croyent voir ces ombres elles-mêmes dépouiller leurs tombeaux, leur préſenter cet aliment horrible.

Dirai-je l'atrocité où la vengeance & la famine porterent un Batave! La tête de ſon pere, lancée par les Espagnols dans ces murs, étoit tombée à ſes pieds, & ce ſpectacle funeste le pourſuivoit en tous lieux, comme

une furie. Agité de toutes les horreurs, il pénetre dans les cachots, saisit un prisonier Espagnol, & l'entrainant dans la place: „ Barbare! s'écrie-t-il, n'est-ce pas toi qui perças le sein de mon pere, qui m'envoyas sa tête ensanglantée!" Il dit: à l'instant la Famine, la Vengeance l'environnent, conduisent son fer; il ouvre le sein de l'Espagnol, saisit le coeur palpitant, l'arrache, en fait son affreuse proie. Ses concitoyens le fuyent avec horreur, lui-même il court, & veut se fuir, poursuivi par les monstres qui enflammerent sa rage.

Entouré de malheurs, Douza, l'ami des muses, & qui, même au milieu des combats, n'a pas négligé les accens de sa lyre, la laisse aujourd'hui tomber de ses mains. Autour de lui se pressoit une foule expirante, quand on voit accourir un Batave, hors d'haleine & l'oeil égaré: il tient un poignard sanglant; la presse s'ouvre; il pénetre jusqu'à Douza; Douza craint de l'interroger: „ Citoyens! s'écrie le Batave, écoutez la noble fin d'Orame; qu'elle vous inspire un courage intrépide!

pide! Loin des yeux de notre Chef, nous étions dix infortunés; le ſort devoit nommer celui qui nous ſerviroit d'aliment: oui, frémiſſez..... il n'étoit point de parens dans cette ſinistre aſſemblée, mais nous n'avions pû écarter l'amitié, née de la conformité des malheurs. Tandisque nous évitions nos regards, & qu'on agitoit en ſilence les noms dans un vaſe, urne de la mort, Orame ſaiſit le vaſe. „ Attendrai-je, dit-il, un arrêt incertain? j'ai perdu ceux auxquels m'unit le ſang, je ne vis que pour vous & la patrie; mon trépas lui est ſalutaire...... Que le ſein de mes amis ſoit mon tombeau...... Mais jurez que la faim la plus cruelle ne vous contraindra point de ſubir le joug Espagnol." Après ce ferment, chacun recule; plus il nous preſſe d'accomplir un ſacrifice volontaire, plus ſe révoltent dans nos coeurs la nature & l'amitié. „ J'ai preſſenti vos refus, reprend-il, vous n'aurez point à vous reprocher mon trépas." Il tire un poignard, ſe frappe & tombe. Nous pouſſons des cris d'horreur: nous arrachons de ſon ſein le poignard enſanglanté; mais il n'étoit plus. Alors nous ju-

rons ſur ſon corps de le reſpecter, de le livrer à la terre: nous jurons de ne permettre jamais que l'Espagnol triomphe dans ces murs, & foule ſous ſes pieds les cendres d'un citoyen ſi généreux." Ainſi dit le Batave. Des gémiſſemens s'élevent de l'aſſemblée. Douza s'armant d'un air ſévere: „ Citoyens! leur dit-il, gardez que votre bouche profére une parole flétriſſante: ſouvenez-vous de vos ſermens. Leide doit à la patrie, à l'Univers un exemple immortel: frémiſſe déſormais l'Espagnol de paroitre devant nos murailles! tremble la tirannie d'attaquer les remparts de la Liberté!"

Il dit, & l'on garde un profond ſilence. Mais Ilone, dans la fleur de l'âge & de la beauté, ne peut vaincre les ſentimens qui s'élevent en ſon coeur; elle voit ſon pere, vieillard reſpectable avancer rapidement vers le tombeau; ſon jeune fils, qu'elle tient dans ſes bras, l'implore par ſes larmes; croyant que Leide touche à ſa ruine, l'amour maternel & filial & même la patrie ſemblent lui ordonner de ſauver ces débris: elle court vers Douza;

tous

tous les regards la ſuivent. „ Je ne crains point, dit-elle, de me ſacrifier pour mon pere, pour tant de citoyens. Leide infortunée! tu as fait asſez pour ta gloire....." Elle frémit & s'arrête : Douza pâlit: les citoyens jettent un cri qui ébranle les remparts. Ilone remet ſon fils à ceux qui l'environnent, & ſe tournant vers Douza: „ Je n'étois que mere, dit-elle; ta préſence me rend ma vertu; je ſuis citoyenne: punis, ſi tu veux, une parole coupable, que j'ai retenue aux bords de mes levres." Les uns l'admirent: d'autres veulent punir jusqu'à la penſée dont elle s'accuſe: on la ſaiſit; on ſe prépare à la livrer hors des murs à la fureur Espagnole : on voit ſon pere ſe frapper le ſein & s'arrachant ſa chevelure blanchie: elle cependant, pâle, tremblante, verſe des larmes amères, & ſe reconnoit criminelle; déjà les gardes l'entourent.

En ce moment une colombe attire tous les yeux par la rapidité de ſon vol & le battement de ſes aîles; un génie céleste lui ſemble tracer ſa route : elle descend des plaines du ciel, & s'arrête devant Douza. Douza ſaiſit une

feuille de palmier que laisſent découvrir ſes ailes : il y reconnoit ces caracteres tracés par la main de Guillaume : Leide immortelle ! romps tes digues. En même tems la Liberté s'écrie du haut de la tour : „ Leide immortelle ! romps tes digues." On croit entendre la voix de Guillaume. „ Oui, dit Douza, ce héros loin de nous, est notre défenſe ; il m'ouvre un moyen de repousſer l'ennemi." Il dit : à l'abattement ſuccéde l'allégresſe : d'une voix unanime on demande la grace d'Ilone. Douza l'accorde : les gardes s'arrêtent : on lui ôte ſes liens, & on la rend au vieillard, qui, malgré la joie dont il est pénétré, refuſe de la recevoir dans ſes bras.

Tandisqu'on ſe livre aux douceurs de l'espérance, Roſalinde paroit toute en pleurs devant Arodar. „ Tu triomphes, lui dit-elle, je ſuis ta captive ; mais je ne pourrai ſurvivre à ma honte : on ſait que je t'aime ; on croira que moins guerriere qu'amante, j'ai couru loin des remparts, recevoir tes fers. Au nom de notre amour, favoriſe mon évaſion ; permets que je rentre....." „ Quoi ! interromt

romt Arodar, tu implores mon amour, afin d'aller dans ces murs, d'où ma victoire seule a pu t'arracher, où regne la mort, & qui vont tomber en poudre devant Albe! Ah! Rosalinde! l'as-tu donc oublié ce moment terrible, où mon glaive, prêt à descendre sur ta tête..... Nous rencontrerons-nous encore dans les champs du carnage? Verseras-tu mon sang? répandrai-je le tien." „ Tu le répans, si tu m'arrêtes." dit-elle; & saisissant un fer, menace de se frapper. A ce spectacle Arodar se trouble. A peine luisoit l'Aurore: il conduit Rosalinde près des remparts; là, prêt à expirer de douleur, il la conjure encore de ne point courir au trépas: Rosalinde verse des larmes: mais tournant les yeux sur Leide, & animée comme par l'ordre de la patrie, elle fuit loin de son amant; elle apelle les Bataves, elle se nomme; on la reçoit; elle entre: elle arrive devant Douza étonné: „ Je viens, dit-elle, mourir, au milieu de ces héros, sur ces ruines." Douza honore son courage; Leide entiere le célebre & s'enflamme.

Cependant Douza veut qu'on se retire sur

le faîte des maisons: on prépare les barques; il conduit ses guerriers devant les digues. „ Rompez, dit-il, ces anciens boulevards." A ce moment ils reculent d'effroi. Tel on vit jadis le timide villageois trembler d'abattre le chêne antique; au premier coup la hâche tomba de ses mains, & il crut voir sortir du sein de l'arbre ébranlé la Dryade sanglante & furieuse. Mais Douza animant ses guerriers: „ Ne balancez point, dit-il, Guillaume arme ces eaux contre l'Espagnol. Si l'océan a ravagé l'une des Provinces, il doit sauver l'autre." En même tems il frappe le premier les digues. Enhardis par ce nom & par cet exemple, tous l'imitent. Aussitôt se répandent la Meuse & l'Issel: les citoyens pâlissans n'esperent plus échaper à tant de fléaux réunis.

Au camp Espagnol on ne doutoit point que ce jour ne vit tomber Leide. Chefs & Soldats s'abandonnoient à la joie des festins: au tumulte des tambours & des foudres succédoit l'harmonie des flûtes & des clairons adoucis: plusieurs cependant, féroces au sein des

des plaiſirs, aiguiſoient leurs glaives; quand tout à coup ſe fait entendre un effrayant murmure; des cris s'élevent; ils courent aux armes, & ſortent des tentes; mais ils fuyent à l'aspect de ce nouvel ennemi. Meuſe! Iſſel! qui longtems frémîtes dans votre lit des ravages de l'Espagnol, & dont les eaux enſanglantées grosſirent plus d'une fois pour ſurmonter vos digues, aujourd'hui plus terribles que le Xanthe & le Scamandre combattans pour Troye, vous vous précipitez dans les campagnes, & comme eux vous obtenez un nom immortel. Et toi, vieux Rhin, ſi foible aux bords de ta courſe; tu te ranimes, tu t'enfles, tu te joins à eux: ta ſource née dans les Alpes, près du palais de la Liberté, bouillonne, & t'envoye des eaux plus rapides. L'Espagnol épouvanté voit ſur les ondes, à travers un nuage, voler, le glaive en main, les Génies de ces fleuves; il les voit plus redoutables encore que ces ondes, frapper, renverſer les cohortes. Précédé de ſes vagues furieuſes, Ocanor s'avance jusqu'au rivage; il touche du pied la terre ébranlée; les tentes s'abattent, & plus impétueux qu'un torrent,

qui, tombant des montagnes, semble les entraîner dans son cours, les flots arrachent les étendarts, & enlevent comme de légers floccons, ces machines formidables, au seul bruit desquelles trembloient les remparts. L'Espagnol abandonne en désordre le Fort qu'il posséde : tout fuit ; les uns jettent leurs armes ; d'autres se débattent contre l'onde, jusqu'à ce que leur main mourante les abandonne ; elles ne décoreront pas leurs tombeaux. Les Citoyens de Leide voyent avec transport combattre en leur faveur la Meuse, l'Issel, l'Océan. Rosalinde ! tu formes cependant des voeux pour Arodar : ah ! peu s'en faut qu'à cette heure ton coeur ne se reproche de l'avoir quitté ; tu voudrois l'arracher au naufrage ; ton oeil égaré suit le cours des flots ; tu vois ton amant dans tous ceux qui succombent ; tu l'encourages de la main, de la voix, tu l'exhortes à fuir, à ne pas oposer à ces torrens une valeur inutile.

Albe rassemble sur une colline ses cohortes consternées : bouillant de rage, & portant tour à tour, sur les remparts & sur ses troupes, des

des regards étincelans, il éleve une voix dont frémit l'onde. „ Arrêtez, s'écrie-t-il, & cessez de fuir devant ces eaux qui cessent de vous poursuivre. N'attestent-elles point l'extrémité où cette ville audacieuse est réduite? Ses guerriers n'osant plus combattre, empruntent un secours qui se tourne contr'eux. Oui, sa ruine est seulement suspendue, & je jure que dans peu de jours nous y porterons avec le fer assez de feux pour dessécher ces torrens." A ce serment leur terreur se dissipe. Du haut des airs les Puissances infernales luttent contre les ondes. La Tirannie s'efforce de les enchaîner dans leur lit avec les Génies qui dirigent leur cours. Le Fanatisme leur opose des flammes: mais les fleuves & l'océan triomphent.

Dans Leide cependant redoubloit la famine; les flots ont englouti les coursiers, & couvert les tombeaux, dont on dépouilloit les ossemens. Les colombes, interprêtes entre Guillaume & Douza, ont péri: on respecte leurs cadavres: Douza les recueille lui-même dans une urne. Encor quelques momens, & Lei-

Leide n'est qu'un tombeau; déjà régne le silence du trépas; il n'est interrompu que par les adieux des mourans, & par des cris lamentables. En cet instant arrivent des barques rapides : elles portent Guillaume & ses plus intrépides guerriers: il est épouvanté du silence: il vole au palais de Douza, & trouve ce Chef, & ceux qui l'entourent, déjà obscurcis des ombres de la mort. Guillaume l'embrasse. „ Cher Douza! dit-il, fidele à tes sermens, tu meurs, plûtôt que d'ouvrir à l'Espagnol ce temple du Batave! mais quoi! recevrois-je ton dernier soupir! renais: la gloire t'apelle pour te couronner." Douza ouvre un oeil languissant; & aperçoit Guillaume: l'aveugle, plongé dans une nuit profonde, éprouve moins de trans ports aux premiers rayons du jour, qui viennent frapper sa prunelle. „ Que j'ai partagé vos calamités! dit Guillaume; combien j'ai craint que la colombe, à qui je confiois le salut de Leide, ne se détournât dans son vol! & quand j'ai vû les eaux se répandre, elles ne croissoient point au gré de mon impatience. Enfin j'ai franchi l'espace qui nous séparoit; tel est l'abattement de l'Espagnol, qu'il n'a point

point troublé mon pasſage. Je vous aporte de foibles ſecours; ſix jours s'écouleront, & le flux de la mer vous amenera l'abondance." Il dit & leur prodiguant ſes ſoins, il les encourage; la crainte fuit de leurs coeurs; ils ont au milieu d'eux le héros. Ocanor précipite le cours de ſes ondes: les vaiſſeaux voguent, entrent dans Leide mourante & aportent la vie. Guillaume ne s'arrête point dans ces murs: il part, & va rejoindre la flotte.



GUILLAUME.

CHANT DIXIEME.

Albe consterné, apréhende enfin que le courage & la constance qui triompherent sur ces remparts, ne se répandent de ville en ville dans les Provinces soumises, & ne les ébranlent: il sait qu'on le déteste autant qu'on adore Nassau: il craint même (tant il est difficile aux tirans d'immoler avec leurs ennemis ce ver rongeur qui déchire leur sein!) Albe craint

craint d'avoir exercé des jugemens trop févères : fa bouche le témoigne. Ses favoris étonnés gardent le filence. Seul Vargas ne connoit point la pudeur : tandisque fa main trace des arrêts de mort, le poifon de la flaterie distile de fes levres : il s'est rendu devant Leide pour enflammer la barbarie d'Albe. „ Le fang a coulé, dit-il ; mais comparez le châtiment aux crimes, & la mort la plus douloureufe vous femblera trop douce. Que d'infracteurs respirent ! Peut-on armer trop de bourreaux, peut-on inventer des tortures trop cruelles contre les monftres de l'héréfie & de la rebellion ? Si l'on vous reproche un excès, c'est celui de la clémence." Les favoris mêmes rougisfent : Albe lui montre un air irrité : Vargas baisfe enfin les yeux. Cependant on érige un trône, du haut duquel Albe proclame le pardon, & ordonne que l'on arrête les torrens de fang qui coulent de toutes-parts : mais le trône est entouré de gardes armés de glaives qu'on croit voir fumer du fang des citoyens : Vargas est à côté d'Albe, Vargas, fignal du meurtre : à travers le voile de la politique éclate, fur le front d'Albe

be, la cruauté: ſes levres laisſent échaper la menace: tel, dans un nuage coloré de l'Iris, gronde ſourdement le tonnerre.

Mais Guillaume ſe prépare à frapper les derniers coups qu'il destine à la tirannie. Cependant il s'occupe vivement du ſort de Buren: l'amour paternel n'étouffe point en ſon coeur la voix de l'amitié: Coligny! Henri! vos images chéries ſont comme devant lui; il vous parle; il vous exhorte à repousſer les périls qui vous environnent; il vous apelle. La nuit voiloit les cieux. Guillaume cede enfin au ſommeil, dont la vapeur a longtems voltigé ſur ſa paupiere, quand tout-à-coup il croit apercevoir un guerrier qui s'avance vers ſa couche; armé d'un glaive, il est couvert d'un vêtement funebre; ſes traits respirent la douleur & l'amitié. „ Cher Coligny! s'écrie le héros, avez-vous entendu ma voix? fuyez-vous la trahiſon? & cherchez-vous un refuge dans le ſein d'un ami, qui implore votre valeur & votre prudence? mais pourquoi ce vêtement funebre? quelle est cette pâleur! grand Dieu! ſon ſang coule....."

L'Om-

L'Ombre le regarde avec attendrissement, & le héros entend ces paroles: „ Cher ami! tu l'as prévu: je n'ai point écouté ta voix...... Plût au ciel que je fusse la seule victime de la plus noire perfidie qu'ait tissue la main des rois! La France toute entiere est baignée dans le sang de ses fils. Le fanatisme & la tirannie ont voulu, par le coup le plus terrible, épouvanter la terre: ils ont rassemblé dans un instant les crimes de plusieurs siécles: tous leurs glaives frappent à la fois....... Mes ennemis sont les tiens; ils veulent te blesser dans ceux que tu chéris, t'arrêter par cet exemple au milieu de ta course: hélas! ils t'atteindront...." Guillaume s'éveille: ses yeux cherchent Coligny; ses bras s'ouvrent pour l'y recevoir: mais il ne voit que des ténebres, & ne serre que l'air; cependant ses larmes coulent; il se leve, & porte çà & là son désespoir.

La promte Renommée confirme ce récit. Le héros prend à l'écart deux de ses plus fideles serviteurs. „ Hâte-toi, dit-il à l'un, & cours dans la France...... Tu te rendras sur le tombeau de Coligny, s'il a reçu la

ſépulture; tu embrasſeras ce tombeau: ſi tu m'aimes, tu l'arroſeras de tes larmes....... Aborde la fille de Coligny: conjure-la de fuir cette terre enſanglantée, de ſe rendre auprès de l'ami de ſon pere: je ne puis lui ouvrir un aſile asſuré; je lui offre pour port de nouvelles tempêtes: mais elle y ſera plus à l'abri de la trahiſon..... Enfin parois devant ce prince, qui m'est uni par les liens de l'amitié. Si Henri deſire mon apui; encor que je ſois dénué moi-même, & que dans le péril presſant où ſe trouve ma patrie, elle me demande tout ce que je posſede, l'amitié a ſes droits; Henri recevra mon ſecours." S'adresſant enſuite à l'autre de ſes ſerviteurs: „ Et toi, lui dit-il, vole jusqu'aux portes de Madrid: le ſort de tout ce que j'aime m'aprend asſez que Buren touche au trépas, ſi même il n'en est déjà la proie...... ravis, à la faveur des ténebres, ſa dépouille aux tirans; aporte-la dans ces lieux; que j'embrasſe au moins ſon corps glacé......" Il ne peut pourſuivre. Après qu'il a ſatisfait à ces ſentimens, il hâte l'heure du combat.

Tan-

Tandisqu'il donne ses ordres, il rencontre Louis: tous deux s'arrêtent, se regardent avec une tendresse inexprimable, & volant dans les bras l'un de l'autre, ils demeurent longtems muets: leur bouche prononce enfin les noms d'Adolphe & de Coligny. „ Cher Louis! dit Guillaume, seroit-ce manquer à la patrie, qui nous a couté le sang le plus précieux, que t'exhorter à modérer ton courage bouillant? ne t'allarmes point: Guillaume ne peut exiger que tu souilles ta gloire...." Louis ému lui repond: „ Dans les combats j'imite le courage de Guillaume; il prodigue ses jours; serois-je avare des miens? Ah! si le sang des Nassau doit couler encore, puisse le ciel conserver au Batave son plus illustre défenseur!" Il dit, & s'arrache des bras de son frere: ils se suivent quelque tems de leurs regards.

Déjà les deux flottes se mesuroient en silence, & l'on n'entendoit que les mugissemens de la mer: mais la nature éleve au fond de tous les coeurs une voix plus terrible que le bruit des vagues émues. Les Bataves, malgré

gré leur valeur, éprouvent quelque consternation: le formidable aspect de la flotte ennemie, celui des deux Provinces submergées, couvertes d'Espagnols, enfin le souvenir de leurs longues traverses, troublent leurs ames étonnées. Guillaume l'aperçoit, & leur adresse ce discours: „ Bataves! hommes libres! ma voix excitera-t-elle votre courage? N'entendez-vous point la voix de la Patrie, dont le rivage & les tours frappent vos regards? Elle vous conjure, elle vous ordonne de la défendre: vous êtes à ses yeux un bouclier plus impénétrable que ceux qu'elle opose à l'océan. Oui, en vous réside la République: que nos Provinces soient ravagées par la mer & par l'ennemi, tant que vous saurez combattre, le Batave est libre. Où fuiriez-vous? Sur la mer? vous seriez poursuivis: au sein de nos Provinces? vous rencontreriez Albe: avec quels transports il vous chargeroit de fers! Mais à la pensée de la fuite, je vois frémir vos courages: pardonnez; je vous ai fait une insulte. Ce n'est pas du nombre que dépend la force d'une armée: vous combattez pour votre liberté; vos adversaires sont des escla-

ves

ves qui combattent pour partager avec vous le poids de leurs chaines. Enfin Leide nous regarde, Leide.... semblable à une divinité; imitons sa constance sublime; ses ruines arborent des trophées immortels; gardons-nous de les abattre: que plutôt ils décorent nos pouppes triomphantes, & qu'au milieu de ces augustes remparts éclatent nos trophées!" Il dit, & les exhorte moins encor par ces paroles que par le feu de ses regards; tous ne peuvent entendre sa voix; mais il se communique de rang en rang dans tous les coeurs, avec la force rapide dont se propage le feu électrique, ame des êtres. Ces guerriers, impatiens de combattre, frappent à grand bruit leurs armes.

Bossut & sa flotte en sont troublés, lorsqu'ils voyent accourir un superbe vaisseau: il arrive; Albe paroit à leurs regards avec plusieurs d'entre les chefs qui le suivirent devant Leide: la flotte croit recevoir le renfort de toute une armée. „ Espagnols! dit Albe; c'est en ce jour qu'il faut soutenir la gloire de Philippe, ma gloire & la vôtre. Quelle ta-

che flétrissante si nous succombions contre les restes d'un parti foible & mourant! Sur terre ils n'ont pu résister à ma foudre : seront-ils plus heureux sur ces flots, qui ne peuvent couler sans annoncer nos triomphes, sans redire à l'univers que nous avons vaincu l'océan même, & l'avons, en volant à l'autre hémisphere, conquis au sceptre Espagnol! Déjà la mer roule dans son sein les os de leurs compagnons, tribut aporté par tous les fleuves qui arrosent leurs Provinces : joignons-y les débris qui nous sont échapés. Encor ce combat, ils ne sont plus ; & Leide! malgré les ondes, nouveau rempart qui succede à ceux qu'abattit notre bras, ta derniere tour, déjà chancelante, tombera dans la poudre." Il dit d'un ton superbe, & il semble presser d'un pied victorieux la tête de ses adversaires.

Les vaisseaux Espagnols voguent avec plus d'audace. Bientôt les deux flottes vomissent des feux, que multiplie le miroir des ondes ; les globes d'airain sifflent sur les vagues embrasées ; ils portent la mort dans les vaisseaux ennemis ; ils se heurtent, sautent en éclats, frap-

frappent les tranquiles habitans du moite empire: de flots en flots retentit le fracas de ces nombreux tonnerres: l'océan surpris est muet.

Si celui qui le premier se hazarda sur cet élément terrible, eut un coeur de bronze, combien fut plus intrépide & plus féroce celui qui le premier y combattit! La terre n'offre point à l'homme un champ de bataille assez étendu; il faut qu'il ensanglante jusqu'aux eaux de l'océan, qui paroissoit à l'abri de ces carnages. Les Génies infernaux, dans des nues de sang, animent les Espagnols; les Bataves sont emflammés par Ocanor & la Liberté: les éclairs & le bruit de leurs foudres se mêlent aux éclairs & au bruit des foudres des mortels: l'onde est couverte de feux, comme si le soleil descendoit de sa sphere pour combattre l'océan. Hauts pins, qui dominez sur les eaux, fiers d'avoir, dans les forêts, triomphé des vents & du tonnerre; vous tombez, tandisque flottent éparses dans les airs, les voiles superbes, qui ont remplacé l'honneur de votre ombrage!

Longtems la mort a volé dans le lointain : mais la barbarie humaine ſait vaincre cet élément peu ſtable, où les vents & les flots vous dérobent à chaque inſtant votre victime. De nombreux vaiſſeaux s'ébranlent, s'avancent : l'air eſt hériſſé de chaines ; elles tombent à grand bruit ; & comme des lutteurs, après s'être meſurés des regards, ſe joignent, ſe ſerrent, s'étouffent de leurs bras nerveux, ces vaiſſeaux unis étroitement, deviennent un champ de bataille, où la retraite eſt impoſſible. Là le bronze garde un ſilence effrayant ; à ſon tumulte ſuccedent les cris féroces, le choc étincelant des cimeterres, le bruit répété des mouſquets : des fleuves de ſang roulent dans la mer : tantôt le Batave combat dans les vaiſſeaux Eſpagnols ; tantôt l'Eſpagnol combat dans les vaiſſeaux Bataves.

Entre ces héros ſe diſtinguoit Irthur : ſes prieres ont obtenu de ſon épouſe qu'elle n'affrontât plus les hazards ; il a reçu ſon glaive de la main d'Idalyre, & déſormais ne craignant plus pour elle, ſa valeur eſt plus libre. Malgré ſes exploits, les Eſpagnols pénetrent

près

près de l'asile d'Idalyre. Irthur furieux les repousse dans leur vaisseau. Idalyre cependant est agitée d'un trouble mortel; elle prête l'oreille. „ N'ai-je pas, dit-elle, entendu sa voix ? n'est-ce point le bruit de son glaive...? Ce coup romt peut-être la trâme de ses jours..... je le sens dans mon sein..... On court, on se signale, & moi j'attends ici que l'on vienne m'aporter la nouvelle de son trépas! Lâche Idalyre! comment as-tu promis..... Je veux, à travers les cohortes, pénétrer jusqu'à lui; je veux me mettre entre lui & le fer des barbares; qu'ils percent ce coeur sensible, ou, si je ne puis détourner un coup plus funeste, qu'il voie, en mourant, que je volois à sa défense." Elle dit: une cuirasse couvre son sein palpitant; sa main se charge du glaive; elle oublie le casque, & laissant flotter sa chevelure, elle sort de son asile; pour elle l'amour est le dieu de la guerre; elle vole, elle est à côté d'Irthur: un Espagnol dirigeoit contre lui son fer: Idalyre allarmée abat le fer de l'Espagnol aux pieds de son époux, saisi d'étonnement & de reconnoissance. Cependant il lui adresse de tendres re-

proches, & la conjure de fuir les combats, si funestes à leur amour ; lorsqu'un globe d'airain s'annonce par un sifflement terrible : Idalyre pâlit : le globe s'abat ; Irthur tombe ; ses yeux se ferment. Idalyre tremblante jette un cri qui déchire les coeurs ; elle l'embrasse ; elle veut arrêter son sang ; elle colle sur ses levres les siennes, pour retenir son ame fugitive. „ Cher Irthur ! s'écrie-t-elle, ta voix ranima dans mon sein le souffle de la vie : es-tu sourd à ma voix ? ouvres les yeux ; Idalyre t'apelle. " Le sommeil de la mort s'apesantit sur la paupiere d'Irthur : la voix d'Idalyre frappe en vain son oreille. Alors livrée au plus affreux désespoir, elle tourne le fer contre son sein, regarde Irthur, & se perce le coeur : son sang inonde son époux : il ouvre un oeil mourant ; à travers un nuage, il la voit ; sa main glacée arrache du sein d'Idalyre le fer ensanglanté : leurs bras s'entrelacent ; leurs derniers soupirs se confondent.

Louis voit cette scene : il se trouble : il oublie un moment de combattre.

Mais

Mais Lumey veut en ce jour élever à sa gloire un trophée éternel. Il a juré de ne point survivre à ce combat, si le Batave ne triomphe. Tandisqu'il anime sa troupe guerriere, & conduit leurs bras, il rencontre la veuve de Horn: cet aspect redouble le feu de son courage: il se retrace vivement la mort de ses deux amis. „ Permettez, lui dit-il, que je porte un moment dans les combats cette urne sacrée, le principal étendart du Batave, & que semble accompagner la victoire: le fils d'Albe me dispute ce vaisseau, décoré du nom de Philippe, & dont la conquête formeroit un heureux présage: plutôt qu'on m'enleve l'urne, l'Espagnol aura mon glaive." Un fier souris accompagne ces paroles. La guerriere ne balance point: elle confie l'urne à Lumey: armé de cette cendre, il implore d'un regard le ciel vengeur, & court au plus fort de la mêlée: elle ne le suit que dans l'éloignement. Barneveld le voyant prêt à s'élancer seul dans le navire Espagnol: „ Lumey! dit-il, le torrent de votre valeur vous entraine à la mort: souvenez-vous que votre bras est nécessaire au Batave." Le guerrier, pour

pour réponse, lui montre l'urne, & vole dans le navire. Barneveld enflammé l'y suit, avec une foule de combattans. Lumey donne la mort & du glaive & de l'urne: elle glace le courage Espagnol: plusieurs d'entr'eux cependant, animés par la présence de Frederic, osent la saisir d'un bras intrépide. Lumey! ton coeur se trouble en ce moment; tu penses au compte que tu dois de ces cendres, à la veuve du héros, à ces cendres mêmes, à tous les Bataves: tu fais couler sur l'urne le sang des téméraires, le sang même du fils d'Albe, trop légere expiation de tant de barbaries! on recule de toutes-parts: Frederic fuit dans une barque: Lumey demeure maitre du vaisseau. La veuve de Horn, étonnée de la langueur qu'elle éprouve, cessoit de signaler son courage: longtems elle a suivi des regards Lumey; elle ne l'aperçoit plus, & encor qu'elle connoisse la valeur de ce guerrier, elle est saisie de crainte, quand tout-à-coup il paroit devant elle; l'urne est dans ses mains; ses yeux font luire sur l'urne le feu de la victoire. „ Je vous ai promis, lui dit-il, de ne pas abandonner à l'Espagnol ce trésor; avec lui rece-

vez

vez ce vaisſeau ; conquis par les cendres de Horn, qu'il lui ſoit conſacré, & déſormais porte ſon nom au lieu du nom d'un tiran." Satisfaite, elle reprend ces cendres victorieuſes & ſent renaitre ſon courage.

A l'aile opoſée, Louis triomphoit de tous les efforts de l'ennemi. Longtems l'amitié fraternelle a mis un frein à ſa valeur: en ce moment il ne ſonge qu'à la victoire: tout fuit devant ſon glaive. Albe l'aperçoit, & s'adresſant à l'intrépide Avila: „ Courez, dit-il, ramener au combat ces cohortes que disperſe Louis, ou Guillaume." Avila part, & les ramene au combat.

Cependant au centre, ſemblables à des Forts mouvans, voguoient deux vaisſeaux: ils portoient Albe & Guillaume: ils s'avancent, s'évitent, & ſe joignent. A l'aspect inattendu d'Albe, dont l'oeil étincelant ſemble lancer la mort, les Bataves effrayés reculent en prononçant ſon nom, qui, répété de bouche en bouche, frappe l'oreille de Guillaume. Guillaume apercevant Albe: „ O courez-

vous?

vous? dit-il aux siens; redoutez-vous moins les gouffres de l'océan que le fer de ce guerrier? le ciel, en l'amenant ici, seconde mes desirs, & voici le moment de venger tant de pertes. Quoi! sur les remparts de Leide des femmes combattent, & vous fuiriez!" Il dit, & sans considérer si ses guerriers le suivent, il s'avance contre les Espagnols: les Bataves, tremblans pour ses jours, volent sur ses pas. Les deux héros, tantôt près de se joindre, & tantôt séparés par les combattans, se cherchent & s'apellent: leurs glaives se rencontrent dans l'air, se frappent, & jettent des feux terribles.

Mais à côté d'eux, quel spectacle se présente! Un navire Espagnol est assailli par les Bataves, lorsque l'onde y pénetre: c'est peu de ces deux ennemis; le feu s'armant encor contre le navire, leur dispute à qui demeurera cette proie; en un moment la voile est consumée, &, telle est la fureur de ces combattans, qu'à peine ils s'aperçoivent de ce double fléau; au milieu des flammes & des ondes, l'on donne la mort; les deux élémens com-

commencent enfin à les dévorer : alors leurs bras s'arrêtent : les Bataves éperdus fuyent dans leur vaisseau, qu'ils dégagent de ce vaisseau malheureux, dont ils desiroient la conquête, & où courant çà & là, tout pousse des cris lugubres ; plusieurs Bataves y sont demeurés, & ces ennemis si furieux s'embrassent, unis par le malheur : vainement ils implorent du secours ; autour d'eux on n'est occupé qu'à combattre : tandisqu'ils sont en proie aux flammes, la mer s'ouvre, le vaisseau s'enfonce, & sur les eaux s'élevent des torrens de fumée, avec des hurlemens lamentables.

A quelque distance un Batave (Alsor est son nom :) donne un exemple terrible, dirai-je ? de l'intrépidité ou de la fureur guerriere ? Tout ce que peut la valeur, il l'a fait : mais il touche au moment d'être contraint d'abandonner aux Espagnols son vaisseau. Ses soldats l'implorent. „ Hâtez-vous, disent-ils, délivrez-nous de ces barbares : sommes-nous enchainés dans un Fort ? n'est-il point de fuite glorieuse ? il nous reste un asile ainsi qu'au navire....." Il les exhorte à retarder

la défaite, & promet de les satisfaire. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il rencontre son épouse, qui lui demande avec larmes de l'arracher à la férocité Espagnole. „ Tu n'en seras pas la victime." Dit-il d'un air égaré; & cependant il l'embrasse, & la conjure de ne point le suivre. Malgré ces prieres, elle l'accompagne jusqu'au fond du vaisseau, au milieu de l'amas des poudres. Il tient un tison enflammé: son épouse pâlit, sans rompre le silence: Alsor la regarde; son bras tremble avec le tison; il recule, prêt à tenter encor le destin des combats, lorsqu'il entend des voix Espagnoles crier victoire. Furieux, il lance le tison; & court dans les bras de son épouse: un rapide instant s'envole: la voix de mille tonnerres romt les airs; le vaisseau embrasé saute vers les nues avec le vainqueur & le vaincu, & retombant en ruines, aporte de tous côtés le trépas.

Guillaume cependant combattoit. A côté de lui Maurice, loin de redouter Albe, s'avance, s'éloigne de son pere. Albe étonné de cette audace: „ Allez, dit-il aux siens, rece-

recevoir le fecond fils de Guillaume." Maurice les attend, femblable à un jeune fanglier, fier d'effayer pour la premiere fois fon courage, loin des yeux de fa mere; elle, du fond de fon antre, regarde, en filence, ce combat, prête à le fecourir. Maurice, avec fa troupe, employant tour à tour la rufe & la force, fond fur eux, recule, feint même de fuir, & tout-à-coup fe retournant, les épouvante du feu de fes regards: cependant on l'environne. Guillaume, comme la tempête, tombe fur les Espagnols, avec Aldegonde & une troupe intrépide. „ Barbare! s'écrie-t-il, rends-moi mes fils." L'épouvante, l'horreur le devancent. Aldegonde frappe, renverfe, pénetre jusqu'à Maurice, l'arrache aux Espagnols: mais plus occupé du falut du jeune prince, que de fon propre falut, il demeure entre leurs mains. Guillaume, tremblant de joie, ferroit fon fils dans fes bras; il voit entrainer Aldegonde. Soudain il combat: Albe lui-même recule. Maurice! avec quelle ardeur tu aspires à fauver ton libérateur! Dans cette mêlée, Bosfut entouré de Bataves, fe débat encore, & le glaive de

l'un d'entr'eux alloit lui percer le ſein, lorsque le bras de Naſſau retenant ce glaive: „ Vaillant chef! dit-il, ta gloire n'exige pas une plus longue réſistance." Il dit, & le guerrier dépoſe ſon fer entre les mains de Naſſau, ſatisfait d'emmener, à la place d'Aldegonde, ce captif illustre.

Mais les Génies infernaux, voyant Guillaume maitre de ce chef de la flotte, & près d'être vainqueur, apellent à grands cris la Tempête, qui déjà, du haut de ſon rocher, attentive à ce tumulte belliqueux, ſe demande quelle est cette tourmente, où elle n'a point de part. Soudain aſſemblant les Aquilons, un tourbillon impétueux les porte aux lieux du carnage. „ Hâtes-toi, dit d'une voix terrible la Tirannie, & comme tu ſubmergeas une Province, acheve aujourd'hui, & dût l'Espagnol être envelopé dans cette ruine, plonge au fond des eaux cette flotte & ce guerrier indomtable." A peine elle a parlé, que dans le fracas général, l'on entend un nouveau murmure: c'est la mer qui ſe courrouce; ſes flots ſe ſoulevent, comme ſi, toute entiere, elle

elle alloit ſortir de ſon vaste lit. La nuit couvre le ciel de ſes voiles les plus ténébreux : le ſoleil recule d'horreur. Les nuées, les vents, les vagues, les guerriers combattent: les volcans s'ouvrent dans l'océan troublé, & à travers les eaux lancent des flammes, & joignent leurs tonnerres aux tonnerres de la flotte & des cieux. L'Enfer même, aux cris du Fanatisme, romt ſes portes terribles, & jette, au milieu de tout ce chaos, une voix & une lueur effrayantes. La Hollande tremble, & croit éprouver le ſort de la *Zélande* : Leide, malgré ſon courage, pouſſe des cris de terreur : le globe entier chancelle. : Tel, & ſeulement plus terrible encore, ſera ce jour, où, (dernier déſastre de l'univers!) la chaine immenſe qui unit les Etres, ébranlée de leurs longues discordes, & ſe briſant de toutes-parts, les astres élancés de leurs orbites, ſe heurteront dans leur chute, & voleront en éclats, tandisque les ſoleils s'éteindront, remplacés par l'affreuſe lueur des feux que vomiront tant de ruines. Entre les combattans, ceux dont les vaiſſeaux l'un à l'autre attachés, ne forment qu'un ſeul vaiſſeau, occupés, mal-

gré la tempête, à se détruire, se portent des coups mortels, tantôt au haut des nues, tantôt au fond des abimes. Albe! tu parus plus terrible que la tempête, & l'on te vit irrité de lui devoir ce sécours plutôt qu'à ta valeur.

C'est contre le vaisseau de Guillaume que les flots arment toute leur rage: ils combattent le lion rugissant qui en forme la proue, & qui vomit des feux: les Aquilons fondent sur le mât superbe, & s'efforcent à déchirer cette voile, où sont tracés les destins du Batave: le mât résiste encore: enfin il plie, il tombe dans le vaisseau: un murmure lugubre s'éleve: les ombres d'Egmont & de Horn, saisies d'effroi, regardent avec douleur la Liberté. Guillaume qui touchoit à la victoire, & qui maintenant voit la mer furieuse, sa flotte dispersée, & son vaisseau dépouillé du mât, & battu par les vents & les ondes, leve vers le ciel des yeux où éclatent tour à tour le désespoir & la constance: il lutte contre la tempête, sans perdre de vue l'ennemi qu'il combat.

Mais

Mais le Pere de la nature, du centre de l'univers où s'éleve ſon trône, & autour duquel gravitent tous les mondes, marche pompeuſe, ſpectacle dont l'éternité n'épuiſe point la beauté raviſſante; de ce centre il voit le péril du héros. A travers l'immenſité de l'espace, il lance aux vagues irritées un regard; les vagues s'abaiſſent; le ſoleil ſe rallume dans les cieux; les Aquilons ſont enchainés; les volcans ſe referment; l'Enfer ſe tait. L'Ange des mers reconnoit le pouvoir ſuprême. Il parle; & le mât du vaiſſeau de Guillaume ſe releve avec la voile éclatante: il ne dédaigne pas de tenir ce mât d'une main, tandisque de l'autre il étend ſon ſceptre ſur les flots tranquiles.

Albe pénétré de joie, agite fierement ſon glaive, fanal vers lequel accourent ſes vaiſſeaux. Guillaume, du haut de la proue, éleve une voix, que répétent les vagues; ſes vaiſſeaux revolent vers lui. Comme ſi la lice des combats venoit de s'ouvrir, on s'y précipite avec fureur. Louis ſeul, dans le trouble qui l'occupe, ne reconnoit point la voix de ſon

frere : il croit que l'Espagnol, & non la tempête, leur a ravi des mains la palme ; résolu de ne point survivre à la ruine du Batave, il tourne son fer contre son sein ; Barneveld lui arrête le bras. „ N'entendez-vous point, lui dit-il, la voix de Guillaume, qui, comme un heureux *Zéphyr*, ramene le calme sur les ondes ? " Louis prête l'oreille ; il court au pilote. „ Hâte-toi, dit-il, on combat." Le pilote ne peut satisfaire à l'ardeur de Louis ; il saisit lui-même le gouvernail, dirige les voiles, est l'ame du vaisseau ; il a rejoint la flotte : aussi-tôt il remet au pilote le gouvernail, & vole avec la même rapidité au combat. Tel qu'un coursier accoutumé à franchir les fleuves, & qui rencontre un torrent écumeux, & roulant comme un tonnerre ; il ne recule point ; il écume ainsi que le torrent ; ses hennissemens l'emportent sur le tumulte des ondes ; il s'y précipite ; tel Louis fond avec son vaisseau sur les vaisseaux Espagnols ; ils sont ébranlés, & les voiles frémissent. De tous côtés s'attaquent ces châteaux volans : ils reculent, ils s'avancent en lançant des éclairs & des foudres ; les mâts, tours superbes, combattent les

les mâts ; les voiles frappent les voiles ; les cordages s'entrelacent dans les cordages ; il n'est pas besoin d'autres chaines. On voit des Bataves & des Espagnols s'élever rapidement le long de leurs mâts, & saisissant les mâts ennemis, semer du haut des airs le carnage : plusieurs s'attaquent près des nues, y reçoivent la mort, & tombent avec grand bruit dans le navire épouvanté.

Le vaisseau de Louis presse le vaisseau que monte Avila : leurs proues jettent des flammes. Louis entrainé par son ardeur, & ne pouvant attendre qu'ils soient enchainés l'un à l'autre, s'élance avec les plus hardis, dans le navire Espagnol : il y répand la terreur : mais dans l'instant les flots séparent les deux navires. Les Espagnols s'avancent alors contre cet ennemi, demeuré au milieu d'eux ; ses Bataves tombent, percés de coups ; lui se défend encore. Avila, honteux d'un combat trop inégal, lui demande à haute voix son fer. „ Tu l'auras, dit Louis, avec ma vie." Et plus terrible il immole d'un seul coup deux victimes. Cependant on l'environne : à chaque in-

instant se rétrécit ce champ glorieux: Avila se flatte de saisir le fer du guerrier, & s'écrie qu'on l'épargne: mais Louis ne craint que d'être aux mains d'Albe: il regarde Leide, & s'enflamme; il aperçoit Guillaume, & voit briller dans ses yeux la victoire. Comme un majestueux Eléphant lutte seul contre une armée de chasseurs; ses compagnons, qu'on a soumis, se contentent de ne point propager une race d'esclaves; lui, plus superbe, mourra plutôt que de recevoir des fers, & d'abandonner ces forêts & ces montagnes, qui l'ont vu naitre, & au milieu desquelles il erroit en liberté, ne craignant point qu'il put rencontrer un maitre sur la terre: ainsi Louis combat. Son sang coule à grands flots; il tombe; il tient encor son glaive. Ses ennemis doutent qu'ils l'ayent abattu: Avila lui envie sa gloire. Louis l'apelle. „ Sois généreux, dit-il, éleve d'Albe! voici mon fer; que de tes mains il passe aux mains de Guillaume; qu'il reçoive mon corps...... Guillaume! tu dois vaincre, & je meurs!" Louis remet son fer au guerrier: il expire.

Nas-

Nasſau ! tu ignores cependant le ſort de ton frere ; ta flotte, dirigée comme par un ſeul gouvernail, obéit à ta voix ; les vagues dociles ſemblent prendre tes ordres ; des féux plus redoutables partent de tes yeux & de ton glaive. Dans les airs, les ombres guerrieres d'Egmont & de Horn, oſent, ſecondées de la Liberté, attaquer la Tirannie, asſiſe ſur un rocher, comme ſur le trone du monde, & le Fanatisme, ſemblable à l'Etna vomisſant des flammes. Du ſein de ces combats, dont frémiroient les mortels, elles descendent ſur la flotte Batave, aparoisſent à Guillaume, transporté d'une ardeur nouvelle : de-là elles volent au vaisſeau d'Albe, ſe montrent à lui, & le pourſuivent, le fer à la main : Albe est ſaiſi de trouble : ſa fierté le domte. Mais au desſus du vaisſeau de Guillaume tonnent Ocanor & la Liberté : il ſemble, avec des ailes de feu, franchir les plaines liquides ; le mât est plus auguste ; la voile jette un éclat plus terrible ; le lion rugit : Guillaume, le front ceint de majesté, commande du haut de la proue : les Espagnols s'ébranlent ; leur orgueil est terrasſé, comme ces monts ſourcilleux qui rou-

lent dans l'abime; envain Albe exhorte, menace, & même dans sa rage, immole de sa main ceux qu'il voit abandonner les armes; ils tournent leurs vaisseaux: avec eux fuyent les Puissances infernales: la mer tremblante semble être encore rasée des Aquilons; les rochers tombent, & sont entraînés dans cette ruine; tout le peuple des eaux s'émeut; les baleines fugitives courent dans leurs antres. Albe seul s'arrête; mais bientôt fuit en frémissant. Du haut des cieux descend la Victoire rapide, tenant une couronne & un glaive de feu: elle pose sur la tête de Guillaume la couronne immortelle, & pousse par le mât son vaisseau, qui devance toute la flotte Batave. La mer n'eut point offert d'asile aux vaincus, si la nuit ne les eut envelopés de son ombre. Guillaume arrête le carnage, & l'on entonne des chants de victoire.

Cependant il demande pourquoi Louis ne vient point partager sa joie: on garde autour de lui le silence, & il entend au fond de son coeur de tristes pressentimens. L'Orbe de la Lune se leve, & argente les ondes. Le héros

pos voit une barque s'avancer lentement, sans voile & sans aviron ; les flots la respectent ; guidée par Ocanor, elle s'arrête devant son vaisseau. Il aperçoit dans la barque un glaive, un cadavre ; il reconnoit son frere ; il pâlit ; le fer victorieux tombe de ses mains ; il s'élance dans la barque, embrasse le cadavre, pousse un cri douloureux, & garde un long silence ; il prononce enfin ces paroles entrecoupées. „ Cher Louis !..... mon frere !.... toi qui me consolois de la mort d'Adolphe & des fers de Buren ; toi, en qui respiroit toute la valeur des Nassau, tu n'es plus..... Ciel ! où s'arrêtera ta foudre ? tu as frappé autour de moi tout ce qui m'étoit le plus cher ; il ne te reste plus qu'une victime ; étendras-tu aussi à mes yeux Maurice dans le tombeau ? ne tardes plus à consommer ce sacrifice ; frappe..... qu'ai-je dit ? où s'égare ma douleur !...... Louis ! tu n'as partagé que mes infortunes : l'aurore de mon bonheur éclaire ta tombe ! J'y descendrai sur tes pas ; je te suivrai dans cette sombre nuit..... O ma patrie ! après tant de sacrifices, tu veux que je vive !..... Louis ! je serai ton vengeur ; j'a-

j'acheverai notre ouvrage; non, je ne laisserai point ensévelir tes trophées: ma main t'érigera le plus magnifique monument que jamais ait érigé une main mortelle..... Il est tombé noblement! le sourire de la victoire est sur ses pâles levres!" Il dit: ses larmes coulent. Tous les Bataves sont pénétrés de la même douleur: le silence regne sur la flotte. Maurice embrasse le corps de Louis, & l'inonde de ses pleurs, tandisque sa main essuye le sang qui défigure les traits du guerrier. „ O Buren! s'écrie-t-il, quand tu aprendras cette perte, de quelles larmes ameres tes fers seront mouillés! Et moi, privé de Buren, d'Adolphe, enfin de Louis..... si j'étois frappé d'un coup plus terrible encore, quelle seroit ma destinée! débris malheureux d'une illustre maison, ferois-je renaitre en moi tous ces héros! pourrois-je répondre à l'attente de l'univers! Louis! combien de fois me prenant dans tes bras, tu essuyois les larmes de l'enfance; tu armois mes foibles mains du glaive des héros; tu me faisois prononcer le nom sacré de la gloire..... Je t'en atteste; ton fer sera dans mes mains le héraut de la liberté & l'effroi

froi de la tirannie!" Il dit, armé du fer de Louis. Les Bataves sont enflammés. Les pleurs de Guillaume s'arrêtent. Il tient longtems, sur le corps de Louis, Maurice dans ses bras.

La nuit s'avance : mais le héros ne peut s'arracher au corps de son frere. En ce moment Ocanor & la Liberté éclairent & animent le superbe tableau, que ne peut découvrir l'oeil des mortels, & qui décore la voile du vaisseau de Guillaume. Un calme universel regne sur les ondes : les vents n'osent agiter cette voile : l'astre de la nuit y envoye ses rayons les plus éclatans. Guillaume considere ce tableau, qui, par dégrés, se déploie à ses regards : ses bras se dégagent du corps de son frere : il s'avance vers la voile avec les transports & le trouble de celui, qui, après une longue navigation, croit découvrir de loin les tours de sa patrie.

Au centre de la voile, & dans une vaste circonférence, le héros se voit lui-même, environné d'un peuple inombrable : une vive sa-

satisfaction brille dans tous les yeux : il tient en main un sceau, que l'on vénere.

Mais au dessus de ce tableau, il voit le même peuple vêtu de deuil : un superbe convoi traverse une foule éplorée : des Provinces entieres semblent suivre le convoi. Au milieu de la place est une arme, que l'on regarde en frémissant. Le front du héros se couvre d'un léger nuage.

A côté de cette pompe funebre, tout réveille l'image du cahos. On offre au Génie de la France l'étendart déchiré du Batave : le Génie le refuse. On arbore l'étendart de l'Angleterre, hérissé de poignards. Guillaume se trouble ; quand il voit un vieillard présenter à des hommes vénérables un jeune guerrier : il reconnoit Barneveld & Maurice : il croit entendre les cris d'acclamations. Il apperçoit une suite de victoires & de trophées : des guerriers de toutes les nations accourent à l'école de la valeur. Mais un combat attire son attention. Des vaisseaux Bataves bordent la rive : la flamme les dévore, sans qu'on cher-
che

che à l'éteindre. Est-ce l'Espagnol qui les consume? C'est Maurice lui-même. Dans le péril éminent du Batave, son seul asile doit être le courage. Maurice d'une main embrase la flotte, & de l'autre combat. La victoire couronne l'audace.

D'autres tableaux ouvrent l'océan à ses regards. De tous les ports du Batave sortent des vaisseaux. Les uns voulant se frayer des routes nouvelles, osent affronter au pôle, la nuit, la tempête, & ces rochers de glaces, qui se fendent & s'écroulent avec un tumulte plus terrible que celui des tempêtes: l'océan jaillit au ciel en jettant des feux. Bataves intrépides! vos navires dans leur vol audacieux sont enchainés par le souffle glacé de l'Aquilon, ou précipités avec ces rocs au fond des abimes: mais votre mémoire vivra, tant que l'océan roulera autour de la terre. D'autres vaisseaux plus heureux, suivent les routes immortelles que tracerent sur l'onde les mâts de Colomb & de Vasco. Ces vaisseaux portent les noms de Guillaume, de Maurice, & des Provinces du Batave. Ils voguent de concert jus-

jusqu'à ce que se séparant, les uns cinglent vers les lieux où se leve l'astre du jour, & les autres vers ceux où il termine sa carriere. „ Volez, s'écrie Guillaume, enfans de la République! ces noms vous présagent de grands périls, mais aussi d'illustres succès." Il dit, & il voit le Génie de l'océan conduire lui-même ces vaisseaux. Ils vont affoiblir la puissance Espagnole à la source ensanglantée où sa main rapace puise l'or, fondement de son orgueil. En même tems le berceau du soleil voit éclorre une Hollande nouvelle. Des tours & des palais s'élevent: des canaux se creusent: des arbres les ombragent: reine d'un monde entier, Batavia paroit: des Rois sont ses tributaires: Amsterdam est dans l'Inde; & le soleil, dans sa naissance, au milieu de sa course, & en se plongeant dans l'onde, éclaire la puissance du Batave.

Mais, comme si toutes les forêts de l'Espagne descendoient sur l'océan, une flotte immense le couvre: elle porte & mérite le nom d'invincible: tous les rivages frémissent: Guillaume est saisi de quelque crainte; lorsqu'il voit

voit la même flotte en proie à la plus horrible tempête qui jamais ait bouleversé l'océan, depuis qu'il murmure contre ses bords: le ciel se précipite sur la flotte embrasée : la mer furieuse s'enfle, & la livre au tonnerre.

Le héros voit de tous les ports de l'Europe sortir des vaisseaux pour se rendre dans les ports de la Hollande. La Hollande entiere est un superbe jardin, qui décoré de berceaux, de palais, de statues, & de sources jaillissantes, se mire dans les canaux qui serpentent au milieu d'elle, liens de ses villes fortunées. Le Génie de l'océan, portant la sérénité sur le front, se promene dans tous ces canaux.

Quel tableau se présente ! Est-ce une illusion? Des ministres de l'Espagne viennent, d'un air humble, implorer le secours du Batave. O changement inoui de la fortune ! Le luxe de ces ministres contraste avec la simplicité des chefs de cette nation libre & commerçante, & ajoute à son triomphe. Il est

des

de l'intérêt & de la *gloire* du Batave d'accorder ce secours.

Mais la voile frémit. La Discorde paroit, éclairant de son flambeau un étendart, où sont tracés en caracteres de sang, vos noms Gomar! Arminius! sa bouche s'ouvre pour les prononcer, comme des cris de guerre. „ Malheureux mortels! dit le héros; vous ne pouvez suporter le bonheur!" En même tems il voit tous les aprêts d'un suplice; il aperçoit la victime; c'est un vieillard; il croit reconnoitre les traits de Barneveld: le glaive exécuteur se leve. „ Arrêtez, s'écrie Guillaume, dans le transport qui l'agite; arrêtez; Barneveld n'est point coupable." Il dit, & ses yeux se couvrent d'un nuage. L'Ange des mers efface cette partie du tableau, la honte du Batave. Le héros ne voit plus que confusément & l'échaffaud & Barneveld.

Enfin les successeurs de Nassau se montrent sur la scene. Il distingue entr'eux Frederic-Henri, égalant Maurice dans la guerre; aussi admiré, plus chéri; conquérant les coeurs, les

les enchainant par son affabilité. Un conquérant formidable franchit le Rhin. On entend ces paroles: *Que le sang qui fonda la République, l'arrache au naufrage.* Et Guillaume III paroit. Freres illustres! nobles victimes! le Batave détestant sa fureur, pleure sur vos cendres: mais n'entends-je pas vos ombres reconnoitre qu'il ne s'est pas trompé dans ce choix? à ce nom semble attachée désormais la fortune du Batave. Le Génie d'Albion aporte à ce héros une couronne: il la reçoit: arbitre de l'Europe étonnée, il volera tour à tour de Londre à la Haye. Qui sont ces guerriers qui paroissent au milieu des Nassau? Sont-ils nés du même sang? les plus brillans trophées les environnent: la voix de l'océan célebre leur gloire. Tromp! Ruyter! demi-dieux du Batave! votre nom, gravé dans tous les coeurs, les enflamme dans les combats, & triomphe encore après votre mort: élevés, dès votre enfance, par les mains de la Victoire, elle-même s'étonne de la gloire de ses nourrissons; pour vous suivre dans votre course triomphante, elle prend des ailes plus

plus rapides. Vos vertus égalent votre valeur: l'un décoré de palmes, préfere à tous les titres d'honneur, celui de *Pere de la flotte:* Louis pleure la mort de l'autre, hommage honorable au vainqueur, comme au vaincu!

Sur les pas des Nassau, Guillaume-Charle est le salut du Batave. Son fils porte dans ses regards des gages de la félicité publique: il fait ce qu'il doit à l'Etat, à ses ancêtres, à lui-même, & il est à tant de titres l'amour de la nation. Auprès de lui est une Princesse aimable, & dont le sourire adoucit les traits majestueux: leur tendresse mutuelle, source de leur bonheur, offre au Batave un beau spectacle. Cette Princesse est le nouveau lien du sang de Nassau & de Féderic. Quel est ce Prince qui paroit à côté d'eux? C'est Féderic lui-même: il vient jouir de leur union. Sous lui la Prusse est le nom de la valeur: tous les Arts environnent son trône. Le Stadhouder, enchanté de l'entretien de cet hôte auguste, voudroit retarder le vol des heures. Une jeune Princesse & un jeune Prince sont les rejettons de cet hymen fortuné, & de cet ar-

arbre ſuperbe, qui ſi longtems couvrit de ſon ombre les Provinces du Batave.

L'Océan roule orgueilleuſement autour de cette voile.

Ravi, Guillaume conſidéroit encor ce ſuperbe tableau, que ſe plaiſent à retracer les ondes, quand l'astre du jour ſe leve: le héros animé d'une force nouvelle, brule de conſommer ſon ouvrage.

En ce moment un navire léger ſillonne l'onde; il arrive, & l'on en voit ſortir ſix vieillards, ſcénat auguste! la ſatisfaction a ranimé leurs traits; les rides ont disparu de leurs fronts; ils ſemblent revoir l'aurore de leur jeuneſſe. Ils demandent le héros, & admis en ſa préſence, l'un d'entr'eux prend la parole. „Prince! dit-il, à qui nous devons la gloire qui couronne nos derniers ans! nous ſommes l'organe de cinq Provinces, impatientes de concourir à vos nobles travaux, & d'une ville que la Liberté doit ceindre d'une forêt de navires.

Avant

Avant qu'en votre faveur se déclarât la victoire, Utrecht, Gueldre, Zutphen, & les deux Provinces qu'arrosent l'Issel & l'Ems, réveillées de leur indolence, ont juré de partager la fortune de Hollande & de Zélande, ont décerné à votre valeur & à votre prudence le gouvernement suprême, tandisqu'Amsterdam vous apelloit dans ses murs, & vous ouvroit ses portes. De quelle ardeur nous animeront vos lauriers! Nous entrons plus tard dans la carriere: mais nous courons sur vos pas. Secondez, o Prince, ces sentimens. Hâtons-nous d'imprimer à cette union le sceau immortel, base de notre grandeur & de notre félicité. Quel moment plus propice! Albe, avec les débris de son armée, se retire vers le Brabant: Leide est libre."

Le héros est transporté de joie: le doux murmure de l'allégresse se répand de vaisseaux en vaisseaux; les vagues frémissent légérement. „ Hollande! s'écrie Guillaume; ton nom redoutable doit décorer toutes ces Provinces; Hollande! tu as vaincu, bien qu'il te reste encore à livrer de terribles combats.

Si

Si, réduite à tes ſeules forces, tu fis plus que balancer la puiſſance de Philippe, que ne feras-tu point avec ces appuis & ces émules...! Guerriers! allons nous couronner de palmes. C'est dans Leide qu'ils devroient ceindre nos fronts; du ſein de ſes ruines & de ſes cendres ſortiroit la voix éloquente de la Liberté: mais laiſſons-lui réparer ſes tours, qui n'ont pu l'entrainer dans leur chute; aſſez d'éclat l'immortaliſe; qu'elle le partage avec l'une des Provinces qu'enflamma ſon exemple. Utrecht! ſois le berceau de la gloire de la Hollande." Il dit. Les vieillards à l'inſtant partent pour s'y rendre. Bientôt les vaiſſeaux ſuivent leurs traces rapides. Ils abordent au rivage: Guillaume descend de la flotte victorieuſe. On marche ſur ſes pas; il traverſe les ruines de Leide; il les traverſe avec lenteur, & on lit dans ſes yeux l'attendriſſement & le reſpect; ſes guerriers, pénétrés des mêmes ſentimens, gardent un profond ſilence. Sorti de ces remparts, le héros vole vers Utrecht.

Mais avant d'entrer dans ces murs il a dégagé le chef de la flotte Eſpagnole. „ Allez

vers Albe, a-t-il dit à Bosſut; qu'il ſache que pour venger le ſang innocent je ne veux point le répandre: je ne mets à votre liberté d'autre condition que la liberté d'Aldegonde." Et Bosſut a juré au héros que s'il ne peut obtenir cette condition, il viendra reprendre des fers ſi doux qu'il les quitte à regret, moins enchainé par les droits de la guerre, que par les vertus de Guillaume.

Près de voir couronner ſes voeux, le héros prend à l'écart Maurice & Barneveld. „Cher Barneveld! dit-il, apui des Provinces! & toi Maurice, mon fils! nous touchons enfin à ce jour glorieux, où ma main érige une République. Je ne me flate pas de ſurvivre longtems à mon ouvrage: Philippe multiplie mes asſasſins...... Je ſuis touché de vos allarmes..... Si mes presſentimens ſont accompagnés de regrets, c'est moins pour moi que pour la République: ce langage est ſuperbe; mais peut-être celui qui concourut le plus à la fonder, ſeroit le moins indigne de la défendre. Encor ſi ceux de mon ſang ſuccédoient à mes honneurs & à mes desſeins!....

Mau-

Maurice! les loix n'ont rien décidé ; c'est à la vertu à rendre ces honneurs héréditaires : sois digne :... mais le feu dont tes yeux s'animent est un heureux présage de l'accomplissement de mes desirs : oui, le sang de Nassau sera l'apui comme le fondateur de la Republique. Barneveld! Maurice! il faut que l'industrie du Batave seconde sa valeur : il peut avoir pour alliés l'orient, l'occident, le septentrion & le midi. Le Commerce a la gloire d'avoir été plus d'une fois l'instrument de la liberté : favorisée par lui, elle le favorise à son tour. Que les pavillons du Batave éclipsant Tyr, Carthage & Venise, franchissent les mers, attaquent la Puissance Espagnole dans son centre; & si, à la honte des Républiques, leur despotisme est le plus terrible, que le Batave donnant un exemple contraire, gouverne avec un sceptre pacifique les peuples conquis, affranchisse l'orient & l'occident du joug de l'Espagnol, & partage avec l'univers cette liberté, source de son bonheur & de sa gloire. S'il étoit, au lieu de la mer, environné de rochers, sa fortune, moins brillante, seroit plus durable : je vois avec douleur

marcher de loin à la suite du Commerce le Luxe & la Mollesse détruisant son ouvrage ! Batave ! entends ma voix ; songe au sang que t'a couté ta liberté ; regarde ces champs où combattirent tes pères, ces tours élevées du sein des ruines, comme autant de colonnes à leur gloire ; regarde, & entoure-toi de la digue impénétrable des vertus !.... Maurice ! tu défendras la République contre ses ennemis : défends-la contre toi-même. Donne à Barneveld ta confiance, ton amitié : & toi, Barneveld, quand je ne serai plus, sers de pere à Maurice : que la République soit le centre de votre union !... Dégagéz, s'il se peut, Buren de ses fers : Buren est un héros : sa prison l'honore plus que des combats éclatans : le seul prix qui payeroit trop sa liberté, sont les intérets du Batave." Ainsi parle Guillaume.

Enfin s'éleve d'Orient un des plus beaux jours qui ayent éclairé la terre : l'astre radieux s'avance dans une pompe solemnelle : à cette marche éclatante semblent paroitre avec lui les Intelligences célestes, couvertes de vêtemens res-

resplendisſans. Ce n'est point une illuſion. D'un côté la Liberté, le front ceint de fleurs nouvelles, & Ocanor ſouriant avec fierté, conduiſent les ombres des guerriers & des citoyens qui ſe ſacrifierent pour le Batave: entr'elles on distingue Egmont, Horn, Louis & Adolphe: l'ombre de Coligny les accompagne; les ſecours & l'amitié qu'il accorda au héros de la Hollande, lui ont mérité cet honneur. D'un autre côté descend des cieux un Choeur d'Anges: ils guident dans un nuage d'or les ames des anciens héros, des Brutus, des Catons & des chantres qui les immortaliſerent: déjà s'annoncent les accords de leurs lyres célestes. Un nouveau cortége brille dans les airs: ce ſont les ames des anciens Bataves: au milieu d'eux est Civilis, couronné de fleurs.

Dans une place immenſe ſe preſſe une foule inombrable: toutes les Provinces ſe ſont précipitées dans Utrecht: la ville entiere jusqu'au faite des maiſons, & hors des portes les vastes campagnes en ſont inondées.

Guil-

Guillaume entre, au ſon d'une harmonie douce & cependant guerriere : à ſes côtés marche Maurice : ils ſont ſuivis de Douza, de Lumey, de la veuve de Horn, d'Ilſonte, de Roſalinde, & d'autres héros & héroïnes. Devant eux s'ouvrent les flots du peuple, & ils arrivent, par une route jonchée de fleurs, au milieu de la place. Dèsque Guillaume paroit, le ciel & la terre retentiſſent d'acclamations.

Tout-à-coup ſe fait un ſilence univerſel. Les Provinces, par la bouche de leurs députés, prononcent le ſerment qui les unit ; & Ocanor & la Liberté environnent d'heureux liens les tours du Batave. Auſſi-tôt les noms de Liberté & de Naſſau ſont répétés par la foule avec des cris de victoire, & ſe font entendre de lieux en lieux jusqu'aux limites des Provinces confédérées : la mer en est frappée dans ſes plages lointaines : les ombres des Bataves & des anciens héros prononcent les mêmes noms, tandisque les Choeurs de la troupe immortelle les célebrent avec une harmonie divine. Ocanor poſe ſur le front du héros une

cou-

couronne de palmes. Le Pere de la nature, du haut de son trône, laisse tomber un regard sur ce spectacle.

Mais la fiere Liberté éleve une voix, qui ébranle les astres. Les tours de Madrid tremblent: Albe s'arrête au milieu de sa route: Philippe, dans son palais, est troublé. La Tirannie & le Fanatisme fuyent en tumulte; & les eaux qui couvroient Zélande, se retirent, & la laissent sortir de ses ruines. L'Orient est frappé de cette voix, & déjà prononce le nom du Batave. Les ames des tirans frémissent de terreur au fond des Enfers. Guillaume en ce moment sent une joie qu'il n'a point encore éprouvée: son coeur est tout entier à la Patrie: il oublie même les fers de Buren: il entend distinctement les concerts des Immortels, & les voix de Louis, d'Adolphe, d'Egmont, de Horn, & de Coligny, qui, du haut des airs, en s'embrassant l'un l'autre, lui adressent des voeux.

Barneveld demande au héros si la République n'érigera pas un monument aux guerriers

&

& aux citoyens, qui lui ont prodigué leur vie. „ Ce monument est érigé, dit Guillaume; c'est la République elle-même."

Guillaume conduit tout le peuple, hors des murs, dans une vaste plaine, au bout de laquelle est un temple dédié à la Gloire. Les cohortes s'y rendent: l'intérieur du temple est embelli de longs rangs de colomnes, où s'entrelacent l'olive & le laurier: on y respire les plus doux parfums, & l'on y entend la plus noble harmonie: mais ce qui transporte les coeurs, c'est la voix des vieillards, des épouses & des enfans, qui embrassent les guerriers en versant sur leurs cicatrices des larmes délicieuses. Ranimés, les vieillards courent, d'un pas moins tremblant, former des couronnes de laurier, sans négliger l'olive, & l'on voit au milieu d'eux les enfans partager à l'envi cet emploi. La veuve de Horn couronnant l'urne qu'elle a portée dans les combats, la dépose d'un air solemnel en ce lieu. „ Horn! dit-elle; je ne ceins plus le glaive; tu es vengé."

On

On retourne dans la plaine. On avoit placé, sur une éminence, les corps de Louis, d'Irthur & d'Idalyre, enfermés dans des cercueils de cédre. Les deux époux sont encor tendrement entrelacés : la froide main d'Idalyre semble arrêter le sang d'Irthur ; Irthur semble en ce moment retirer le fer du sein d'Idalyre. Guillaume s'avance vers eux. „ Illustres époux ! dit-il ; j'ai satisfait à la reconnoissance ; vous participez, même après la mort, à cette grande journée. Quelque satisfaction ne pénetre-t-elle pas dans vos tombeaux ? Louis ! tu ne recevras point d'autre pompe funebre. Et toi, Irthur ! tes cendres, ainsi que celles de ton Idalyre, honoreroient les terres du Batave : mais vous avez un pere ; allez recevoir ses pleurs & ses embrassemens ; vous deviez lui fermer les yeux ; il eut été heureux d'expirer, à votre retour, dans les transports de la joie..... il expirera de douleur. Qu'on la soulage : qu'on se hâte de lui aprendre combien ils ont signalé leur courage & leur amour, combien ils ont contribué à faire luire sur nos tours cette journée éclatante. Qu'on instruise ce peuple de notre bonheur :

heur: qu'il vienne revoir ſes anciens foyers: ils ſont libres." Guillaume attache l'oeil ſur le tombeau de Louis: il s'attendrit: mais en ce jour il ne verſe point de larmes. Roſalinde pleuroit ſur le tombeau d'Irthur & d'Idalyre: elle ignoroit qu'Arodar ſe préparoit à ſe rendre ſur les terres du Batave.

Près du corps de Louis, Guillaume aperçoit un étranger, dont le casque lui dérobe les traits, mais dont le port attire ſon attention: l'étranger s'arrête devant lui: ils ſe regardent avec ſurpriſe; puis il ſe gliſſe dans la foule. Le héros ſuit ſes pas, & lui demande un entretien: ils ſe retirent à l'écart: aucun témoin ne les trouble. L'étranger détache ſon casque. Guillaume transporté s'élance dans ſes bras. „ Mon coeur vous a reconnu, s'écrie-t-il; Henri!...." „ Illustre ami! dit ce Prince, qu'il m'est doux, malgré les loix d'une politique ſévere, de laiſſer jouir l'amitié de ſes droits, & d'être le témoin ſecret de votre gloire! Naſſau! le ciel n'est pas ſourd à tous mes voeux: j'ai perdu Coligny! mais vous vivez, & triomphant de tous les obſtacles,

cles, cette journée immortalise votre mémoire, & celle du peuple, dont vous êtes le défenseur.".

Guillaume est vivement ému: il s'écoule quelques instans: ils demeurent immobiles à se considérer. „ Pouvois-je desirer, dit enfin le héros, un témoin plus illustre & plus cher! Henri, qu'a respecté le fer du Fanatisme! Henri, fidele aux cendres de Coligny, à la face de ses assassins couronnés!.... Coligny! si tu respirois, tu aurois accompagné ses pas: en ce moment le son de ta voix pénétreroit dans mon ame......!"

On les interromt au milieu de cet entretien. La Liberté s'écrie dans les airs: „ Nassau! reçois le prix réservé à ton courage." Guillaume voit s'avancer la fille de Coligny: elle retrace en l'adoucissant l'héroisme qui brilloit sur le front de son pere: elle est couverte de vêtemens lugubres qui rehaussent l'éclat de ses charmes: quelque joie se manifeste à travers sa douleur. „ Prince! dit-elle, j'obéis aux derniers ordres de mon pere, & cédant

à vos instances, je viens me réfugier, loin des traces funestes du sang de Coligny, dans cet asile que votre valeur ouvre à l'humanité poursuivie, & chez ce peuple qui est votre ouvrage: heureuse, dans mes malheurs, d'assister à ce grand spectacle, & d'essuyer avec vos trophées, une partie de mes larmes!" Elle dit, & baisse les yeux.

Le héros reconnoit les traits de son ami: la douleur, l'amitié, un sentiment plus tendre s'emparent de son ame: il se fait autour d'eux un favorable murmure. „ Vertueuse fille de Coligny! *dit-il*; le ciel, à travers une route de disgraces, m'a conduit à ce terme fortuné. Il vous amene ici pour couronner mes travaux. Vous pouvez lire dans mes regards, dans ceux du Batave, le bonheur où j'aspire; l'union du sang de Coligny & de Nassau seroit pour lui un heureux présage. Je ne troublerai point le cours de vos larmes: quand vous aurez satisfait à un devoir, que mon coeur veut partager, refuserez-vous d'écouter mes voeux, ceux de ce peuple, &, si la tendre amitié n'est pas ensévelie avec les morts,

les

les voeux de Coligny?" Louise garde le silence : mais à l'aimable rougeur qui nuance ses lys, on voit qu'elle ne résistera point à ces prieres réunies.

Guillaume, au comble de ses desirs, se tourne vers Maurice. „ Il ne manque, dit-il, que deux témoins à notre bonheur, Buren & Aldegonde; Aldegonde, dont la valeur & l'amitié méritoient un autre sort, & que je me flattois d'obtenir en échange d'un captif illustre; Buren, plus malheureux qu'Aldegonde, Buren.... qui peut-être paye de son sang notre triomphe!" Il dit, & dans ses yeux s'obscurcit la douce satisfaction qui les animoit.

Tandisqu'il est plongé dans ces sentimens douloureux, un guerrier fend la presse: en passant il jette quelques fleurs sur les tombeaux de Louis, d'Irthur & d'Idalyre, & se hâte d'arriver jusqu'au héros: il conduit un autre guerrier jeune, pâle, & qui marche d'un pas chancelant: la noblesse de son port frappe tous les regards. Guillaume l'entrevoit, &, avec Maurice, il se précipite vers lui: il le serre con-

contre ſon coeur; leurs bras s'entrelacent; leurs larmes coulent: le peuple ne doute point que ce ne ſoit là Buren; des cris de joie déchirent la voute céleste. „ Grand Dieu! s'écrie Guillaume, arrête..... je ſuccombe..... l'infortune troubloit moins mon ame..... je te bénis cependant...... O mon fils! en quel état te revoit ton pere! tu ſors du tombeau: par quel prodige!....."

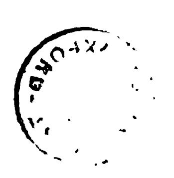
Buren, au lieu de répondre, ſerroit ſon pere dans ſes bras: tour à tour ſe montroient dans ſes regards la tendreſſe, le reſpect, l'admiration: autour d'eux ſe preſſoit la foule attendrie & muette. „ Je dois ma liberté, dit enfin Buren, au généreux Figheroa: avant de mourir, duſſé-je reprendre mes fers, je veux l'embraſſer encore. A peine m'a-t-il expliqué comment il a ſu m'affranchir. Va, m'a-t-il dit, & les pleurs de l'humanité décoroient ſes rides; la politique, plus que mes prieres, a vaincu Philippe; va, jouis du bonheur de revoir un pere. En même tems ſes bras tremblans m'ont conduit hors de la priſon. Figheroa! que ne peux-tu jouir toi-même de ce doux ſpec-

ſpectacle!..... Aux bornes de nos Provinces, j'ai vu Albe volant vers Madrid; il écumoit de rage; il m'a lancé un regard dont il eut voulu me percer le coeur......" „ Oublions Albe, dit Guillaume; je lui pardonne; Philippe! il s'en faut peu que je n'oublie ta cruauté. Cher Aldegonde! tu as rencontré les pas de Buren: & c'est toi qui devois le conduire dans mes bras!"

Encore dans les bras de ſon pere: „ A peine vous ai-je revu, dit Buren, qu'il faut m'éloigner...... Traverſant les villes du Batave, j'ai vu, au milieu de la joie que lui cauſoit mon retour, des ſoupçons qu'il s'efforçoit de vaincre, & qu'Albe a ſu entretenir: le Batave craint que votre fils n'ait puiſé dans Madrid des ſentimens contraires à ſa liberté naisſante. Ces ſoupçons m'irriteroient s'ils ne naisſoient de la délicatesſe d'un peuple jaloux de ſes loix; je dois la reſpecter; je m'exile moi-même au palais de mes peres, prêt à reparoitre, armé du glaive de la liberté...... M'éloignant de vous & du Batave, je crois rentrer dans les priſons de Madrid!......."

Guillaume étonné le retenoit dans ses bras. Mais bientôt frappé de la noblesse de ces sentimens: „ Buren! dit-il; c'est déchirer mon coeur que me quiter après m'avoir fait gouter ces transports...... Pars cependant: montre au Batave qu'il n'est rien que les Nassau ne sacrifient à son amour pour la liberté......." Et il se dégage des bras de Buren. Les larmes de la douleur paroissent aux bords de sa paupiere. Le héros leur défend de couler.

FIN.



BITAUBÉ

—

GUILLAUME

1775



